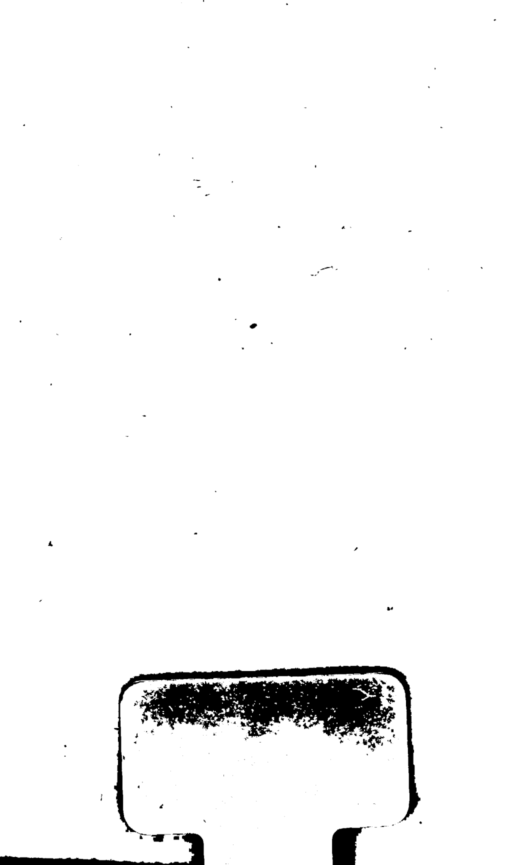




LETTRES
D'UN
VOYAGEUR
ANGLOIS.

TOME QUATRIEME.

LETTRES
D'UN
VOYAGEUR
ANGLOIS,
SUR
LA FRANCE, LA SUISSE, L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE.

Traduit de l'Anglois de Mr. MOORE.



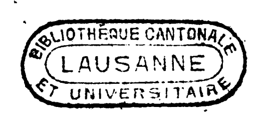
Strenua nos exercet inertia : navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hic est.
Horatius.

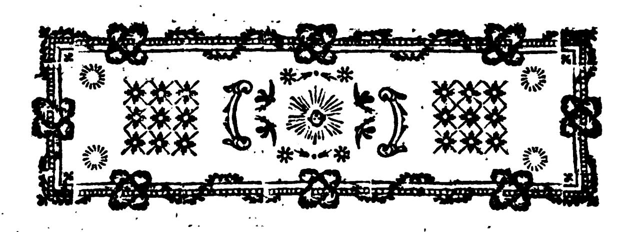


TOME QUATRIEME.

A GENEVE,
Chez ISAAC BARDIN, Libraire.

M. DCC. LXXXII.


BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE



ESSAI
SUR LA SOCIÉTÉ
ET LES MOEURS
DES ITALIENS,
OU
LETTRES
D'UN VOYAGEUR ANGLOIS
SUR L'ITALIE.

LETTRE XLVII.

Rome.

NE me ſoupçonnez pas, je vous prie, d'affectation; ou ne croyez pas que je cherche à me parer du titre de connoiſſeur en vous

disant que j'ai un très-grand plaisir à contempler les bustes & les anciennes statues qui sont en si grand nombre dans cette ville. Cette curiosité est naturelle, je l'ai eue toute ma vie au plus haut degré, rien ne m'a jamais paru si intéressant que la vue des hommes célebres, dont les talens & les grandes qualités pouvoient illustrer notre siecle, le rendre l'objet de l'admiration de la postérité & empêcher qu'il ne reste plongé dans l'oubli, ainsi que les tems obscurs & grossiers qui ont suivi l'époque de la destruction de l'empire Romain dont il nous reste à peine le moindre vestige. Les monumens durables élevés par le génie supérieur d'un *Pitt* & le courage invincible d'un *Fréderic*, en s'attirant les éloges des siecles à venir, survivront à la durée des empires dont ils ont augmenté le pouvoir, & empêcheront que la mémoire de leur élévation ne périsse & ne passe comme un songe. Les statues & les bustes de ces héros seront considérés par nos neveux avec la même attention & le même respect que nous témoignons pour ceux de Ciceron & de César. Nous nous attendons à trouver quelque chose de singuliérement noble & d'expressif dans des traits animés, que nous imaginons en

quelque forte avoir été modélés par les sentimens de ceux à qui ils ont appartenu. Ce n'est pas seulement le rang & le caractere qui intéressent la postérité. Nous savons qu'il est des hommes qui ont occupé le trône qui auroient été placés plus convenablement dans une boutique si l'on avoit rendu justice à leur mérite: voilà pourquoi on fait en général peu d'attention aux bustes ou aux médailles des empereurs vulgaires : tout ce qu'on s'attend à trouver dans l'effigie de Claude se réduit à cette tranquillité phlegmatique d'un personnage que la conduite de sa femme en le deshonorant ne pouvoit émouvoir; dans celle de Caligula ou de Néron, l'air refrogné d'un commandeur de negres, ou l'insolence d'un scélérat en place dénué de toute espèce de principes. Dans Auguste même si fort exalté nous nous flattons à peine de trouver quelque ombre de grandeur, quelque chose de supérieur à ce que nous voyons dans ces favoris de la fortune, qui doivent leur élévation à un poste que leurs talens ne leur auroient jamais fait obtenir & dont leur caractere les rendoit indignes, & à une suite d'événemens extraordinaires & imprévus. On prétend trouver dans la figure de Jules César des traces de cet esprit réfléchi,

de cette magnanimité & de cette inquiétude ſi naturelles à l'homme qui avoit aſſervi ſa patrie, & devoit ſecrettement redouter le reſſentiment d'un peuple outragé & vindicatif ; & dans celle de Marcus Brutus des traces de ſon amour pour la liberté, de ſa probité, & d'un eſprit capable de porter la vertu auſſi loin qu'elle pouvoit aller.

Il eſt difficile de ne pas regretter que dans le nombre des ſtatues qui ſe ſont conſervées juſqu'à nous ſans être trop mutilées il s'en trouve un ſi grand nombre de dieux & de déeſſes. Si elles avoient été deſtinées à nous rendre les traits de perſonnes qui euſſent exiſté, nous aurions pu avoir une connoiſſance parfaite du viſage & de la figure de la plus grande partie des citoyens les plus diſtingués de l'ancienne Grece & de Rome. Un homme d'une ſageſſe & d'un ſérieux à toute épreuve ſourira avec dédain, & demandera ſi la repréſentation exacte & fidele de tous les héros, de tous les poëtes & de tous les philoſophes dont l'hiſtoire a fait mention, nous rendroit plus ſages ou plus ſavans? Je réponds à cela qu'il y a bien des choſes qui, ne pouvant rien ajouter à la petite portion de ſavoir & de prudence dont nous ſommes doués, donnent cependant plus de

plaisir & de satisfaction que ne pourroient en donner d'autres qui produisent cet effet. Heureusement je ne suis pas le seul, la plus grande partie du genre humain me ressemble à cet égard.

Quoique j'eusse donné de bon cœur un grand nombre des Jupiters, des Apollons & des Vénus, dont nous avons les statues, pour un nombre égal, ou même moindre, de simples mortels à mon choix, je ne regarde pas néanmoins comme indifférentes les statues de ces divinités. Quoïqu'elles représentent des êtres fictifs, elles ont chacune en particulier un caractere distinct, fondé sur l'autorité des auteurs classiques que nous avons gravés dès l'enfance dans notre mémoire, & qui nous donne le droit de décider de l'habileté de l'artiste, d'approuver ou de blâmer son ouvrage, selon qu'il a réussi ou manqué de rendre les traits du Dieu qu'il a voulu représenter conformément aux idées que nous nous en sommes formé. On suppose qu'il est résulté un plus grand avantage du soin qu'ont eu les anciens artistes d'exercer leur génie à imaginer & à former des simulacres d'êtres d'un ordre supérieur à ceux que nous connoissons ; cela les a encouragés à réunir sous une même figure les différentes

perfections & toutes les beautés qu'il a plu à la nature de répartir à plusieurs. Cette tâche étoit moins facile que bien des gens ne l'ont imaginé ; car ce qui produisoit un bel effet sur un visage ou sur une personne paroitroit souvent une diformité joint à un autre teint, à une taille, ou à des traits différens. Il falloit en conséquence beaucoup de jugement & de goût pour rassembler ces graces & les combiner avec l'élégance & la vérité. On imagine que de tels efforts souvent répétés ont inspiré à quelques-uns des anciens sculpteurs des idées de la beauté beaucoup plus sublimes que celles que la nature a jamais présentées, c'est ce qu'on découvre dans plusieurs de leurs chef-d'œuvres parvenus jusqu'à nous.

Quoiqu'il n'y ait aucune production des artistes modernes comparable aux ouvrages célebres dont je viens de faire mention, rien n'est cependant plus absurde que le sentiment de quelques personnes qui prétendent que toutes les statues antiques sont très-supérieures aux modernes. Nous voyons tous les jours des morceaux sans nombre de tous les genres de sculpture, depuis les statues les plus colossales & les bas reliefs les plus considérables jusqu'aux moindres camées & gravures, qui sont

certainement antiques, & cependant très-inférieures non-seulement aux ouvrages des meilleurs artistes du siecle de Léon X, mais même à ceux de plusieurs des sculpteurs des différentes parties de l'Europe actuellement vivans. La passion pour la sculpture que les Grecs communiquerent aux Romains devint à-peu-près universelle. Les statues furent non-seulement le principal ornement de leurs temples & de leurs palais, mais encore celui des maisons de la derniere classe des citoyens. Ils furent portés à les décorer des figures de quelques divinités favorites, autant par des motifs religieux que par vanité. Il falloit être athée ou très-misérable pour n'en point avoir. Les choses étant sur ce pied, il est facile de concevoir que plusieurs de ces divinités devoient être fort désagréables; il est certain que dans cet art, ainsi que dans tout autre, il doit s'être rencontré à l'époque même la plus brillante de la sculpture de très-mauvais ouvriers & des statues faites à la hâte & peu soignées, qui répondoient à l'empressement de ceux qui les commandoient, & dont le travail étoit proportionné au prix qu'on en donnoit. On ne sauroit que se former une haute idée du nombre de statues finies ou commencées qui se

trouvoient à Rome ; en réfléchiſſant au nombre de celles qui y reſtent encore. Combien à différentes époques les curieux de toutes les nations n'en ont-ils pas enlevé ? combien ont été mutilées ou briſées par la fureur gothique des barbares & le zele mal dirigé des premiers chrétiens, qui s'imaginoient que leur religion les obligeoit de détruire toutes les images, ſans diſtinction d'âge ou de ſexe, & ſans examiner ſi elles repréſentoient des dieux ou des hommes ? Cette fureur força les malheureux païens à cacher les ſtatues de leurs dieux & de leurs ancêtres dans les entrailles de la terre, où il eſt certain qu'il en exiſte encore un très-grand nombre. Si elles n'avoient pas été miſes en pieces de cette maniere, & pour ainſi dire enſevelies vivantes, nous en aurions pluſieurs comparables aux chef-d'œuvres du Vatican ; car il eſt naturel de penſer que la rage des bigots s'eſt ſur-tout ſignalée contre les plus eſtimées & les plus reſpectées des païens ; nous devons penſer en même-tems que ces ſtatues étoient celles que ces derniers ſe feront efforcés par toutes ſortes de moyens de ſouſtraire à leur rage. Je ne vous parlerai que d'un petit nombre de celles qu'on a découvertes, & je commencerai par l'Hercule Farneſe, conſidéré long-

tems comme un excellent modele de force masculine. Quoi qu'admirable il n'eſt pas du goût de tout le monde : on m'a aſſuré que le ſexe en particulier trouvoit quelque choſe de peu ſatisfaiſant & même d'odieux dans cette ſtatue, qui quoique majeſtueuſe d'ailleurs peche par l'un des principaux attributs, qui devoit naturellement ſe rencontrer dans le fils de Jupiter & de la belle Alcmene. Une dame que j'accompagnai un jour au palais Farneſe en détourna la vue avec dédain : j'eus peine à comprendre ce qui avoit pu lui déplaire. Après un inſtant de réflexion elle me dit qu'elle haïſſoit ſon air ſévere & rechigné, ſes membres charnus & hâlés, & la maſſue dont il étoit armé qui le rendoit plus ſemblable à l'un de ces géans leſquels, ſi l'on en croit les vieux romans, enlevoient les jeunes vierges & les renfermoient dans d'obſcurs châteaux, qu'au galant Hercule, l'amant d'Omphale. Enfin a-t-elle ajouté, je ſuis convaincue que cette ſtatue ne ſauroit être une fidele repréſentation de ce héros; car il n'eſt pas dans la nature des choſes qu'un homme conformé comme celui-ci ait été le vengeur des torts des beautés perſécutées.

Si je n'avois eu une autorité auſſi reſpectable que celle du beau ſexe, je me ſerois bien gar-

dé de m'expoſer au reſſentiment des connoiſſeurs, en hazardant quelque expreſſion qu'ils auroient pu regarder comme un trait lancé contre ce chef-d'œuvre, mais avec un pareil garant je ne crains point d'affirmer que l'Hercule Farneſe peche tant par la forme que par l'attitude : la premiere eſt trop lourde pour qu'il puiſſe agir avec aiſance, & l'autre annonce de l'épuiſement. Une attitude repoſée & tranquille n'eſt ſûrement pas la plus convenable, ni celle ſous laquelle le Dieu de la force devoit être repréſenté. Le repos ſuppoſe de la fatigue, & la fatigue un épuiſement de force. Un Hercule en repos eſt preſque une contradiction. Ses marques caractériſtiques devroient être une activité conſtante & une force inépuiſable. L'ancien artiſte s'eſt trompé non-ſeulement en lui donnant une attitude qui ſuppoſe que ſa force a beſoin d'être renouvellée, mais encore dans la nature même de cette force dont le caractere doit être actif.

Près d'Hercule ſous les arcades du même palais Farneſe eſt la ſuperbe ſtatue de Flore. Le grand avantage que les anciens ſculpteurs avoient d'aſſiſter aux exercices du gymnaſe a été ſouvent allégué comme la raiſon de leur ſupériorité ſur les modernes. On nous aſſure

qu'outre les exercices ordinaires du gymnase tous ceux qui se proposoient de disputer les prix des jeux olympiques étoient obligés par les réglemens de s'y préparer, en s'exerçant publiquement une année entiere à Elis : les sculpteurs & les peintres ne manquoient jamais de se trouver dans l'arene, où ils avoient occasion de contempler parmi la jeunesse grecque les tailles qui avoient le plus de majesté, de grace, de vigueur & de perfection. Cette jeunesse déployoit dans ces amusemens virils la force de ses muscles & toute son adresse, & la forme humaine se montroit sous toutes sortes d'attitudes. On suppose que l'assiduité avec laquelle ils assistoient à une pareille école, indépendamment de tout autre secours, suffisoit seule pour leur inspirer un goût plus vif, plus vrai, plus réfléchi, que n'auroit pû leur donner la vue des modeles serviles & mercenaires exposés dans nos académies. J'ai oui assurer d'un autre côté que l'artiste qui a sculpté la Flore du palais Farnese n'a pû profiter pour son ouvrage, ou tirer aucune de ses perfections des avantages dont je viens de parler, parce qu'elle est représentée debout & habillée. On prétend que le principal mérite de cette statue consiste dans sa draperie légere & suelte qui

laiſſe parfaitement diſcerner les différens contours de la taille. Ce raiſonnement ne paroit cependant pas trop juſte, car les occaſions journalieres que les anciens artiſtes avoient de voir des figures nues dans toutes ſortes de poſitions devoient leur avoir procuré un grand avantage ſur les modernes, même dans les figures drapées. A Sparte les femmes danſoient nues dans certaines occaſions; on les voyoit dans leur domeſtique légérement vêtues; toutes conſidérations, celles même de la décence, ſe trouvoient ſubordonnées à l'art, au point que les plus jolies perſonnes d'Agrigente, ſans aucune diſtinction, étoient appellées par les magiſtrats qui les obligeoient à ſe montrer nues devant un peintre qu'ils avoient choiſi, pour le mettre en état de repréſenter une Vénus. Ainſi tandis que les modernes, s'ils ſont de bonne foi, ne pourront s'empêcher de reconnoître la ſupériorité des anciens à cet égard, on doit leur ſavoir gré de la cauſe pour laquelle ils l'ont en quelque façon perdue.

Les plus beaux morceaux de ſculpture des anciens ſe trouvent au Vatican. C'eſt dans ces ouvrages que les artiſtes grecs ont déployé leurs avantages ſur les chef-d'œuvres des modernes dans ce genre. Il ſeroit également vain

& superflu de ma part de chercher à vous les décrire, ils l'ont déja été si souvent, & mille fois imités sans qu'on leur ait encore rendu la justice qu'ils méritent. Je me bornerai donc à un petit nombre d'observations à leur sujet. L'homme le plus insensible ne sauroit voir le Laocoon sans éprouver un mouvement d'horreur. Dans l'une de mes visites du Vatican je fus accompagné par deux messieurs qui y venoient pour la premiere fois de leur vie : l'un passe pour s'embarrasser très-peu de tout ce qui n'a pas un rapport immédiat à lui : l'autre est bon & compatissant : le premier, après avoir regardé à plusieurs reprises & donné des marques d'effroi en fixant ce groupe, s'écria en riant : „ morbleu, je craignois que ces maudits „ serpens n'eussent abandonné ses bambins „ qu'ils dévorent pour se jetter sur moi, heu„ reusement je me souviens qu'ils sont de mar„ bre. — Je vous remercie de tout mon cœur, „ Monsieur, lui a dit l'autre, de m'avoir rap„ pellé cette circonstance ; j'avoue que jus„ qu'au moment où vous m'y avez fait penser „ je tremblois pour ces deux enfans. „

On ne sauroit rien imaginer d'aussi fini que cet admirable groupe, il ne seroit vraisemblablement jamais entré dans l'esprit qu'on eût pu

faire mieux. Mais lorsque j'eus pour la premiere fois le bonheur de voir & de connoître M. Lock, époque de ma vie que je me rappellerai toujours avec complaisance, je m'entretins avec lui à ce sujet, & ce gentilhomme, après avoir parlé avec admiration de l'exécution de ce morceau, m'observa que si la figure de Laocoon avoit été seule elle auroit été parfaite. Comme représentation d'un homme souffrant, & supportant avec courage les douleurs les plus aiguës, il étoit impossible de mieux faire; les proportions, la forme, l'action & l'expression sont incomparables : dès que l'on apperçoit ses fils ce n'est plus la même chose, on ne reconnoit plus un homme dans les tourmens & isolé, qui après avoir envisagé les peines & la mort avec courage a satisfait à tout ce qu'on pouvoit attendre d'un simple mortel; il devient alors pere, & un champ beaucoup plus vaste s'ouvre devant l'artiste. Nous exigeons tout ce que l'art peut offrir de plus sublime & de plus digne de la contemplation & des réflexions de l'esprit humain : un pere oubliant ses souffrances, & la mort qui s'approche pour sauver ses enfans. Il faut ou que l'artiste n'ait point apperçu ce sublime & ce pathétique, ou qu'il ait désespéré d'y atteindre. Les peines & les douleurs

de Laocoon ne sont que corporelles, il est sourd aux cris de ses enfans à l'agonie qui implorent son secours. S'il avoit jetté un coup d'œil compatissant sur ses enfans, & paru oublier ses propres souffrances pour s'occuper des leurs, l'intérêt qu'il auroit inspiré aux spectateurs auroit été bien plus vif. Tout considéré, M. Lock pensoit que l'exécution de ce groupe étoit admirable, mais que l'idée ne lui étoit pas comparable. Je laisse à d'autres le soin de décider si ses observations étoient celles d'un homme de goût; ce que je sais c'est qu'il parloit en pere. J'ai assez de sensibilité pour saisir la beauté & la justesse de sa remarque, quoique je n'aie pas eu la sagacité de la faire de moi-même.

On dispute pour savoir si ce groupe a été sculpté d'après la description de la mort de Laocoon & de ses enfans par Virgile, ou si ce dernier l'a faite d'après lui : il est clair, d'après leur parfaite ressemblance, qu'il faut que l'un ou l'autre soit arrivé. Le poëte fait mention d'une circonstance que le sculpteur n'auroit pû représenter; il dit que quoique tous ceux qui se trouvoient présens eussent cherché leur salut dans la fuite, le pere fut attaqué par les ser-

pents, au moment où il s'avançoit pour fecourir fes fils. —

— *Auxilio fubeuntem ac tela ferentem.*

Ce défaut de l'art du fculpteur auroit été adroitement réparé par l'expédient que Mr. Lock propofoit.

En réfléchiffant à l'affreufe pofition de trois perfonnes enlacées dans les horribles replis des ferpens, après avoir contemplé les différentes fouffrances fi fortement exprimées fur leurs vifages, c'eft une efpèce de confolation de pouvoir jetter les yeux fur la figure célefte de l'Apollon. Pour fe former une jufte idée de la beauté de cette ftatue, il eft abfolument néceffaire de la voir. Quoique douée de couleur, de chaleur & de vie, jamais figure humaine ne parut auffi belle; & l'on ne pourra jamais affez admirer l'artifte qui a fu donner au marbre la plus forte expreffion de grace, de dignité & d'efprit que l'on ait jamais reconnue dans les traits d'aucune créature vivante. En formant cette figure incomparable, l'artifte paroît avoir travaillé d'après l'idée qu'il s'étoit formé de la beauté, fupérieure à celle que préfente la nature & qui n'exiftoit que dans fon imagination.

La

La fameuſe ſtatue d'Antinoüs ſe trouve dans la même cour. Rien au monde ne ſauroit être plus ſuelte, plus élégant & plus naturel, les proportions en ſont exactes & l'exécution ſans pareille. C'eſt une image délicieuſe du plus beau jeune homme qui ait jamais vécu.

La ſtatue d'Apollon a encore quelque choſe de plus ſurprenant, & les ſentimens qu'elle fait naître ſont tous du genre ſublime.

LETTRE XLVIII.

Rome.

LE pape régnant, qui a pris le nom de Pie VI, eſt grand & bien fait, âgé d'environ ſoixante ans, quoiqu'il paroiſſe beaucoup plus jeune. Il eſt bien plus attaché au cérémoniel de l'égliſe que ſon prédéceſſeur Ganganelli, ſous le regne duquel on prétend que la diſcipline eccléſiaſtique étoit fort relâchée ; le feu pape étoit un homme modéré, ſenſé & ſimple dans ſes mœurs, qui ſoutenoit avec peine & malgré lui toute la vaine pompe attachée à ſa dignité. Il ſavoit que depuis l'établiſſement de ces cérémonies les hommes avoient tout-à-fait

changé de façon de penser, & que plusieurs des personnes les plus respectables qui y assistoient les regardoient comme puériles, quoiqu'elles eussent passé autrefois pour sacrées. Un homme sensé peut paroître y mettre la plus grande importance quoi qu'il les trouve fonciérement ridicules, & se conformer à l'opinion du peuple devant lequel il s'en aquitte, & qui est convaincu de leur efficace; si au contraire il sait, à n'en pouvoir douter, que plusieurs d'entr'eux pensent tout-à-fait différemment, il est fortement tenté de manifester le mépris qu'il a pour de pareilles sottises. Tel a été vraisemblablement le cas de Ganganelli, qui avoit d'ailleurs le plus grand éloignement pour tout ce qui sentoit la fraude & l'hypocrisie. Quel que fut cependant son peu de penchant pour l'étiquette, tout le monde convient de son attention & de son empressement à procurer le bien temporel de ses sujets. Il fit tout ce qu'il put pour ranimer le commerce, pour encourager les manufactures & toute espèce d'industrie; il ne bâtit point d'église, mais il répara tous les grands chemins de l'état Ecclésiastique; il contint la méchanceté des bigots, déracina les préjugés absurdes & inspira des sentimens de charité & de bonne volonté en-

vers tous les hommes en général, sans en excepter même les hérétiques. Les Jésuites, ses ennemis, dans l'intention de le rendre odieux aux yeux de ses propres sujets, lui donnerent le nom de pape protestant. S'ils imaginerent que sa conduite donneroit du poids à cette calomnie, ils firent en même tems au pontife & à la religion protestante le compliment le plus flatteur. La négligence avec laquelle Ganganelli s'aquittoit de certaines fonctions, & en général sa façon de vivre & ses sentimens furent également blâmés des politiques & des bigots. Quoique les premiers trouvassent plusieurs cérémonies frivoles en elles mêmes, cela n'empêchoit pourtant pas que dans un gouvernement tel que celui de Rome ils ne les réputassent d'une grande conséquence; & le conclave qui s'assembla après la mort de ce pape paroît avoir été en quelque maniere dirigé par des considérations de cette nature dans le choix de son successeur. Le pontife actuel, avant son élévation à cette dignité, étoit regardé comme fortement persuadé de la doctrine de l'église catholique, & observateur exact & scrupuleux de tous ses préceptes & de toutes ses cérémonies. Ses prétentions relativement à la naissance, à la fortune & aux

alliances, étoient fort au-dessous de celles de plusieurs cardinaux ses confreres, & il est assez probable qu'il ne dut son élévation qu'à cette partie de son caractere, propre à arrèter les progrès des abus auxquels le dernier pape n'avoit fait aucune attention. On prétendoit que sous son administration les esprits forts avoient été protégés, le protestantisme en général regardé avec plus d'indulgence, & les calvinistes en particulier traités avec une douceur que leur haine invétérée contre l'église de Rome ne devoit pas leur faire espérer. On en cite plusieurs exemples, surtout un qui, j'ose le croire, vous paroîtra prouver mieux que tout autre le bon sens & l'enjouement de ce chef de l'église, dispositions auxquelles on doit plutôt les attribuer qu'à l'indolence dont ses ennemis l'accusoient injustement.

Un presbitérien Ecossois, s'étant échauffé la cervelle par la lecture de l'histoire des martyrs, les cruautés de l'inquisition d'Espagne & les relations de toutes les persécutions suscitées par les catholiques aux protestans, commença à craindre qu'elles ne fussent sur le point de se renouveller. Cette affreuse idée troubla son imagination nuit & jour; il ne voyoit que des roues & des échafauts, il réva entr'autres choses

qu'on faisoit continuellement des feux de joie, dont chacun étoit composé d'un tonneau de poix au milieu duquel on plaçoit un protestant, & que tout le chemin de Smithfield à St. André en étoit garni.

Il instruisit de ses angoisses & du trouble d'esprit qu'il éprouvoit un digne ecclésiastique homme d'esprit, son voisin. Celui-ci fit son possible pour dissiper ses terreurs, & lui prouva, par d'excellens argumens, que l'événement qu'il prévoyoit ne pouvoit arriver. Ces raisonnemens produisirent pour le moment tout l'effet qu'on avoit lieu de s'en promettre; l'impression qu'ils firent fut de courte durée, & bientôt détruite par la lecture de quelques pages du livre des martyrs. Dès que l'ecclésiastique s'en fut apperçu, il conseilla aux parens de faire disparoître & d'écarter tout ouvrage où il étoit parlé de persécutions & de supplices pour fait de religion, de façon que ce pauvre homme ne les trouva plus sous sa main. Ils suivirent son conseil, & on leur substitua des livres d'une espèce moins dangereuse: mais comme ils s'accordoient peu avec les dispositions où il se trouvoit, il ne tarda pas à s'en lasser & se mit à étudier la bible, le seul livre qui lui restât de son an-

cienne bibliotheque ; ses lectures précédentes s'étoient si fortement gravées dans son esprit que la seule partie des saintes écritures qu'il pût goûter étoit l'Apocalypse, dont il lui paroissoit que plus de la moitié se rapportoit à la prostituée de Babylone, par laquelle il entendoit le pape de Rome. Il lisoit continuellement ces passages avec un zèle & une satisfaction que rien ne pouvoit égaler. Son ami l'ecclésiastique l'ayant remarqué en prit occasion de lui dire que toute la Bible étoit certainement sublime & très-instructive ; que cependant il voyoit avec étonnement qu'il bornât ses lectures au dernier livre & négligeât tous les autres. A quoi le premier répondit que lui ecclésiastique, théologien de profession & savant, étoit dans le cas de lire avec fruit du commencement jusqu'à la fin toutes les parties de ce divin ouvrage ; mais que pour lui il jugeoit à propos de se borner à ceux qu'il pouvoit entendre ; qu'en conséquence, quoiqu'il eût le plus grand respect pour les saintes écritures, il avouoit que le livre de l'Apocalypse de St. Jean étoit de tous celui dont il faisoit le plus de cas. Cette réponse satisfit entiérement l'ecclésiastique ; il ne jugea pas à propos de lui faire d'autres questions ;

il prit congé après avoir prié les personnes de la maison où son ami logeoit d'avoir continuellement les yeux sur leur parent. Sur ces entrefaites les craintes de ce pauvre malheureux relativement au renouvellement du papisme & des persécutions augmenterent journellement, & vraisemblablement la nature affaissée sous le poids de ses angoisses auroit enfin succombé sans une idée qui lui vint tout à coup, & lui suggéra un moyen infaillible de prévenir tous les maux que son imagination lui présentoit depuis long-tems. L'heureux expédient qui le consoloit si efficacement étoit de se rendre à Rome le plutôt qu'il lui seroit possible, pour y convertir le pape & l'engager à renoncer au papisme pour embrasser la religion presbytérienne. Dès qu'il l'eut trouvé, il conçut en même tems le désir le plus vif d'entreprendre cette tâche & ne douta pas un instant qu'il n'y réussît; sa physionomie devint alors plus sereine, & on lut sur son visage un air de satisfaction & de contentement qu'on n'y avoit point apperçu depuis long-tems. Tandis que ses parens se félicitoient mutuellement de ce changement agréable, ce visionnaire enthousiaste sans communiquer son dessein à personne s'en fut à Lon-

dres, s'y embarqua pour Livourne & peu après arriva à Rome ſain de corps, mais l'eſprit très-exalté.

Il s'adreſſa immédiatement à un eccléſiaſtique ſon compatriote, dont il avoit ouï parler comme d'un homme toujours prêt à obliger, & qu'il croyoit en état de lui ménager une audience abſolument néceſſaire à la réuſſite de ſon deſſein. Il lui dit qu'il déſiroit ardemment d'avoir une conférence avec ſa ſainteté, relativement à une affaire de la plus grande importance qui n'admettoit aucun délai. Il ne fut pas difficile à celui-ci de s'appercevoir de la ſituation d'eſprit de ce pauvre idiot, il chercha à le calmer & à l'amuſer, remettant cette conférence à un tems un peu éloigné, dans l'eſpérance qu'en attendant on trouveroit le moyen de l'engager à retourner dans ſon pays. Peu de tems après il ſe trouva par hazard à l'égliſe de St. Pierre, dans une occaſion où ſa ſainteté officioit pontificalement. A cette vue notre impatient miſſionnaire ſe ſentit animé d'un zele extraordinaire, & n'ayant plus la patience d'attendre l'audience qu'il avoit déſirée, il s'écria dans un accès d'indignation.
» O toi, bête que la nature a formée avec
» ſept têtes & dix cornes! toi la mere des

„ prostituées, vétue de pourpre & d'écar-
„ late, & couverte d'or & de pierres précieu-
„ ses ! jette loin de toi la coupe des abomina-
„ tions & l'impureté de ta fornication ! „

Vous imaginerez aisément l'étonnement & la rumeur qu'une pareille apostrophe dut occasionner dans ce lieu, & de la part d'un homme de cette espèce ; il fut arrêté & conduit sur le champ en prison par les Suisses de la garde.

Lorsqu'on sut qu'il étoit Anglois, quelques personnes qui entendoient la langue furent chargées de l'interroger. La premiere question qu'ils lui firent fut : quel motif l'avoit conduit à Rome ? Il répondit que c'étoit pour oindre les yeux de la prostituée vêtue d'écarlate avec du baume pour qu'elle fût en état de reconnoître sa méchanceté. Ils lui demanderent ce qu'il entendoit par la prostituée vétue d'écarlate. Il répondit : de qui pourrois-je parler, si ce n'est de celle qui est assise sur sept montagnes, qui a séduit les rois de la terre pour forniquer, & qui s'est enivrée du sang des saints & de celui des martyrs ? On lui fit plusieurs autres questions auxquelles il répondit à-peu-près sur le même ton, ce qui fit soupçonner qu'il feignoit d'être insensé, afin de donner

impunément un libre cours à sa frénésie & à son zèle mal entendu. Les juges opinoient à le condamner aux galeres pour qu'il eût le tems de recouvrer son bon sens, & qu'il y apprit à se mieux conduire par la suite. Dès qu'ils eurent communiqué leur opinion à Clément XIV, ce pontife leur répondit avec sa gaieté ordinaire, qu'il n'avoit jamais ouï parler de personne dont l'esprit ou la politesse eussent beaucoup profité à cette école, que quoique l'exhortation de ce pauvre homme eût été un peu brutale & déplacée, il sentoit cependant qu'il devoit lui tenir compte de ses bonnes intentions, & de ce qu'il avoit entrepris un si long voyage uniquement pour lui rendre service. Il ordonna ensuite qu'on le traitât avec douceur pendant qu'il seroit en prison, qu'on le mit à bord du premier vaisseau qui feroit voile de Civita Vecchia pour l'Angleterre & qu'on payât son passage. Quelque raisonnable & humaine que cette conduite ait paru à un grand nombre de gens, il s'en est trouvé d'autres qui l'ont condamnée comme un acte de clémence hors de saison, propre à dégrader la dignité de la chaire de St. Pierre & à l'exposer à de nouvelles insultes. Si dans cette

occasion elle n'a pu éviter le blâme, il est assez naturel de penser qu'il est peu d'actions du feu pape qui aient échappé à la censure; plusieurs de ceux qui étoient enchantés des manieres aisées & affables de l'homme ont cru que les circonstances requéroient des qualités différentes dans un souverain pontife : cette façon de penser fut adoptée par les cardinaux qui firent la derniere élection; & l'on suppose que le conclave fixa son choix sur le cardinal Braschi, & l'éleva à la dignité papale par le même motif pour lequel le sénat romain choisissoit quelquefois un dictateur, savoir pour rétablir & faire observer l'ancienne discipline.

LETTRE XLIX.

Rome.

PIE VI remplit toutes les fonctions religieuses de sa place de la maniere la plus scrupuleuse, nou-seulement dans les occasions publiques & extraordinaires, mais encore dans les actes journaliers de dévotion; j'étois dernierement à l'église de S. Pierre, où je me trouvois presque

seul; tandis que j'en parcourois les différentes chapelles, pour en examiner les sculptures & les tableaux, le pape y est entré avec une suite peu nombreuse; parvenu à la statue de S. Pierre, il ne s'est pas contenté de la saluer, marque de respect qu'on lui donne ordinairement, ou de s'agenouiller ainsi que le font les plus dévots, ou de baiser son pied, ce que j'avois cru jusqu'alors être tout ce qu'on pouvoit exiger; il a fait la révérence, s'est prosterné, l'a baisée, ensuite il a frotté ses sourcils & sa tête, avec les démonstrations les plus caractérisées d'humilité, de ferveur & de vénération, contre ce tronc sacré, (on ne sauroit lui donner un autre nom, la moitié du pied ayant depuis longtems disparu, & étant usé par les baisers des dévots;) si l'exemple de sa sainteté est universellement suivi, un miracle est seul capable d'empêcher que la jambe, la cuisse, & les autres membres ne subissent le même sort. Cette apparence de zele extraordinaire du pape n'est point reputée hipocrisie ou politique de sa part; on suppose au contraire qu'il ne vient que de la persuasion où il est de l'efficace de ces saintes frictions; ce sentiment a fait concevoir au public une idée plus avantageuse de l'étendue de sa foi que de celle de son discernement. Cette

année étant celle du jubilé, il croit peut-être devoir manifester une plus grande dévotion que dans toute autre circonstance. Le premier jubilé a été institué par Boniface VIII, en 1300. Plusieurs cérémonies & un grand nombre d'institutions de l'église romaine sont fondées sur celles des anciens païens. Celle-ci est sans contredit une imitation des jeux séculaires des Romains, qui se célébroient tous les cent ans à l'honneur des dieux; (*) ils duroient trois jours & trois nuits; on y étaloit toute la pompe imaginable, & ils attiroient à Rome nombre de curieux de toutes les parties de l'Italie & des provinces les plus éloignées. Boniface, se rappellant cette solemnité, crut devoir établir quelque chose de semblable, qui en immortalisant son nom seroit en même-tems utile à la religion catholique en général, & à la ville de Rome en particulier. Il profita de la circonstance favorable que lui présentoit le renouvellement du siecle; il inventa un petit nombre de rites extraordinaires, & déclara que l'année 1300 seroit la premiere du jubilé, pendant laquelle il assura l'univers

(*) Le carmen seculare d'Horace fut composé à l'occasion des jeux célébrés par Auguste, l'an 736 de la fondation de Rome.

que le ciel ſeroit ſinguliérement propice; & accorderoit plus facilement des indulgences & la remiſſion des péchés à tous ceux qui ſe rendroient à Rome; & aſſiſteroient aux différentes cérémonies de cette heureuſe époque qui ne reviendroit qu'au bout de cent ans. Cette ſolemnité attira dans la capitale un grand concours de pécheurs opulens; & l'argent qu'ils y répandirent occaſionna une circulation conſidérable, dont tous les états de ſa ſainteté reſſentirent les effets. Clément VI, fâché que ces avantages fuſſent ſi rares, abrégea cet eſpace; & déclara qu'il y auroit tous les cinquante ans un nouveau jubilé; en conſéquence le ſecond eut lieu en 1350. Sixte-Quint, imaginant que cet intervalle étoit encore trop éloigné, en retrancha la moitié; & il y en a toujours eu depuis lors un à chaque vingt-cinquieme année. (*) Il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucun pape penſe jamais à l'abréger encore; dans le cas où il ſeroit queſtion d'une altération, ce ne ſeroit vraiſemblablement que pour remettre les choſes ſur l'ancien pied & pour reſtreindre le jubilé à la cinquantieme, ou même à la centie-

(*) C'eſt à ce rapprochement que j'ai l'obligation d'avoir vu les cérémonies & les proceſſions de la clôture de l'année ſainte.

me année. Au lieu des riches pélerins qui accouroient en foule à Rome de toute la chrétienté, quatre-vingt-dix-neuf sur cent de ceux qui y viennent à présent se nourrissent d'aumônes pendant leur voyage, ou en usant de la plus grande économie ont à peine de quoi s'empêcher de mourir de faim; & l'on est persuadé que sa sainteté ne retire actuellement d'autre avantage des fatigues qu'elle essuie pendant l'année du jubilé que la satisfaction de penser aux biens spirituels que ses travaux procurent aux ames des mendians & des autres voyageurs qui se rendent ici dans cette heureuse conjoncture de toutes les provinces d'Italie. Les états limitrophes souffrent pour un tems des pertes assez considérables occasionnées par le zele mal entendu des paysans & des ouvriers employés aux manufactures, dont la plus grande partie se fait un devoir de visiter S. Pierre dans cette occasion. Cette perte, soutenue par les pays que quittent ces émigrants, n'est point contrebalancée par les avantages qu'ils procurent à celui qu'ils visitent, tout le bien qu'ils en retirent étant purement spirituel. Le plus grand nombre des pélerins vient sans contredit de Naples, dont on assure que les habitans sont très-bigots & très-portés par

leur tempéramment à l'amour. La premiere de ces qualités les engage à se rendre à Rome pour y obtenir une absolution que la seconde leur rend si nécessaire; & dans cette circonstance où les indulgences s'obtiennent plus facilement & à meilleur marché que dans toute autre, ceux à qui leurs facultés le permettent emportent en général avec eux toutes les sommes nécessaires, non-seulement pour solder leur ancien compte, mais encore celles dont ils prévoyent avoir besoin pour indemniser l'église des nouveaux péchés qu'ils pourroient commettre par la suite.

Une des portes de l'église de S. Pierre se nomme la porte sainte : elle est toujours murée, si ce n'est pendant l'année du jubilé, alors même personne ne peut y passer que dans la plus humble posture. Les pélerins & nombre d'autres aiment mieux se traîner & ramper à genoux pour entrer par cette voye que de s'y introduire par toute autre de la maniere accoutumée. J'ai été présent à sa clôture. Le pape étoit assis sur un siege élevé, ou sur une espece de trône entouré de cardinaux & d'autres ecclésiastiques, une antienne accompagnée de toutes sortes d'instrumens a été chantée en musique; pendant qu'on l'exécutoit, sa sain-

teté

teté eſt deſcendue de ſon trône, une truelle d'or à la main, il a placé la premiere brique & a jetté un peu de mortier; après quoi il eſt retourné à ſa place, & la porte a été ſur le champ murée par des mains plus expertes, quoique moins ſaintes; & elle reſtera dans cet état juſqu'au commencement du dix-neuvieme ſiecle qu'elle ſera ouverte de nouveau par le pape alors régnant, avec la même ſolemnité qu'elle vient d'être fermée. Quoique ſa ſainteté ne place qu'une ſeule brique, il convient cependant de remarquer qu'elle ne manque jamais de communiquer ſa vertu d'une maniere ſi rapide & ſi efficace qu'au bout d'une heure, tout au plus d'une heure & demie, toutes les autres briques qui compoſent le mur de la porte ſainte aquierent un degré de ſainteté égal à celui de la brique placée de la propre main de ſa ſainteté. Le commun peuple & les pélerins connoiſſent parfaitement cette prérogative & ſon effet miraculeux. Au commencement de l'année du jubilé, lorſque la précédente muraille a été par terre, les hommes, les femmes, & les enfans ſe ſont diſputés & battus pour obtenir quelques fragmens des briques & du mortier, avec la même avidité qu'une populace moins éclairée

montre dans des jours de réjouiſſances publiques à ramaſſer les poignées de monnoye qu'on lui jette. On m'a ſouvent aſſuré que ces morceaux, outre leur ſainteté, ont encore la vertu de guérir pluſieurs maladies très-dangereuſes ; & ſi l'on permettoit à Rome l'impreſſion des papiers publics on ne ſauroit douter que ces guériſons n'y fuſſent atteſtées par les patiens, d'une maniere auſſi ſatisfaiſante & auſſi convaincante que celles opérées journellement par les pilules, les poudres, les gouttes, & les baumes qu'annoncent les gazettes de Londres. Après que la porte ſainte a été murée on a dit la meſſe à minuit, & un grand nombre de gens y ont aſſiſté. Pour moi j'ai ſuſpendu ma curioſité juſqu'au lendemain, jour de noël, alors je me ſuis rendu de nouveau à l'égliſe de S. Pierre, & j'ai entendu celle de cette ſolemnité à laquelle ſa ſainteté a officié, elle s'eſt aquittée de toutes les pratiques uſitées dans cette occaſion avec une adreſſe & une flexibilité peu ordinaire aux vieillards décorés de la tiare, courbés pour l'ordinaire ſous le poids des années & des infirmités. Le préſent pape n'a encore rien ſouffert de leur part. Ses traits ſont réguliers, & il a une belle phyſionomie : il eſt encore très-droit, ſes mouvemens

ſont gracieux, ſa jambe & ſon pied parfaitement bien formés, & toujours ornés de bas de ſoie & de pantoufles rouges faites par les meilleurs ouvriers. Quoique les vêtemens ſacerdotaux ſoient peu avantageux & ajoutent peu d'agrémens à la perſonne, cependant le goût avec lequel il ſe met & le ſoin qu'il prend de les accompagner de tout ce qui peut y ajouter un nouveau luſtre prouvent ſuffiſamment qu'il fait cas de la figure, & qu'il prend ſoin de ſes ornemens extérieurs. Quoiqu'approchant du déclin de la vie, ſes joues conſervent encore les roſes de l'automne, & paroiſſent à une certaine diſtance auſſi fleuries que dans ſon printems. Dans le cas où il s'occuperoit moins qu'il ne le fait des agrémens de ſa perſonne & de ſon viſage, il ne ſauroit être ſourd aux louanges des femmes, qu'elles expriment par leurs acclamations toutes les fois qu'il ſe montre en public. Il y a quelques jours qu'à l'occaſion d'une ſolemnité, s'étant fait porter à travers une rue, une jeune femme s'eſt écriée de ſa fenêtre ; „ qu'il eſt beau! oh! qu'il eſt beau! „ ceci a été ſur le champ répété par une vieille zélée qui ſe trouvoit vis-à-vis ; après avoir joint les mains & levé les yeux au ciel, elle a ajouté avec un mélange d'a-

mour pour sa personne & de respect pour la sainteté de sa dignité. „ Il est aussi beau qu'il est saint. „ En voyant brûler journellement une pareille quantité d'encens sous ses narines sacrées, on auroit tort de s'étonner qu'en certaines occasions il en fût un peu étourdi.

La vanité est une foiblesse & une erreur assez consolante, son ascendant est tel que non-seulement dans la jeunesse, mais encore dans l'âge glacé, toutes les fois que le cœur flétri du bigot en éprouve les atteintes il s'ouvre, s'épanouit, & donne des preuves non équivoques de sensibilité.

Après la messe le pape a donné la bénédiction au peuple assemblé dans la grande cour devant l'église de S. Pierre. La journée étoit très-belle; une immense multitude remplissoit cette spacieuse & magnifique place; les gardes à pied & à cheval étoient rangées en haye dans leur uniforme de parade; le pape assis sur une chaise ouverte & portative, dans toute la splendeur dont son habillement étoit susceptible, la tiare en tête, a été porté à travers une large fenètre qui donne sur un balcon de la façade de cet édifice. Les rideaux de soie & les franges d'or dont la chaise étoit ornée déroboient la vue de ceux qui la portoient, de sorte que pour ceux qui contemploient ce specta-

cle de la cour, il paroiſſoit voler en avant de la fenêtre & ſe balancer dans l'air comme une créature céleſte. Au moment qu'il a paru la muſique s'eſt fait entendre, les cloches de toutes les égliſes ont ſonné & le canon du château St. Ange a tiré à pluſieurs repriſes. Pendant cet intervalle, l'égliſe de St. Pierre, le palais du Vatican & les rivages du Tibre ont répété les acclamations de la populace. A la fin ſa ſainteté s'étant levée de ſon ſiege, il s'eſt fait ſur le champ un profond ſilence. La foule s'eſt miſe à genoux, les mains & les yeux élevés vers le ſaint pere, comme vers une divinité bienfaiſante. Après une pauſe, il a prononcé la bénédiction avec beaucoup de ferveur, élevant ſes bras étendus auſſi haut qu'il lui a été poſſible, enſuite les fermant & les reportant doucement auprès de ſa poitrine. Enfin il les a ouverts, les remuant pendant quelque tems de côté & d'autre, feignant de vouloir la répartir ſans partialité au peuple.

Jamais cérémonie n'a été plus propre à frapper les ſens & à en impoſer à l'eſprit que celle où le ſouverain pontife donne la bénédiction du balcon de St. Pierre. Pour moi, ſi dans ma jeuneſſe je n'avois pas reçu des impreſſions peu favorables au principal acteur de cette

scène magnifique, j'aurois couru risque de lui témoigner un degré de respect opposé aux préceptes de la religion dans laquelle j'ai été élevé.

LETTRE L.

Rome.

JE vous ai marqué par ma derniere lettre qu'il s'en étoit fallu de peu que la force de l'exemple & la pompe qui entouroit l'idole ne me fissent commettre un acte d'idolâtrie. A présent je dois avouer que j'ai réellement ployé le genou devant Baal, & cela sans autre nécessité que de satisfaire ma curiosité: on nous assure que ceux qui s'approchent de l'Être seul digne d'être adoré, uniquement des levres, tandis que le cœur est éloigné de lui, lui manquent essentiellement & semblent se moquer. J'éviterai toujours de me rendre coupable d'une hypocrisie aussi absurde & aussi criminelle; mais j'espere qu'en m'approchant de celui qui ne sauroit être un objet d'adoration, auquel je ne témoignois qu'un respect simulé, tandis que le cœur continuoit à en être éloi-

gné, je n'ai commis qu'un péché véniel. Enfin je m'imagine qu'on ne regardera point comme une faute capitale de la part d'un protestant d'avoir baisé la pantoufle du pape. S'il en étoit autrement, quelques-uns de vos amis seroient, ainsi que vous allez l'apprendre, très à blâmer. — Il est d'usage que les étrangers soient présentés à sa sainteté avant leur départ de Rome. Le D*** d'H***, Mr. K*** & moi nous nous sommes rendus ensemble au Vatican pour cette importante cérémonie. Jack votre jeune ami, qui vient d'obtenir un brévet d'officier, ne prétendant plus passer pour enfant, a souhaité de nous accompagner. Nous étions sous les auspices d'un ecclésiastique auquel les Anglois s'adressent ordinairement en pareille occasion.

Il a pensé avec assez de raison qu'il nous seroit agréable d'être dispensés de baiser la pantoufle. En conséquence après avoir parlé à ce sujet à sa sainteté dans son appartement, tandis que nous attendions dans un autre qu'il nous introduisît, il est revenu nous trouver & nous a appris que le pontife, ayant égard aux préjugés de notre nation, avoit bien voulu ne pas insister sur cette partie du cérémonial, & que tout ce qu'il exigeoit de notre

part, lorſque nous ſerions devant lui, ſe bornoit à une profonde révérence.

Une révérence ! s'eſt écrié le D*** d'H***; je me ſerois bien gardé de me donner la moindre peine à ce ſujet, ſi j'avois ſoupçonné que tout ne dût aboutir qu'à une ſimple révérence. Je regarde la cérémonie de baiſer la pantoufle comme la ſeule circonſtance plaiſante de cette audience : ſi on l'omet, je me ſoucie fort peu d'être préſenté ; car en retranchant ce qu'il y a de plus intéreſſant, le reſte ne ſignifie rien.

Notre plénipotentiaire eſt demeuré auſſi ſtupéfait que ſi la foudre étoit tombée à ſes pieds, au lieu de recevoir nos remerciemens auxquels il avoit cru devoir s'attendre pour les conditions honorables qu'il avoit obtenues, il s'eſt trouvé à-peu-près dans une ſituation auſſi déſagréable que d'autres négociateurs, qui ont été expoſés aux injures & aux reproches de leurs concitoyens pour des traités qu'ils imaginoient que tout le monde approuveroit & loueroit.

Le D*** d'H*** ignoroit abſolument celui que notre conducteur venoit de conclure, ſans quoi il l'auroit ſûrement prévenu : comme je m'apperçus que notre ambaſſadeur étoit

mortifié de voir que toutes les peines qu'il s'étoit données devenoient inutiles, je lui ai dit que quoiqu'il eût obtenu de sa sainteté qu'on retranchât cette partie de la cérémonie, que le D*** trouvoit si amusante, il lui seroit néanmoins beaucoup plus agréable qu'on n'omit aucune des formalités pratiquées dans cette occasion, & qu'elle se passât comme à l'ordinaire: qu'en conséquence ce nouvel arrangement ne devoit point l'empêcher de nous introduire. Cette proposition a paru lui faire plaisir. Il nous a conduits tout de suite à l'appartement du pontife. Nous nous sommes tous baissés jusqu'à terre; les plus souples de la bande ont eu le bonheur de toucher de leurs levres la pantoufle sacrée, & les moins agiles ont à quelques pouces près obtenu le même honneur. Comme nous avions fait en ceci beaucoup plus que nous n'avions promis, sa sainteté a paru agréablement surprise; elle a relevé le D*** d'un air riant, & s'est entretenue avec lui d'une maniere obligeante; il lui a fait les questions d'usage savoir, quel tems il avoit séjourné en Italie? S'il se plaisoit à Rome? Quand il comptoit partir pour Naples? — Il a dit à-peu-près les mêmes choses à tous ceux qui étoient de notre compagnie,

& après avoir resté avec lui environ un quart d'heure, ou vingt minutes tout au plus, nous avons pris congé.

Le lendemain, sa sainteté a fait faire ses complimens au D*** en lui envoyant deux médailles, l'une d'or & l'autre d'argent, sur lesquelles son effigie étoit gravée, elle m'a paru très-ressemblante.

La maniere dont le plus grand nombre des souverains passent leur tems est aussi peu amusante & aussi peu agréable qu'on puisse imaginer. Esclaves de l'ennuyeuse routine de l'étiquette, martyrs des fatigues attachées à une vaine pompe, forcés de parcourir, tous les jours où ils admettent les courtisans à leur levé, un même cercle triste & ennuyeux, pour flatter la vanité d'une cinquantaine ou tout au plus d'une centaine de gens en leur parlant à l'oreille, & disant quelques mots, souvent rien à chacun d'eux; obligés d'affecter un air riant, dans le moment même où ils sont le plus tristes; obsédés par les physionomies suppliantes de ceux qui sont plus touchés de ce qu'on leur refuse que reconnoissans des graces qu'on leur accorde; constamment entourés de profès dans l'art de feindre, tous leur témoignant les plus grands respects; comment le

monarque peut-il distinguer un attachement réel de celui qui n'est que simulé ? Et quel risque ne court-il pas de placer sa confiance chez des individus qui ne méritent que son indignation ! Lorsqu'à tous ces inconvéniens on ajoutera qu'il est entiérement privé de ces délicieuses sensations qu'une amitié désintéressée, une heureuse égalité, la jouissance d'une société agréable, exempte de contrainte & de souci, sont seules capables de faire naître, il faut avouer que tout le brillant de la condition d'un souverain compense bien mal la gêne, les dangers & les privations de cette espèce.

Cette exaltation si enviée me paroît, je l'avoue, peu digne de l'être: & je ne suis point surpris que la plus grande partie du genre humain la regarde comme insupportable, & soit étonné que les malheureux condamnés par la destinée à soutenir pendant toute leur vie le poids de la royauté puissent attendre patiemment le terme naturel de leur vie. Car quelque étrange que cela puisse paroître, l'histoire ne nous fournit aucun exemple, ni ailleurs ni même dans la grande Brétagne, d'un seul roi qui se soit lui même pendu, noyé ou ait abrégé ses jours d'une maniere violente, uniquement par ennui, ainsi

que les autres mortels dégoutés de leur exiſtence ſont aſſez portés à le faire. J'avois peine à me rendre compte à moi même d'un pareil fait, juſqu'au moment où je me ſuis rappellé que quelque dénués de reſſources & d'occupations que le cœur des monarques puiſſe être, on leur permettoit rarement d'ètre ſeuls & de goûter quelque repos. Les tempêtes auxquelles ceux qui ſe trouvent élevés à ce haut rang ne ſont que trop expoſés empêchent que leurs eſprits ne s'ennuyent & ne tombent dans l'engourdiſſement. Si les rois n'ont pas recours au ſuicide, ce n'eſt pas une bien forte préſomption en faveur de la félicité de leur condition, quoique ç'en ſoit une déciſive que l'homme ſupporte toutes les contrariétés de la vie plus aiſément que ce calme inſipide, cet état dénué de crainte & d'eſpoir, ſi ordinaire à ceux dont les plaiſirs ne conſiſtent point en jouiſſances intérieures, & dont les ſens ſont émouſſés par la ſatiété. S'il y a quelque choſe de vrai dans le portrait que je viens de tracer de la condition des rois, ne penſeriez-vous pas que ce ſeroit de toutes celle qu'on devroit le moins envier? Ne penſeriez-vous pas que chaque individu chercheroit à s'y ſouſtraire, & la redouteroit comme on redoute

roit la misere, & qu'il n'est point de sage qui ne dit avec le poëte :

„ Je n'envie à personne sa pompe & sa ma-
„ gnificence, je n'envie à personne l'art de
„ déguiser ses souffrances sous l'apparence du
„ bonheur. „ Ce n'est pas seulement l'homme sensé, mais encore celui qui l'est le moins qui adopteront ce sentiment & agiront en conséquence, pourvu que leur position les mette dans l'impossibilité d'atteindre jamais aux objéts dont il est ici question. Car tout ce qui se trouve placé au-delà de la spere de nos espérances excite rarement nos désirs ; mais dès que ce puissant aimant est un peu rapproché, il ne manque jamais de les attirer avec une force à laquelle la raison & la philosophie chercheroient vainement à s'opposer. Placés à portée d'eux, le sage & l'insensé saisissent avec la même avidité les couronnes & les sceptres, malgré les épines qui les environnent ; leur pouvoir magique semble posséder la faculté de changer le caractere & le naturel même des individus. Pour les obtenir, les plus indolens sont devenus très-actifs, les voluptueux ont renoncé à leur passion favorite, ceux qui avoient toujours suivi les voies que la vertu & la probité leur avoient tracées s'en sont

détournés, & ont marché dans les ſentiers du crime & de la fraude.

Il eſt des paſſions dont l'objet eſt ſi flatteur pour la vanité naturelle à l'homme qu'il cherche toujours à les ſatisfaire, fût-il même perſuadé que cette ſatisfaction ſeroit pour lui une ſource de peines & de regrets. L'amour du pouvoir & de la ſouveraineté eſt ſans contredit de ce nombre. Tous ont été généralement perſuadés, depuis que la dignité de roi a été établie, que les travaux & les ſoucis en étoient les ſuites néceſſaires. Cependant cette conviction n'a encore déterminé perſonne à refuſer de s'embarquer ſur cette mer orageuſe. Tous ceux qui s'y hazardent ſe flattent qu'ils ſeront guidés par quelque heureuſe étoile qui a manqué aux navigateurs qui les ont précédés, & qui après en avoir fait l'épreuve ont renoncé à ce voyage. — Charles-Quint, Chriſtine, Amédée & quelques autres, après avoir abandonné le gouvernail & s'être trouvés ſurement à l'ancre dans le port, ont langui à ce qu'on prétend pendant tout le reſte de leur vie, & regretté une dignité qu'ils ſavoient par leur propre expérience être environnée d'écueils.

Henri IV roi d'Angleterre ne parvint point

au trône par la voie ordinaire & naturelle. Shakeſpear place à ce ſujet dans la tragédie de ce nom une apoſtrophe au ſommeil qui mérite d'être lue dans l'original.

Malgré l'empreſſement & l'impatience que ce prince avoit témoignée auparavant d'obtenir la couronne, il eſt certain qu'on en conclura qu'au moment où il prononçoit cette apoſtrophe la poſſeſſion l'en avoit dégouté; en conſéquence on n'imagineroit jamais, au moment où on la lit, qu'il pût témoigner par la ſuite un attachement exceſſif pour une choſe qui lui avoit donné de ſi grandes inquiétudes. L'auteur qui connoiſſoit les ſentimens ſecrets, les déſirs inſenſés & toute l'inconſéquence du cœur humain, mieux que perſonne ne les eut connu avant lui, repréſente ce même Henri comme paſſionné au plus haut degré pour ce qu'il eſtimoit la ſource de toutes ſes inquiétudes, ne pouvant ſoutenir l'idée de perdre un ſeul inſtant de vue la couronne & ordonnant qu'à ſa mort elle fût placée au chevet de ſon lit.

De tous les diadèmes il n'en eſt point ſelon moi qui ait un charme comparable à celui de la tiare, & rien ne ſauroit prouver plus indubitablement la force & la perſévérance de

la passion des hommes pour la souveraineté que l'empressement qu'on a d'obtenir cette couronne ecclésiastique, laquelle on recherche avec autant, peut-être même avec plus d'ardeur qu'aucune autre du monde, quoique les aspirans soient en général parvenus à leur déclin, & tous d'une profession où par état l'on méprise les dignités terrestres. Cette conduite paroît encore plus étonnante en réfléchissant qu'outre les sujets de dégout & de chagrin, communs au pape & aux autres souverains, il en a encore qui lui sont tout-à-fait particuliers. — Les ennuyeuses fonctions religieuses dont il ne sauroit se dispenser, ses repas auxquels personne ne sauroit être admis, la privation totale de la société & de la conversation du beau sexe, la gêne qui lui interdit les douceurs que lui procureroient les liaisons les plus tendres & les plus intimes, les charmes de la paternité & la faculté de pouvoir avouer publiquement ses enfans; son esprit agité & tourmenté de la triste réflexion que l'homme qu'il estime le moins, peut-être même son plus grand ennemi, sera son successeur immédiat; à quoi on peut encore ajouter le chagrin de voir diminuer chaque jour son autorité spirituelle & temporelle, & tourner

en

est ridicule toutes les prétentions anciennes & outrées du siege de Rome par la bonne moitié des catholiques, par tous les protestans, sans que le reste de l'univers y fasse la moindre attention. Je ne sache rien à substituer dans la balance qui soit capable de compenser ces désagrémens particuliers attachés à la dignité de souverain pontife, à moins qu'on ne compte pour beaucoup le bonheur singulier dont il a le droit de jouir, & dont sans doute il se prévaut, celui de se concentrer dans son infaillibilité.

LETTRE LI.

Rome.

L'Extérieur des Italiens annonce une gravité & même une sévérité de mœurs, que l'on imagine quelquefois venir de la tournure sombre de leur caractere. Les François sont plus enclins qu'aucune autre nation à attribuer à une humeur mélancolique l'air sérieux & posé, preuve ordinaire d'un esprit mûr & réfléchi.

Quoique dans la chaire, sur le théâtre &

de ma connoissance, lorsqu'un homme de condition dont on parloit beaucoup dans le public entra. Je lui dis à l'oreille — „ c'est my„ lord — ce n'est pas surement ce fameux „ lord, me répondit-il. Oui, lui repliquai-je, „ le même. Il faut avouer, ajouta-t-il, que ce „ comte fait beaucoup d'honneur à ceux qui „ ont été chargés de son éducation. Comment „ donc? lui dis-je. Parce que, répondit-il, „ une figure qui n'annonce presque rien sem„ ble indiquer une absence totale de talens na„ turels, & que la figure respectable qu'il fait „ dans le sénat ne sauroit être attribuée qu'aux „ instructions qu'ils lui ont données.

Les étrangers ne se forment pas une idée bien avantageuse de la beauté des Romaines, d'après les échantillons qu'ils en voyent dans les assemblées les plus fréquentées où ils sont d'abord présentés. Il y a cependant quelques exceptions à faire à la régle générale; on ne sauroit nier que la génération actuelle des femmes de la première condition ne soit plus distinguée par ses ornemens que par sa beauté. Parmi la bourgeoisie & dans les plus basses classes du peuple on rencontre souvent de superbes figures. Quant aux belles carnations & aux teints mêlés d'un rouge & d'un blanc

éclatans les femmes d'aucune nation ne sont comparables aux Angloises. Que l'on prenne au hazard une centaine, ou même d'avantage de celles de notre île & qu'on les compare à un même nombre de femmes ou de filles Romaines, je suis persuadé que quatre-vingt-dix des premieres seroient plus belles que quatre-vingt-dix des dernieres ; il est pourtant vraisemblable que deux ou trois des cent Italiennes auroient de plus belles physionomies qu'aucune des nôtres. La beauté angloise paroît encore mieux à la campagne que dans les villes ; il n'est aucun pays en Europe dont les paysans puissent être comparés pour la figure aux nôtres. Cet ordre de gens n'est point ailleurs aussi à son aise, les individus n'en sont point aussi bien nourris, aussi à l'abri des injures des saisons, ils n'ont nulle part autant de soin de leur personne & ne se piquent d'autant de propreté. Les paysannes angloises prises en général sont sans contredit les plus belles personnes de l'univers. Celles de la plupart des autres pays, je l'avoue, sont si fort harassées de travaux, si mal nourries, si brulées du soleil & si mal propres, qu'il est difficile de discerner si elles sont belles ou laides. Cependant quelques amateurs m'ont assuré,

depuis que je ſuis ici, que malgré tous ces déſavantages, on ne laiſſoit pas de trouver quelquefois parmi les payſannes italiennes des figures très-intéreſſantes, qu'ils préféroient aux teints fleuris de la province de Lancaſtre.

Il eſt certain que la beauté eſt infiniment variée ; & heureuſement pour nous, nos goûts & nos opinions à cet égard le ſont également. Cependant malgré cette variété on a remarqué que dans chaque pays de l'Europe il régnoit un certain genre de figure diſtinctif qui caractériſoit la nation. Ce genre particulier eſt auſſi ſujet à des variations, & marqué des différens degrés que la nature a placés entre les deux extrêmes, la beauté & la laideur. Je veux tâcher de vous tracer une eſquiſſe du genre de phyſionomie générale des plus belles têtes de femmes de ce pays, d'après laquelle vous déciderez ſi elles vous plairoient ou ne vous plairoient pas.

Les cheveux d'un brun foncé, paroiſſant empiéter ſur le front & le raccourcir, ſont très-ordinaires ; les femmes en général ont le nez ou aquilin ou s'étendant en ligne directe de la partie inférieure du ſourcil ; la levre ſupérieure pleine & courte ; ſoit dit en paſſant, rien n'eſt plus déſavantageux à la figure qu'un grand

intervalle entre le nez & la bouche; les yeux ſont bien fendus & d'un noir brillant. Il eſt certain que les yeux noirs ont un grand inconvénient; l'iris & la paupiere étant de la même couleur, on n'apperçoit point le froncement & la dilatation du dernier, ce qui fait que l'œil perd une moitié de ſes agrémens. Celui des Italiennes eſt on ne peut pas plus expreſſif; bien des gens penſent qu'il ne l'eſt que trop. Le teint du plus grand nombre eſt d'un brun clair, quelquefois aſſez beau, quoiqu'il ſoit rarement fleuri, ou de ce brillant ſi ordinaire aux Angloiſes & aux Saxonnes. Il faut avouer que ces traits qui expriment la maniere de penſer, & ſont ſi remarquables dans la jeuneſſe, ſont plus ſujets que ceux des figures moins prononcées à groſſir & à prendre une teinte maſculine. En Angleterre & en Allemagne les femmes qui ne ſont plus jeunes conſervent leur premiere fraîcheur plus longtems qu'en Italie.

Avec des figures ſi propres à être peintes, vous imaginerez naturellement que les peintres en portraits ſont ici les meilleurs de l'Europe. Au contraire, cette branche particuliere de l'art eſt très-négligée en Italie. Dans les palais les mieux pourvus de tableaux à peine

voit-on un seul portrait du propriétaire ou de quelqu'un de sa famille. Quelquefois celui du pape régnant est le seul d'une personne vivante que l'on y rencontre. Plusieurs des princes Romains affectent d'avoir une chambre d'audience ou un appartement de parade, dans lequel on place un siege élevé en façon de trône avec un dais au-dessus. Dans ces appartemens se trouvent les portraits des souverains pontifes, peints par des artistes peu connus, & qu'on paye au plus trois à quatre sequins la piece; sa sainteté n'a pas plutôt rendu le dernier soupir que son portrait disparoît & fait place à celui de son successeur. Vous me direz que cette conduite envers leur souverain trépassé est un peu cavaliere, & n'est pas trop flatteuse pour le successeur; elle est cependant moins économique que celle de certain personnage, je ne vous dirai point s'il étoit François ou Anglois, ce qu'il y a de certain c'est que c'étoit un courtisan qui avoit le plus grand respect pour tous les princes vivans, & qui après leur mort n'en faisoit pas plus de cas que de toute autre masse de claye. Il avoit dans le principal appartement de sa maison un portrait au naturel & en pied de son roi. À la mort de sa majesté, pour s'épargner les fraix

d'un nouveau corps & une nouvelle fourure d'hermine, il engagea un peintre à effacer le visage & la perruque, & à placer la tête du nouveau monarque sur les épaules de son grand pere, l'assurant qu'elles étoient parfaitement conservées, & très en état d'user encore trois ou quatre de ces têtes, que les peintres dans ces jours si dégénerés produisent si facilement.

En général, les Italiens n'ont pas la patience de donner plusieurs séances à ceux qui les peignent. Ils regardent un portrait comme un morceau qui ne sauroit plaire qu'à celui qu'il représente ou au peintre qui l'a fait. Ceux qui sont assez à leur aise pour pouvoir se servir des meilleurs artistes les employent ordinairement à quelque sujet plus intéressant qu'à représenter une figure humaine isolée sur un morceau de toile.

Pompée Battoni est actuellement le premier peintre de Rome: son goût & son génie l'ont décidé pour le genre de l'histoire, & c'est en général celui qui a fait sa réputation; cependant la plus grande partie de sa fortune dérive d'une autre source. Son occupation depuis quelques années a été uniquement de peindre les Anglois & les autres étrangers opulens qui

visitent Rome. Nous avons en Angleterre des artistes qui surpassent Battoni en cette partie & dans les autres branches de la peinture. Ceux-ci à son exemple sont détournés de la route du vrai génie & enchainés par l'intérêt & le désir du gain au vil emploi de copier des figures & de peindre des visages. La beauté est digne d'occuper les pinceaux les plus renommés ; mais pourquoi la physionomie la plus commune, sans caractere & sans expression, s'opiniatreroit-elle à vouloir que ses traits fades & désagréables fussent rendus sur la toile ?

„ N'auriez-vous pas pû donner un peu plus „ d'expression à cette physionomie ? „ disoit un connoisseur à un fameux peintre Anglois, qui lui montroit un portrait qu'il venoit de finir. „ J'ai déja fait cette tentative, lui repliqua le peintre, mais ce que le portrait ga- „ gnoit en expression, il le perdoit en ressem- „ blance ; & dès qu'il se trouvoit un grain de „ sens commun dans la physionomie, personne „ ne reconnoissoit plus l'original. En consé- „ quence je me suis vû forcé d'en faire un tout „ nouveau, avec le visage parfaitement ressem- „ blant & inanimé, comme vous le voyez. „

Puissent les couleurs qui représentent les

derniers efforts d'un Chatham aux portes du trépas, le triomphe d'un Wolff expirant ou l'indécision d'un Garrick, également suspendu entre les deux muses qui se disputent la gloire de le posséder, durer éternellement ! Puissent au contraire disparoître & périr celles qu'un amour propre mal entendu destine à rendre la fadeur & la difformité ! Pourquoi la postérité sauroit-elle que les premiers génies du siecle, & ceux dont les pinceaux étoient formés pour parler au cœur & dessiner les beautés de la nature, auroient employé leur tems à copier des visages, dont plusieurs mêmes imitent si horriblement la réalité qu'en se servant des mêmes expressions d'Hamlet on pourroit dire qu'ils ressemblent moins aux productions originales de la nature qu'à celles de ses apprentis.

C'est à ce ridicule amour propre qui prévaut également chez les grands, chez le bourgeois & chez la populace, que plusieurs des meilleurs peintres François, Allemands & Anglois, doivent leur subsistance. Ce qui fait soupçonner que le goût pour les véritables beautés de l'art, parmi les individus de ces différens pays n'est point aussi universel que celui pour les beautés qu'ils s'imaginent leur être propres. Et rien

ne prouve mieux le jour avantageux ſous lequel les hommes ſe regardent ordinairement & le peu d'importance qu'ils ont aux yeux des autres que les différens traitemens qu'eſſuye la plus grande partie des portraits, du vivant & après la mort de ceux qu'ils repréſentent. Pendant la premiere de ces périodes, ils habitent les plus beaux appartemens des maiſons auxquelles ils appartiennent, ils ſont loués par les convives, & toujours regardés par le maître avec ſatisfaction. Mais après le commencement de la ſeconde, ils ſont d'abord négligés, enſuite ignominieuſement relégués au galetas; & pour achever de les déſoler on les met enfin à la porte de la maniere du monde la plus barbare ſans diſtinction de rang, d'âge ou de ſexe. Ceux qui ſont un peu anciens ſont diſperſés, comme les Juifs, avec leurs longues barbes & leur teint rembruni; & même ceux de notre ſiecle, repréſentant des barons des premieres familles, armés de pied en cap, ſe vendent dans la plupart des villes d'Allemagne pour deux ou trois ducats. Des marquis François, en habits de velours richement brodés, peuvent s'acheter à Paris à beaucoup meilleur marché; pluſieurs dignes & reſpectables citoyens de Londres dont les corps ont à peine eu le tems

de ſe refroidir, & qui ne viennent que d'être placés dans leurs tombeaux, ſe voient déja exposés en vente dans la ſalle du crieur juré.

Rome.

LETTRE LII.

ON ne permet les ſpectacles dans cette ville que pendant le carnaval, alors ils ſont ſuivis avec un degré de chaleur inconnue aux habitans des capitales qui ne ſont point expoſées à de pareilles reſtrictions. Dans cet intervalle conſacré au plaiſir, on ſe livre avidement à toutes les eſpèces d'amuſement. La gravité naturelle aux Romains eſt transformée en une vivacité bruyante & animée, la ſérieuſe & ſombre ville de Rome ſurpaſſe Paris même par le fracas & l'allégreſſe publique. Cet eſprit paroît augmenter par degrés depuis le commencement, & parvient au plus haut point la derniere des ſix ſemaines qui compoſent le carnaval. Alors les citoyens paroiſſent maſqués dans les rues ſous l'habit d'arlequin, de pantalon, de polichinelle & ſous les plus ſinguliers habillemens qu'on ait encore inventés,

Cette humeur se communique aux hommes, aux femmes & aux enfans, descend jusqu'aux derniers rangs & devient enfin universelle. Ceux même qui ne font point usage du masque s'embarrassent fort peu d'être reconnus, se défont de leurs vêtemens ordinaires & en prennent d'autres de fantaisie. Les cochers placés dans un lieu plus élevé & plus exposé à la vue que les autres gens de leur espèce, quoique parfaitement connus par l'inspection des équipages qu'ils conduisent, choisissent ordinairement quelque déguisement fantasque & ridicule. Plusieurs d'entr'eux prennent des habits de femme, ils se mettent du rouge & des mouches. Quelque lourdauts que ces drôles puissent être en culottes, dès qu'ils ont revêtu la jupe ils sont regardés comme très-plaisans & occasionnent un rire général dans toutes les rues où ils se montrent. J'ai observé à un Italien de ma connoissance que cette mascarade étant une vieille invention j'étois surpris qu'elle fit toujours le même plaisir: „ Lorsque toute une ville, m'a-t-il répondu, prend le parti de se réjouir pendant une semaine entiere, il est très à propos d'avoir en réserve d'anciennes facéties; les jeunes en rient comme si elles étoient nouvelles, & les

vieux parce qu'elles ont l'agrément de la prescription. Cette métamorphose des cochers n'a certainement en elle-même rien de bien spirituel ; elle est cependant plus innocente que le plaisir qu'on prenoit à bruler les hérétiques, autrefois source d'amusemens pour notre populace. „

La rue nommée le cours (corso) est le théâtre de ces déguisemens. Tous les soirs elle est remplie de gens de toutes sortes de conditions. Ceux du premier rang s'y rendent en carosse ou dans des voitures ouvertes destinées à cet usage. En passant les uns auprès des autres ils se font une espèce de guerre civile. La plus grande preuve d'attention qu'on puisse donner à ses amis & à ses connoissances est de leur jetter au visage une poignée de petites bâles blanches, ressemblant à des dragées ; pour peu qu'ils se piquent de politesse ceux-ci ne manquent jamais de répondre à ce compliment par un autre pareil. Tous ceux qui veulent se distinguer au cours n'y viennent jamais sans être bien pourvus de ce genre de munition.

Quelquefois deux ou trois de ces voitures ouvertes d'un côté, avec cinq ou six personnes des deux sexes dans chacune, se rangent

tous les chevaux partent à la fois, & quoique sans cavaliers ils font les plus grands efforts, animés par l'émulation, par les cris de la populace & par les éperons dont je viens de faire mention. Ils parcourent toute l'étendue du cours, & le maître du coursier victorieux obtient le prix qui consiste en une certaine quantité de beau drap écarlate ou pourpre, toujours fourni par les Juifs.

Cet amusement, tel que je viens de le décrire, paroît très-agréable à la populace Romaine, il n'en est pas de même aux yeux d'un Anglois qui le regarde comme puérile. Une de mes connoissances, qui avoit trouvé moyen de dissiper une fortune considérable aux courses de Newmarket, m'a dit que celles des Italiens étoient la chose la plus absurde qu'il y eut au monde; que pendant tout un carnaval à peine y gagnoit-on ou perdoit-on une centaine de guinées; & que rien ne prouvoit mieux la sottise de ce peuple que le tems qu'il employoit d'une maniere aussi futile & aussi extravagante.

Les mascarades & les courses de chevaux sont réservées pour les huit derniers jours; mais les spectacles de différentes espèces durent pendant les six semaines entieres. Le grand

opéra eſt très-fréquenté par les gens de diſtinction, qui louent ordinairement des loges pour toute la ſaiſon. La piece par laquelle ce théâtre a fait ſon ouverture a été reçue avec les plus grands applaudiſſemens, quoi qu'il n'eût de nouveau que la muſique. Les Italiens ne croient pas qu'il ſoit toujours néceſſaire de compoſer de nouvelles paroles pour ce qu'ils nomment un nouvel opéra; ils ſe contentent ſouvent de compoſer une nouvelle muſique pour les drames touchans de Métaſtaſe. Les ſpectateurs paroiſſent ici y faire une attention plus grande & mieux ſoutenue qu'à ceux de Veniſe. Ce qui provient vraiſemblablement de ce que ce ſpectacle y eſt beaucoup plus rare, car je me ſuis apperçu que les gens d'un rang diſtingué qui ne manquoient aucune repréſentation commençoient, après que cet opéra eut été répété pluſieurs fois, à diminuer d'attention, recevoient des viſites dans leurs loges, & n'écoutoient plus que quelques ariettes favorites: tandis que ceux des ſpectateurs qui occupoient le parterre obſervoient conſtamment le plus parfait ſilence, qui n'étoit jamais interrompu que par les marques que quelques individus donnoient de leur ſatisfaction, ou par les applaudiſſemens de toute l'aſſemblée,

Je n'ai jamais vu donner des témoignages moins équivoques de satisfaction & de plaisir. La sensibilité de quelques-uns des spectateurs m'a fait comprendre toute l'étendue du pouvoir de l'harmonie, dont la grossiéreté de mes organes & mon peu d'oreille me rendoient incapable de juger. A l'ouie de certains morceaux on lisoit sur les visages le plaisir intérieur qu'ils faisoient éprouver; à celle de quelques autres les mains se joignoient, les yeux étoient à demi fermés; on respiroit à peine. Une jeune femme s'écria du milieu du parterre. „ Oh Dieu! où suis-je? le plaisir me „ fera mourir! „

A la premiere représentation de cet opéra, après une de ces ariettes favorites, tout le monde a applaudi & on a demandé à grands cris le compositeur de la musique. Il Maestro! Il Maestro! a été répété de tous les coins de la salle. Il étoit présent & conduisoit l'orchestre; il a été obligé de monter sur son banc, faisant de profondes révérences aux spectateurs, jusqu'à ce qu'ils aient été fatigués d'applaudir. Une personne du milieu du parquet que j'avois remarquée aux signes d'approbation qu'elle avoit donnés dès le commencement de la piece s'est écriée; „ il mériteroit d'être

„ nommé premier musicien de la vierge, &
„ de conduire le chœur des anges. „ En tout autre pays cette expression paroitroit trop forte, ici elle a une énergie toute particuliere, on y croit assez généralement que la vierge Marie aime la musique à la passion, & s'y connoit parfaitement. J'ai appris cette anecdote le matin du jour de noël, en écoutant deux pauvres Calabrois qui faisoient leurs efforts pour lui plaire, ainsi qu'à l'enfant qu'elle avoit dans ses bras. Ils ont joué de la flûte pendant plus d'une heure devant son image placée au coin d'une rue. Toutes celles de la vierge que l'on trouve à chaque pas sont également régalées de pareils concerts la matinée du jour de noël. On m'a répondu, lorsque je me suis informé de la raison de cette conduite, l'anecdote dont je viens de vous faire part, qui quelque probable qu'elle ait pû vous paroitre jusqu'ici ne vous avoit point encore été confirmée d'une maniere aussi positive. Celui qui me l'a apprise étoit un pélerin qui écoutoit ce concert avec grande attention. Il m'a ensuite ajouté que le goût de la vierge étoit trop délicat pour qu'elle eût beaucoup de satisfaction à l'ouie de la sérénade des Calabrois qui étoit particuliérement destinée pour son fils, & il

m'a prié d'obſerver que les airs en étoient naturels, ſimples, & tels qu'on pouvoit les ſuppoſer devoir plaire à un enfant de cet âge.

Quoique le grand opéra ſoit très-eſtimé, & plus ſuivi par les gens de condition, cependant l'opéra bouffon n'eſt pas tout-à-fait négligé, même par les gens de cette eſpece; & il eſt tous les ſoirs très-fréquenté par la bourgeoiſie & le peuple. Quelques chanteurs aſſez eſtimés y ont repréſenté pendant ce carnaval, & les compoſiteurs de muſique ont ſu le rendre très-agréable en ſe conformant au goût du public.

L'opéra ſérieux & le burleſque l'emportent ſur tous les autres ſpectacles de Rome, malgré les efforts réunis des arlequins, des pantalons & des polichinelles.

Le défaut d'actrices, que l'on n'admet point ſur les théâtres de Rome, rend ces ſpectacles très-inſipides, ſi l'on en croit quelques Anglois peu délicats de votre connoiſſance qui ſont ici. Suivant moi la douceur naturelle des voix femelles eſt mal remplacée par les ſons aigres & artificiels des malheureux *virtuoſes*; & la contenance ridicule d'hommes lourds & groſſiers revêtus d'habits de femme eſt une triſte imitation des mouvemens gracieux des excellentes danſeuſes. Ne penſez-vous pas que l'horrible

pratique encouragée par cette façon de suppléer au défaut de chanteuses est plus contraire à la religion & aux loix de la décence que ne le seroient les abus auxquels on prétend remédier par cette défense. Pourroit-on imaginer qu'en produisant ces sortes de gens sur le théâtre on conservera la pureté des mœurs ? Je pense que cela devroit produire un effet tout-à-fait opposé. Lors des funérailles de Junie, femme de Cassius & sœur de Brutus, les statues de tous les grands hommes qui tenoient à sa famille, soit par le sang ou par alliance, à l'exception de celles de son frere & de son époux, furent portées en pompe. Cette absence frappa beaucoup plus le peuple qu'aucune autre particularité de la cérémonie, & leur rappella ces deux Romains plus efficacément que si leurs effigies s'étoient trouvées avec les autres. *Præfulgebant Cassius atque Brutus*, dit Tacite, *eo ipso quod effigies eorum non visebantur*.



LETTRE LIII.

Naples.

JE profite de la premiere occasion pour vous faire part de notre arrivée dans cette ville. Quelques-uns des principaux objets qui m'ont frappé dans la route, & les idées qu'ils m'ont fait naître, feront le sujet de ma lettre.

Il est presque impossible de quitter les murs de Rome sans éprouver une sorte de mélancolie. Nous sommes sortis de cette ville par la porte de S. Jean de Latran, peu-à-près nous sommes entrés dans une plaine spacieuse, & pendant plusieurs milles nous n'avons cessé de voir des tombeaux & des ruines d'anciens aqueducs. Sixte-Quint en a réparé un, & l'a mis en état de fournir de l'eau à cette partie de Rome où étoient autrefois les bains de Dioclétien : cette eau est actuellement connue sous le nom d'*aqua felice*, d'après celui de Felix, qui étoit le nom de ce pontife du tems que Sixte-Quint n'étoit que cordelier. Ayant changé de chevaux à la *Torre de Mezzo Via*, ainsi appellée d'une ancienne tour près du lieu

où eſt la poſte, nous avons continué notre route à travers un pays déſert & mal-ſain. A peine avons-nous rencontré une figure humaine entre Rome & Marino, petite ville diſtante d'environ douze milles de la premiere, elle a pris ſon nom de Caïus Marius, qui y poſſédoit une maiſon de campagne, appartenante actuellement à la famille Colonne. Tandis qu'on atteloit nous avons viſité deux égliſes pour y voir deux tableaux dont on nous avoit fait l'éloge. Le ſujet de l'un eſt auſſi déſagréable que celui de l'autre eſt difficile à rendre. Le connoiſſeur qui nous a indiqué ces deux morceaux me dit que le premier, l'écorchement de S. Barthelemi par le Guerchin, étoit dans le grand ſtile, du plus beau coloris, & que les muſcles agités, & comme en convulſion par la douleur, étoient traités avec toute la délicateſſe imaginable, qu'il n'avoit jamais pû ſe raſſaſier de le contempler. „ Quant au ſecond, a-t-il ajouté, qui repréſente la trinité, il eſt naturel, bien groupé, & facile à comprendre; c'eſt aſſurément tout ce qu'on peut en dire. „

De Marino on trouve pendant pluſieurs milles des montagnes eſcarpées qu'on eſt obligé de traverſer. En paſſant le mont Albanus

nous avons été enchantés de la belle vûe du pays voisin, de celle de la mer, de l'aspect d'Ostie, d'Antium, du lac Albano & des campagnes des environs. La forme & les parties qui composent cette montagne démontrent clairement qu'elle étoit autrefois un volcan. Le lac de Nemi, que nous avons laissé à notre droite, paroit ainsi que celui d'Albano avoir été formé dans la concavité d'un *cratere* ou d'une de ses ouvertures.

Nous avons ensuite gagné Veletri, ville peu considérable, située sur une hauteur. Il s'y trouve un palais, avec de vastes jardins, qui ont pû être magnifiques lorsqu'ils étoient bien entretenus. L'escalier, à ce qu'on nous a assuré, est encore digne d'admiration. Les habitans de Veletri soutiennent qu'Auguste est né dans leur ville, Suétone prétend qu'il nâquit à Rome. Je pense qu'il importe fort peu de connoitre le lieu de sa naissance. Peut-être auroit-il mieux valu pour Rome & pour l'univers en général qu'il n'eût jamais vu le jour. Les Véletriens ont un goût si décidé pour les empereurs qu'ils se glorifient même de leurs relations avec Tibere & Caligula qui avoient des maisons de campagne dans leur voisinage. Les ruines du palais d'Otton se voient encore à en-

viron un mille de Vélétri, dans un endroit qui porte le nom de *Colle Ottone.* De ces quatre empereurs le dernier est sans contredit celui qui mérite le mieux qu'on se glorifie de l'avoir eu pour compatriote. Quant à Caligula c'étoit un méchant fou : Tibere paroit avoir apporté en naissant de mauvaises dispositions que l'art cultiva & fit fructifier. Auguste étoit naturellement vicieux & vertueux par artifice : Otton étoit précisément le contraire. Quoiqu'élevé dans la plus dépravée des cours, favori & compagnon de Néron, il ne laissa pourtant pas en quelque maniere de conserver la douceur primitive de son caractere, & il fit paroitre à sa mort une grandeur & une noblesse de sentimens, une magnanimité dans sa conduite, dont Auguste si souvent loué n'auroit jamais été capable. *Alii diutius imperium tenuerint*, dit Tacite, *nemo tam fortiter reliquerit.* Convaincu que s'il continuoit à s'opposer à Vitellius ce seroit prolonger les horreurs de la guerre civile, il prit le parti de sacrifier sa vie à la tranquillité de sa patrie & au salut de ses amis. (*) „ En vous plongeant dans de nou-

(*) *Hunc animum, hanc virtutem vestram, ultra periculis objicere, nimis grande vitæ meæ pretium puto. An ego tantum Romanæ pubis, tot egregios*

„ velles calamités, dit ce généreux prince aux
„ officiers qui lui offroient de continuer à sou-
„ tenir ses prétentions, j'achéterois la vie à
„ un prix qui me paroit exhorbitant & fort
„ au-dessus de sa valeur. Les armées seront-
„ elles conduites les unes contre les autres, &
„ la jeunesse romaine encouragée à s'entr'égor-
„ ger pour moi. non, au contraire pour pré-
„ venir de pareils maux, & pour votre con-
„ servation je renonce volontiers à la vie, &
„ je meurs satisfait. Que je ne sois point un
„ empêchement qui vous détourne de traiter
„ avec l'ennemi, cessez de vous opposer à la
„ résolution que j'ai décidément prise; je ne
„ me plains point de ma destinée, & je n'ac-
„ cuse personne. Blâmer la conduite des Dieux
„ ou des hommes est le propre de ceux qui
„ souhaitent de vivre. „

Quoique ces deux hommes à plusieurs autres égards ne soient nullement comparables, cependant la mort d'Otton ne le cede en rien à celle de Caton, & c'est un des exemples les

exercitus, sterni rursus et republica eripi patiar? Este superstites, nec diu moremur; ego incolumitatem vestram, vos constantiam meam. De nemine queror, nam incusare deos vel homines, ejus est qui vivere velit. Tacit. Hist. lib. II.

plus frappans que l'hiſtoire nous fourniſſe, qui prouve qu'une vie efféminée, paſſée dans les voluptés, n'étouffe pas toujours les ſemences de vertu & de généroſité.

On voit au milieu de la place de Vélétri la ſtatue en bronze d'Urbain VIII. Il me ſemble qu'on nous a dit qu'elle étoit du Bernin.

En deſcendant de cette ville par un chemin raboteux, bordé de vignes & d'arbres fruitiers, nous avons traverſé une plaine peu ſalubre qui nous a conduits à Sermonetta, entre laquelle & la poſte, nommée *Caſa nuova*, un peu à la gauche du grand chemin, ſe trouvent des caves & des ruines peu dignes d'attirer la curioſité des antiquaires ordinaires. Cependant les voyageurs dont l'eſprit eſt tourné vers un certain genre de recherches, qui prennent un intérêt auſſi vif aux événenemens dont il eſt fait mention dans le nouveau teſtament, que les gens de goût aux tableaux ou aux antiquités païennes, s'arrêtent ici un moment pour y contempler les *Tres Tabernæ*, que l'on prétend être les trois tavernes dont il eſt parlé aux Actes des apôtres, où les freres chrétiens vinrent à la rencontre de S. Paul, lorſqu'il étoit en chemin pour ſe rendre chez eux. J'ai vu cependant quelques voyageurs très-perſua-

dés de la vérité de leur religion, qui sans être connoisseurs soutenoient que de vieux édifices ruinés recevoient peu de mérite d'une pareille circonstance, & qui préféroient une bonne auberge moderne à toutes les antiquités sacrées ou profanes qu'ils rencontroient dans le cours de leurs voyages. Sans prétendre blâmer qui que ce soit pour le goût particulier qu'il pourroit avoir, je ne craindrai pas d'avancer qu'un voyageur qui se plait constamment à voir un pays bien peuplé & bien cultivé, qui voudroit tous les jours être bien nourri, & trouver tous les soirs un bon lit, feroit très-sagement de rester en Angleterre & de n'en jamais sortir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il auroit tort de faire la route de Rome à Naples; car dans cet espace, surtout dans la partie qui traverse l'Etat ecclésiastique, il faut qu'il tire sa principale satisfaction de toute autre source bien moins substantielle, des idées que fait naître la vue de contrées célebrées par des auteurs favoris, ainsi que du souvenir des scenes mémorables qui s'y sont passées, & de la persuasion qu'il foule aux pieds la même terre & contemple les mêmes objets qui ont été vus & foulés par les personnages célebres qui vivoient il y a quinze ou vingt siecles. Ainsi toutes les

fois que les étrangers, en qui les sens l'emportent de beaucoup sur l'imagination, seront assez mal-avisés pour s'éloigner à cette distance de leur pays; ils seront ordinairement de très-mauvaise humeur en faisant cette route, ils pesteront contre les lits; détesteront les cuisiniers, & maudiront chaque pauvre petite puce italienne qu'ils rencontreront en leur chemin. Ceux au contraire qui feront peu de cas de la bonne chere, dont le sang froid ne sera jamais troublé par les piqûres de cet insecte, sauront tirer du plaisir & de l'utilité des traits que leur mémoire leur fournira, se livreront de bonne grace aux saillies de leur imagination, & feront souvent usage de l'une & de l'autre pendant ce voyage. L'histoire sacrée se joint à l'histoire profane, la vérité conspire avec la fable, pour leur fournir des amusemens & donner de l'importance aux moindres objets.

Proxima Circeæ raduntur littora terræ.

En suivant cette route, on a la vue du mont Circello, & de la baye habitée par Circé, fille du jour, déesse & reine, douée de l'art magique & des sons enchanteurs.

Cette habitation de la sorciere Circé a géné-

ralement été représentée comme formant une isle, tandis que dans la réalité c'est un vrai promontoire, joint au continent par une langue de terre. Les avantures d'Ulysse & de ses compatriotes dans ce séjour, ainsi que toutes les choses extraordinaires qu'Homere a rapportées de cette enchanteresse, sont les seules dont l'idée soit capable de causer quelque distraction entre Casa nuova & Piperno, la route n'en fournissant aucune autre.

A Piperno, anciennement Privernum, on quitte Circé pour la Camille de Virgile, dont le caractere est tout-à-fait différent, & à laquelle cette ville a donné naissance (*).

Près de Piperno, une abbaye nommée *Fossa nuova* est située sur les ruines de la petite ville de *Forum Appii*, la même dont les Actes des apôtres font mention, ainsi qu'Horace dans la relation de son voyage de Brundusium.

— Inde forum Appi
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.

On

(*) *Hos super advenit Volscâ de gente Camilla,*
Agmen agens equitum et florentes ære catervas,
Bellatrix : non illa colo calathisve Minervæ
Fæmineas assueta manus; sed prælia virgo
Dura pati, cursuque pedum prævertere ventos.
Æneid. lib. VII.

On prétend que l'abbaye de Fossa nuova a fait depuis peu une aquisition très-importante, il n'est pas question d'une bagatelle, car il s'agit de la tête de S. Thomas d'Aquin. On nous assure, dans les mémoires de sa vie, qu'en passant dans ce voisinage il tomba malade & fut transporté au monastere où il mourut. Le roi de France réclama ensuite son corps, & ordonna qu'il fût conduit à Toulouse, mais avant que les restes de ce saint personnage eussent été enlevés à ce couvent, l'un des moines, voyant avec peine que tout ce qui appartenoit à un dépot aussi précieux leur fût ravi, résolut d'en conserver la partie la plus précieuse; en conséquence il en coupa la tête, & en substitua une autre qu'il cousut adroitement au corps de ce saint. Celui qui avoit commis cette fraude pieuse cacha la véritable dans la muraille du couvent, & mourut sans avoir révélé son secret à personne. Depuis lors la fausse tête resta à Toulouse, sans qu'on se doutât de la supposition; mais comme tôt ou tard l'imposture se découvre, les vénérables freres de Fossa nuova (ceci arriva à-peu-près dans le même tems où le revenant de Cock-Lane faisoit beaucoup de rumeur à Londres) furent effrayés & troublés par des coups & des bruits

extraordinaires que l'on entendoit dans un endroit du mur. Cette manœuvre ayant été fréquemment répétée sans qu'on en découvrît la cause, & le peuple du voisinage s'étant souvent assemblé pour en être témoin, les moines convinrent enfin d'abattre un pan du mur à l'endroit où ce vacarme se faisoit ordinairement entendre. Il n'eut pas été plutôt démoli que la véritable tête de S. Thomas d'Aquin parut aussi fraiche & aussi bien conservée que le jour qu'elle avoit été coupée, on lisoit sur le vase dans lequel elle étoit renfermée l'inscription suivante :

Caput divi Thomæ Aquinatis.

On trouva auprès un papier contenant un fidele récit de tout ce qui s'étoit passé, signé du moine qui avoit été l'auteur de la fraude.

Bien des gens qui ne réfléchissent pas à la différence qu'il y a de leur propre tête à celle d'un saint prétendent que celle-ci ne sauroit être la tête de S. Thomas d'Aquin, qui doit être pourie depuis bien des siecles ; ils ajoutent que le papier qui en fait mention est d'un caractere trop moderne, & que toute cette affaire n'est qu'une pure invention des moines pour donner une plus grande importance à

leur couvent : ils disent, mais que signifie tout ce qu'ils peuvent dire? Dans ce siecle d'incrédulité, il est des gens qui osent tout dire. Nous avons ensuite gagné Terracine, où je finirai ma lettre. De-là je vous conduirai à Naples.

LETTRE LIV.

Naples.

TERRACINE, autrefois connue sous le nom d'Anxur, étoit la capitale des belliqueux Volsques. (*) Sa principale église étoit originairement un temple dédié à Jupiter qu'on supposoit avoir une prédilection marquée pour cette ville & ses environs. Virgile nomme ce Dieu Jupiter Anxurus. En faisant l'énumération des troupes qui vinrent au secours de Turnus, il fait mention des peuples qui cultivoient les côteaux Rutiliens :

Circeumque jugum, queis Jupiter Anxurus arvis
Præsidet, et viridi gaudens Feronia luco;
Qua Saturæ jacet atra palus, &c.

(*) *Anxur fuit, quæ nunc Terracinæ sunt, urbs prona in paludes.* Tit. Liv. lib. IV.

Près de cette place nous avons retrouvé la voie appienne, & contemplé avec furprife la hauteur du rocher qu'il a fallu couper pour la rendre praticable. Ce fameux chemin eft compofé d'une chauffée pavée, commencée l'an 441 de la fondation de Rome par le cenfeur Appius Claudius Cæcus, elle va de cette métropole jufqu'à Capoue. Il feroit inutile de s'étendre fur la maniere folide dont elle a été originairement conftruite; pour vous le prouver il fuffit de vous dire qu'il en exifte encore plufieurs veftiges affez confidérables. Quoique l'on foit actuellement obligé de faire un détour & de paffer par Cafa nuova & Piperno, la voie appienne alloit en ligne directe & traverfoit le marais Pontin, (Palus Pomptina), nom qu'on donnoit anciennement à ce vafte marais : dans les vers cités de Virgile il eft défigné fous celui d'*ater palus*. Cette partie de la voie appienne eft actuellement impraticable, à caufe de l'accroiffement de ces terres noyées très-dangereufes, dont les exhalaifons font fi défagréables, & dans le voifinage defquelles on ne fauroit paffer une feule nuit fans courir de grands rifques.

Keyfler & quelques autres voyageurs difent qu'Appius fournit feul aux dépenfes de ce che-

min. J'ignore ce qui peut autoriser une pareille assertion, & j'avoue que la chose me paroît incroyable. Un citoyen Romain, dans un tems où aucun d'eux n'étoit opulent, auroit-il soutenu seul une dépense à laquelle nous sommes étonnés que le trésor public ait pu suffire. Quoique cette fameuse voie ait tiré sa dénomination d'Appius, j'ai peine à croire que ce soit lui qui l'ait finie. La distance qui est entre Rome & Capoue est de plus de cent trente milles, éloignement prodigieux pour un chemin de cette espece, qui auroit été commencé & fini pendant un espace aussi court que celui de la censure qu'on ne pouvoit exercer qu'une seule fois en sa vie. Cet office étoit de la plus grande importance; on ne l'obtenoit qu'après avoir été consul. Dans l'origine on ne restoit que cinq ans en place; mais un siecle avant Appius, ce terme avoit été réduit à dix-huit mois. Ce personnage cependant, qui, selon Tite Live, avoit tout l'orgueil & toute l'opiniatreté de sa famille, refusa à la fin de ce période de s'en démettre, & malgré tous les efforts des tribuns, il continua de l'exercer trois ans & demi, au-delà du terme auquel il avoit été fixé par la loi émilienne. Cinq années même seroient un espace bien court

pour un ouvrage auſſi conſidérable, & cependant ce ne fut pas le ſeul qu'il entreprit pendant ſa cenſure. *Viam munivit*, dit l'hiſtorien, *et aquam in urbem duxit.* La voie appienne fut enſuite continuée de Capoue à Brunduſium, & fut vraiſemblablement complettée juſques-là du tems d'Horace, ainſi qu'il paroit par ce vers d'une de ſes épitres adreſſées à Lollius:

Brunduſium Numici melius via ducat an Appi.

Terracine eſt la derniere ville de l'Etat eccléſiaſtique, & Fondi la premiere de la domination Napolitaine. Celle-ci eſt ſituée dans une plaine abritée par des hauteurs, ce qui n'eſt gueres ordinaire aux villes d'Italie; elle tire probablement ſon nom de ſa ſituation. Fondi n'a rien de bien attrayant; elle eſt encore telle qu'elle étoit du tems d'Horace: auſſi n'avons-nous pas eu plus de peine que ce poëte à la quitter.

Fundos Aufidio Luſco prætore libenter
Linquimus.

En continuant notre route, partie par la voie appienne, nous avons gagné Imola di Gaeta, ville bâtie ſur les ruines de l'ancienne Formia: Horace félicite Ælius Lamia d'être deſcendu de ſon premier fondateur.

Auctore ab illo ducis originem,
Qui Formiarum mœnia dicitur
Princeps.

Le même poëte ne fait aucune différence des vins crus sur les côteaux de Formia d'avec ceux de Falerne.

—— mea nec Falernæ
Temperant vites, neque Formiani
Pocula colles.

Ciceron avoit une maison de campagne tout près; & c'est sur cette côte que ce grand orateur fut assassiné dans sa litière, en cherchant à s'embarquer pour la Grèce. La forteresse de Gaëte est située sur un promontoire distant d'environ trois milles de Imola; cependant les voyageurs qui ont la curiosité de voir la premiere traversent ordinairement le golfe qui se trouve entre deux; ce qu'on leur fait voir de plus curieux est l'ouverture prodigieuse d'un rocher qu'on leur dit avoir été fendu de cette maniere miraculeuse lors de la mort du Sauveur. Pour prouver la vérité de cet allégué, on montre en même-tems la figure d'une main d'homme qui y est imprimée, dont on fait l'histoire suivante.

Quelqu'un informé comment & en quelle occasion cette fente s'étoit faite frappa le marbre de la paume de la main, en assurant qu'il lui étoit aussi impossible de croire cette histoire que d'imaginer que sa main resteroit empreinte sur la pierre ; alors au grand étonnement, & à la confusion de cet infidele, le marbre s'amollit comme de la cire, & l'impression y est restée jusqu'à présent.

Rien n'est si nuisible à la vérité que les efforts que l'on fait pour l'établir par des fictions ; en parcourant l'Italie on se trouve à chaque instant dans le cas de se convaincre de la justesse de cette observation. Nous sommes instruits par la lecture du Nouveau Testament que des montagnes se fendirent à la mort de notre Seigneur ; mais comme il n'en spécifie aucune, il y a de la présomption à croire deviner ce que les évangelistes ont jugé à propos de taire.

Ce rocher est cependant fort visité par les pélerins ; les tartanes & les autres bâtimens y relâchent souvent afin que les équipages puissent s'y pourvoir de petits morceaux de marbre, qu'ils exigent qu'on prenne le plus près possible de la fente. Ils les portent constamment dans la poche en cas de naufrage, persuadés

qu'ils les empêcheront de se noyer plutôt & plus sûrement qu'un corset de liege : malgré cela cet accident arrive fréquemment à plusieurs de ces malheureux, il est vrai qu'ils ne font aucun tort à la réputation de ces pierres : on l'attribue toujours au poids des iniquités de ces infortunés qui les ont plongés au fonds de l'eau, malgré tous les efforts des marbres pour les soutenir à la surface, & l'on convient assez généralement qu'un homme, chargé d'un poids assez énorme de péchés pour que le morceau du rocher qu'il a dans la poche ne puisse empêcher qu'il se noye, auroit été beaucoup plutôt englouti s'il n'avoit eu pour tout secours qu'un simple corset de liege.

Les étrangers sont ensuite conduits au château, où entr'autres curiosités on leur montre le squelette du fameux Bourbon, connétable de France, qui fut tué au service de l'empereur Charles-Quint, en escaladant les murs de Rome. Il est assez singulier que la France, qui se glorifie de l'attachement extraordinaire de ses enfans pour leurs rois, qui place à la tête de leurs vertus leur loyauté & leur fidélité, ait produit dans le cours des deux derniers siecles un si grand nombre d'illustres rebelles. Bourbon, Coligni, Guise, Turenne & les Con-

dés ont tous porté les armes contre leur souverain.

Prétendre que les sujets doivent toujours se montrer fideles & obéissans, quelle que soit la maniere injuste & tyrannique dont leur maître agisse à leur égard, est une doctrine avilissante & la plus absurde qu'on ait jamais cherché à inculquer aux hommes. Lorsque François premier oublia les services que le brave Bourbon lui avoit rendus à Marignan, que par des injustices répétées il oublia les devoirs de roi, Bourbon secoua à son tour ceux que sa qualité de sujet lui imposoit. Le seigneur Espagnol qui déclara qu'il abattroit sa maison si Bourbon y logeoit ou n'avoit jamais ouï parler des traitemens injurieux que ce fameux guerrier avoit essuyés, ou montra les sentimens d'un esclave, & chercha à faire parade auprès de l'empereur d'une loyauté à toute épreuve : en général les hommes ont une inclination décidée pour les monarques. La splendeur dont ils sont environnés en impose à leurs sens, & le respect qu'ils ont pour sa dignité se transforme assez naturellement en affection pour sa personne; il faut par conséquent qu'il y ait quelque chose de peu populaire dans le caractere du souverain, & de

très-oppressif dans les mesures du gouvernement pour forcer les peuples à la révolte : rarement les sujets se rebellent par la simple envie de devenir libres, mais plutôt par impatience des duretés qu'ils éprouvent. Partout où les hommes sont sous le joug de l'administration féodale, qui a la faculté de les forcer à prendre les armes toutes les fois que cela lui convient, il en est autrement ; mais lorsque le mécontentement général regne chez tous les ordres d'un peuple libre, & qu'en conséquence il s'arme contre son souverain, il faut que la justice soit de son côté. Le compliment le plus flatteur que les sujets puissent faire à un bon prince, & le plus grand service qu'ils soient en état de lui rendre, est de se conduire de maniere à lui prouver qu'ils se révolteroient contre celui qui seroit injuste ou méchant.

De Imola, la voie appienne nous a conduits à travers les fertiles campagnes arrosées par le tranquile Liris :

—— Rura quæ Liris quieta
Mordet aqua, taciturnus amnis.

Ce fleuve servoit de bornes au Latium. On distingue encore sur ses rives les ruines de l'ancienne Minturne. Après que Manlius Torqua-

tus, dans un accès auquel bien des gens donneront le titre de phrénésie de vertu, eut sacrifié son fils à la discipline militaire, & que son collegue Décius se fut dévoué dans un combat contre les Latins, les débris de l'armée de ce peuple s'assemblerent à Minturne, & y furent une seconde fois défaits par Manlius, leurs terres partagées par le sénat, & distribuées aux citoyens de Rome. La premiere de ces batailles se donna près du mont Vésuve, & la seconde entre Sinuesse & Minturne. Ce fut dans les marais de cette derniere ville que Caïus Marius, âgé de soixante & dix ans, fut pris & conduit prisonnier dans ses murs. Les magistrats chargerent un assassin de le mettre à mort; celui-ci fut désarmé par l'aspect fier & majestueux de ce vieillard blanchi sous le harnois. Quel mortel, dit Juvenal, auroit-on cru plus heureux que Marius, s'il étoit mort environné des captifs qu'il avoit faits, de ses troupes victorieuses & de la pompe de ses nombreux triomphes, au moment où il descendoit de son char Teutonique, après avoir vaincu les Cimbres.

— Quid illo cive tulisset
Natura in terris, quid Roma beatius unquam?

Si circumdicto captivorum agmine, et omni
Bellorum pompa, animam exhalasset opimam,
Cum de Teutonico vellet descendere curru.

Plusieurs auteurs dans leurs remarques sur l'Italie observent que ce fut sur les bords de Liris que Pyrrhus remporta la victoire où il perdit le plus de monde. Ils ont commis cette faute en confondant l'Iris avec le Siris, fleuve de la grande Grèce, près d'Heraclée, dans le voisinage de laquelle Pyrrhus battit les Romains par le moyen de ses éléphans.

En quittant le Gariliano, qui est le nom moderne de Liris, nous avons passé le terrein élevé où étoit située l'ancienne Sinuesse, ville où Horace rencontra ses amis Plotius, Varius & Virgile. Le coloris charmant dont ce peintre admirable a embelli leur caractere donne l'idée la plus avantageuse du sien.

—— Animæ, quales neque candidiores
Terra tulit; neque queis me sit devinctior alter.
O qui complexus et gaudia quanta fuerunt!
Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

Ne partagez-vous pas le bonheur d'une pareille société? & n'ètes-vous pas charmé que leur entrevue ait eu lieu dans le voisinage de Faler-

nus ager, où il leur étoit facile de se procurer les meilleurs vins du mont Massique & de Falerne?

La nouvelle Capoue, au travers de laquelle passe la route de Rome à Naples, est une petite ville de peu d'importance. L'ancienne de ce nom étoit située à deux milles de la premiere. Les ruines de l'amphithéâtre, que l'on voit encore, donnent quelque idée de son ancienne splendeur. Avant que celui de Vespasien eût été bâti Rome n'en avoit aucun d'aussi vaste : on prétend que l'ancienne Capoue étoit dans un tems comparable en magnificence à Rome & à Carthage.

Altera dicta olim Carthago, atque altera Roma,
Nunc prostrata jacet, proprioque sepulta sepulchro.

On assure que l'armée d'Annibal fut vaincue par les délices de cette ville; cependant le judicieux Montesquieu croit que l'armée Carthaginoise, enrichie par les dépouilles que lui avoient procurées un grand nombre de victoires, auroit, en quelque lieu qu'elle eût porté ses pas, toujours rencontré une Capouë. Que ce soit cette ville ou toute autre cause qui ait occasionné la ruine d'Annibal, il est

certain que c'eſt Annibal qui a occaſionné celle de Capoue.

Ayant rompu les liens qui les uniſſoient à Rome, & s'étant alliés avec ſes ennemis, les Capouans furent aſſiégés par les conſuls Fulvius & Appius. Annibal fit uſage de tous ſes talens pour tâcher de ſecourir ſes nouveaux amis, ſans pouvoir engager les Romains à lui livrer bataille, ou à leur faire lever le ſiege. Lorſque tous les autres expédiens eurent échoué, il marcha droit à Rome, eſpérant que l'armée Romaine le ſuivroit & accouroit à la défenſe de ſes murs. Une multitude d'événemens allarmans conſpirerent alors à décourager le ſénat. Le proconſul Sempronius Gracchus, qui étoit à la tête d'une armée en Lucanie, tomba dans une embuſcade & y perdit la vie. Les deux Scipions, qui commandoient en Eſpagne, avoient été défaits & tués, & Annibal ſe trouvoit à ſes portes. Comment le ſénat ſe conduiſit-il dans une circonſtance auſſi critique? Perdit-il ſon tems en vaines déclamations & en reproches mutuels? s'amuſa-t-il à répandre des inſinuations contre les ſénateurs qui s'étoient oppoſés à ce qu'on traitât avec Carthage, juſqu'à ce qu'elle eût retiré ſon armée d'Italie? rappella-t-il celle qui étoit de-

vant Capoue? témoigna-t-il le moindre découragement? Dans cette crise il envoya ordre à Appius de continuer le siege de Capoue; il fit passer un renfort à son armée d'Espagne; les troupes destinées à ce service sortirent par une porte, tandis qu'Annibal menaçoit d'entrer par une autre à laquelle il se préparoit de donner l'assaut. Comment auroit-on pu empêcher qu'un pareil peuple ne devint pas le maître de l'univers?

Le pays entre Capoue & Naples présente un tableau varié & la plus étonnante fertilité qu'on puisse imaginer: on pourroit le nommer avec raison Campania felice, si le sol le plus excellent & le plus libéral, le climat le plus doux & le plus agréable, suffisoient pour rendre ses habitans heureux & fortunés.



LETTRE

LETTRE LV.

Naples.

LE lendemain de notre arrivée nous nous sommes rendus chez le chevalier G*** H*** ministre d'Angleterre à cette cour. Il étoit parti le matin du même jour pour aller chasser avec le roi : à sa place l'ambassadeur Portugais a bien voulu à la priere de Milady se charger d'accompagner le Duc dans ses visites ; le chevalier H*** ne devoit revenir qu'au bout de quelques jours, & l'étiquette ne permettoit pas qu'elles fussent différées jusqu'alors. Comme nous n'avons fait que courir depuis que nous sommes ici, je connois déja assez bien la ville & les environs pour pouvoir vous en parler.

Naples a été fondée par les Grecs. La charmante situation qu'ils ont choisie est entre mille autres une preuve non équivoque du bon goût de cette ingénieuse nation.

La baye a environ trente milles de circonférence & douze de diamètre; on lui a donné le nom de Crater, d'après sa prétendue res-

treux. La ſituation de ce monaſtere eſt auſſi belle & auſſi avantageuſe qu'on puiſſe l'imaginer : on a prodigué l'argent pour rendre cet édifice, les appartemens & les jardins ſuperbes.

Employer de groſſes ſommes à orner la retraite d'hommes qui ont renoncé au monde, uniquement pour paſſer le reſte de leurs jours en pénitence & à ſe mortifier, me paroît tout-à-fait hors de propos & contraire en quelque maniere au but qu'ils s'étoient propoſé en ſe ſéqueſtrant de la ſociété. Je témoignai ma façon de penſer à cet égard à une dame napolitaine qui étoit à l'aſſemblée du chevalier H*** le ſoir du jour que j'eus viſité ce couvent; elle me répondit „ que les beaux „ appartemens, les jardins & tous les orne- „ mens diſpendieux dont je venois de faire „ le détail, n'étoient pas capables de détour- „ ner ou de renverſer le ſyſtême de vie pé- „ nitente qu'on s'étoit formé; car toutes ces „ choſes deviennent biéntôt inſipides à ceux „ qui les ont continuellement ſous les yeux, „ & ſont une foible compenſation des autres „ douceurs auxquelles ils ont renoncé. En ce „ cas, lui ai-je repliqué, on auroit pu épar- „ gner cette dépenſe ou ſe ſervir de cet argent

„ pour les procurer à ceux qui n'ont point „ promis de ſe mortifier. „ Bon Dieu ! s'eſt elle écriée, ſans ſe rappeller ſon premier argument: „ Qui a plus de droit à toutes les choſes agréa„ bles de ce monde que ceux qui y ont re„ noncé & qui ont placé toute leur affection „ dans la vie à venir; loin de priver ces pieux „ chartreux de celles qu'ils poſſedent déja, il „ ſeroit bien plus méritoire de leur fournir „ les choſes qui leur manquent. „

„ Donnez leur donc, ai-je dit, ce qui pour„ roit leur faire gouter quelque ſatisfaction; „ au lieu des tableaux & des ſtatues, qui à ce „ que vous prétendez deviennent bientôt in„ ſipides, procurez leur des jouiſſances d'un „ autre genre. Pourquoi leurs alimens ſeroient„ ils reſtreints aux poiſſons & aux légumes? „ Qu'ils mangent indifféremment des mets les „ plus ſucculents. Et puiſqu'ils ont tant de „ mérite pourquoi votre ſexe ſeroit-il privé „ du bonheur de converſer avec eux, & leur „ envieroit-on la ſatisfaction que cette char„ mante ſociété ne ſauroit manquer de leur „ donner?

„ Oh doux Jéſus! s'eſt écriée de nouveau „ cette dame, vous n'entendez point ces ma„ tieres, quoiqu'il n'y ait que ceux qui pen-

„ sent continuellement à l'autre monde qui
„ soient dignes de gouter les plaisirs de celui-
„ ci, cependant on n'obtiendra jamais les
„ joies célestes pendant qu'on restera attaché
„ aux terrestres.

„ Cela est malheureux, lui ai-je dit.

„ Malheureux! certainement c'est ce qui
„ pouvoit jamais arriver de plus malheureux,
„ & c'est précisément ce qui me fait de la
„ peine, a-t-elle ajouté.

Quoique Naples soit admirablement située pour le commerce, & qu'aucun pays ne produise avec autant de profusion les choses nécessaires à la vie & celles de luxe, cependant le sien est si languissant que les meilleures & les plus belles étoffes de soie y viennent de Lyon, & celles de laine d'Angleterre.

Les principales marchandises qu'on y fabrique à présent sont des bas de soie, le savon, des tabatieres d'écaille & de lave du mont Vésuve, des tables & d'autres meubles précieux de marbre.

On prétend qu'on brode ici mieux que partout ailleurs, & que les broderies surpassent celles de France même : on préfere les maccaroni de Naples à ceux de toute l'Italie. Les Napolitains excellent encore dans l'art de pré-

parer les liqueurs & font d'habiles confiſſeurs ; ils vendent ſurtout une eſpèce de dragée nommée *diabolini* qu'ils font payer très-cher & dont on fait beaucoup de cas ; cette drogue ainſi que vous l'inférerez du nom qu'on lui donne eſt très-échauffante, & ſelon moi peu convenable au tempéramment des gens du pays.

On fait monter le nombre des habitans de cette ville à trois cent cinquante mille. Je crois ce calcul aſſez juſte ; car quoique Naples n'ait guere que le tiers de l'étendue de Londres, cependant il y a une plus grande foule dans pluſieurs de ſes rues qu'il n'y en a dans notre Strand à Londres ; les gens ne font qu'y paſſer, ils vont pour leurs affaires continuellement d'un lieu à un autre ; & lorſqu'ils veulent parler à quelqu'un ou prendre l'air, ils ſe rendent aux promenades ou dans les jardins publics : à Naples les habitans ont très-peu d'occaſion d'exercer leur activité, les gens occupés y ſont rares ; ils n'ont aucune promenade publique ou aucun jardin où ils puiſſent aller ; on les voit par conſéquent battre plus ſouvent le pavé & s'entretenir dans les rues où une très-grande partie des plus pauvres, faute d'habitation, ſont obligés de paſſer les

nuits ainſi que les jours. A Londres ou à Paris, le bruit que l'on entend ordinairement dans les rues eſt celui des voitures: mais à Naples où le peuple s'entretient avec la plus grande vivacité & où des rues entieres ſont pleines d'interlocuteurs qui ne ceſſent jamais de parler, le bruit des voitures eſt complettement étouffé par celui des voix. Au milieu de cette oiſiveté, les bagares & les déſordres y ſont beaucoup moins fréquens qu'on n'auroit lieu de s'y attendre, dans un lieu ſurtout où il s'en manque de beaucoup que la police ſoit bonne, & où une ſi grande quantité de pauvres gens ſans vocation s'aſſemblent & ſe rencontrent tous les jours. Ceci vient en partie du caractere national des Italiens, qui eſt docile, ſouple & peu enclin aux ſéditions & aux révoltes, ainſi que de la ſobriété du commun peuple, qui en général fait beaucoup moins d'uſage des boiſſons fortes & ſpiritueuſes que les habitans des pays ſeptentrionaux. L'eau glacée & la limonade ſont celles de luxe des gens du plus bas étage; on les tranſporte dans de petits barrils, on leur en vend la quantité qu'ils deſirent, même pour un ou deux liards. Le lazaron demi nud eſt ſouvent tenté, pour s'en procurer, de dépenſer le peu qu'il a, qui

devroit servir à sustenter sa famille; c'est ainsi que le petit peuple le plus dissolu de Londres emploie son salaire à acheter de l'eau de vie & d'autres liqueurs fortes, de sorte que cette dépense superflue, qui sert à rafraichir la populace napolitaine, ne tend qu'à échauffer celle de notre métropole, à la porter à des excès & à des actes de fureur & de brutalité.

Il n'y a peut-être pas une seule ville dans le monde aussi peuplée que Naples, où un si petit nombre d'individus contribue au bien être de la communauté par des travaux utiles & profitables; il est vrai que la quantité de prêtres, de moines, de joueurs de violon, de noblesse, de laquais & de lazarons, est au-dessus de ce qu'on pourroit imaginer; on compte que ces derniers sont au nombre de trente à quarante mille. Si ces malheureux sont sans rien faire, ce n'est pas toujours leur faute; ils sont continuellement dans les rues, ainsi que les artisans Chinois, offrant leurs services & priant qu'on les emploie; bien des gens les regardent comme plus utiles qu'aucun des individus des autres classes dont je viens de faire l'énumération.

LETTRE LVI.

Naples.

IL y a assemblée une fois par semaine à l'hôtel du ministre Britannique; il n'en est aucune à Naples d'aussi fréquentée ni d'aussi brillante. Laissant à part les excellentes qualités du chevalier H*** & les talens qui dans toute autre situation moins distinguée l'auroient fait estimer, il auroit lieu de s'attendre aux marques les plus flatteuses de la considération de la noblesse napolitaine, instruite du degré de faveur dont le souverain l'honore. Les étrangers de tous les pays du monde qui viennent à Naples & lui sont présentés ont un libre accès chez lui, & sont sûrs d'y trouver les mèmes égards & les mêmes attentions que ses compatriotes. Il a presque tous les jours un concert. Milady H*** est très-bonne musicienne, & se distingue dans cet art de maniere à se faire admirer des Napolitains mèmes; le chevalier H***, qui est l'homme du monde le plus doux & le plus poli, en est aussi grand amateur, il le cultive avec succès & en fait son délassement.

La nobleſſe nappolitaine eſt fort portée au luxe & à tout ce qui a un air de pompe & de grandeur. Ce goût ſe manifeſte par la beauté des équipages, la quantité de domeſtiques, la richeſſe des vêtemens & les titres dont elle ſe décore.

On m'a aſſuré que dans le nombre de ſes ſujets le roi de Naples compte cent princes & beaucoup plus de ducs, ſix ou ſept de ces derniers poſſedent des terres dont les revenus annuels ſont de douze à treize mille livres ſterlings, pluſieurs ont des fortunes qui ne montent guéres qu'à la moitié, & les rentes annuelles du plus grand nombre ne paſſent pas mille ou deux mille livres. Quant à la derniere claſſe de la nobleſſe elle eſt encore plus pauvre. Il y a tel comte ou tel marquis qui ne tire pas plus de trois à quatre cent livres de rente du produit des terres de ſon patrimoine, d'autres encore moins, il en eſt même beaucoup qui n'en ont que le titre ſans aucun revenu.

Quand on réfléchit au luxe de leur table, à la ſplendeur de leurs équipages & au nombre de leurs domeſtiques, on eſt ſurpris que les plus riches puiſſent fournir à de pareilles dépenſes. J'ai diné peu de tems après notre

arrivée chez le prince de Franca Villa ; nous étions environ quarante à table ; c'étoit un jour maigre, le diné n'étoit composé que de poisson & de légumes ; jamais je n'ai assisté à un plus superbe repas, relativement à la quantité de plats & à leur variété, à la grande profusion de fruits & aux vins de toutes les parties de l'Europe. J'ai mangé depuis chez le prince de Jacci. Je vous ferai mention de deux circonstances, d'après lesquelles vous pourrez vous former une idée de la grandeur d'un palais italien & du nombre de domestiques que quelques grands seigneurs entretiennent. Nous avons traversé douze ou treize grandes chambres avant de parvenir à la salle à manger ; nous étions trente-six à table ; il n'y a eu que les laquais du prince qui nous aient servi, & chaque convive en avoit un derriere sa chaise, les autres sont restés dans les chambres voisines & dans la salle. Après diné nous avons traversé un grand nombre d'autres appartemens & sommes parvenus à un dernier d'où la vue étoit très-étendue.

Il n'est point de fortune en Angleterre assez considérable pour pouvoir entretenir un pareil nombre de domestiques ; il est vrai que les gages sont ici très-modiques, & le plus grand

nombre des laquais des gens de la premiere condition ne ſervent que pendant le jour, ſe logent & ſe nouriſſent à leurs dépens. Il faut auſſi ſe rappeller que peu de ſeigneurs donnent à manger & que ceux qui n'invitent jamais perſonne vivent à ce qu'on aſſure avec beaucoup d'économie; de ſorte que tous leurs revenus, quelque conſidérables qu'ils puiſſent être, ne ſervent qu'à des objets de luxe & de parade.

Comme il n'y a actuellement point d'opéra, les gens à la mode paſſent généralement une partie de la ſoirée au cours qui eſt au bord de la mer. C'eſt là le véritable théatre de la ſplendeur & du luxe napolitain; en certaines occaſions, la magnificence qu'on y déploie ne ſauroit manquer de frapper un étranger. Les plus beaux caroſſes y ſont peints, dorés, vernis & doublés beaucoup plus élégamment & plus richement qu'en France ou en Angleterre; on y attele ſouvent ſix & même quelquefois huit chevaux. Comme ce dernier nombre eſt celui dont S. M. Britannique fait uſage pour ſe rendre au parlement, quelques-uns de nos compatriotes trouvent mauvais qu'un individu, quelle que ſoit ſa condition,

ait la témérité de vouloir s'égaler en cela à ce monarque.

Il eſt de mode ici de faire précéder ſon équipage par deux coureurs galamment vêtus, & d'avoir derriere trois ou quatre domeſtiques en riches livrées : ces laquais ſont ordinairement les plus jolies figures qu'on puiſſe ſe procurer. Les dames ou les meſſieurs qui occupent l'intérieur du caroſſe ſont chargés de galons, de broderie & de diamans. Les équipages de gala ſont faits exprès & ont de larges portieres pour que les ſpectateurs voient à leur aiſe ceux qui y ſont. Rien n'eſt plus brillant que les harnois des chevaux, leurs têtes & leurs crinieres ſont décorés des plus rares plumages, & leurs queues liées avec des rubans & ornées de fleurs artificielles, d'une maniere ſi ingénieuſe qu'on croiroit qu'elles ont été ſoignées par les mêmes mains qui ont coiffé les dames & nullement par de ſimples palfreniers.

Après tout, vous comprendrez aiſément que le plaiſir ne doit pas être bien grand. Les caroſſes ſont rangés ſur deux lignes, les uns vont & les autres viennent. Ceux qui les rempliſſent ſourient, ſaluent, font des ſignes aux gens de leur connoiſſance & s'eſtiment certai-

nement les êtres les plus imposans & les plus remarquables de cette procession. Les chevaux paroissent cependant penser tout-à-fait différemment & se croire les principaux objets de l'admiration; ils ne voient des laquais en livrée, les coureurs, les seigneurs & les dames dans ces jours de solemnité que comme leur suite naturelle & nécessaire.

LETTRE LVII.

Naples.

LA plupart des rois, quel que soit le jugement qu'on portera d'eux après leur mort, ont le bonheur d'être représentés à certaines époques de leur vie & plus ordinairement au commencement de leur regne, comme les plus grands & les plus vertueux de tous les hommes. On ne les compare jamais à des personnages moins illustres que Salomon, Alexandre, César ou Titus, & la comparaison est toujours à l'avantage du monarque vivant. En ceci, ainsi qu'à plusieurs autres égards, ils different de leurs sujets les plus distingués

par leur génie & leur mérite. La réputation de ces derniers, supposé qu'ils en aient une, ne parvient gueres à son plus haut période que plusieurs années après leur mort, tandis que celle des premiers aquiert pendant leur vie tout son lustre & toute sa consistance, plusieurs d'entr'eux ont même la satisfaction d'entendre leurs louanges de leurs propres oreilles. Chaque monarque, pris séparément, est ou a été regardé comme un astre brillant, cependant qu'on en prenne un certain nombre au hazard & sans choix, qu'on les place à l'époque la plus brillante de leur regne, on ajoutera peu à leur gloire & on finira souvent par les contempler avec dégoût. Lorsqu'on a occasion de parler des rois en général, ce nom ne donne point l'idée de ce qu'il y a de plus digne & de plus aimable dans l'espèce humaine, & il n'est point de pays où la tyrannie soit poussée assez loin pour obliger les particuliers à parler d'eux, lorsqu'ils s'expriment en termes généraux, comme s'ils existoient encore. Ce seroit révolter ses auditeurs & s'exposer à leur indignation; les esclaves les plus soumis auroient peine à s'y prêter. En conséquence, on jouit sur cette matiere de la plus grande liberté: sous le gouvernement même le plus arbitraire, si

l'on juge à propos de déclamer contre l'imbécilité, la perversité ou la corruption du genre humain, rien n'empêche qu'on ne cite l'exemple des rois de tel pays qu'on voudra, pourvu qu'on les prenne collectivement & qu'on ne dise rien au désavantage du prince régnant: mais lorsqu'il est question d'un monarque vivant, on ne doit jamais oublier qu'il est sage, vaillant, généreux, clément & équitable, & l'on doit avoir toujours présents les noms de Salomon, d'Alexandre, de César, de Titus & de Trajan, pour pouvoir les placer à propos dans l'occasion. Qu'on pense ce qu'on voudra des différentes branches qui composent la maison de Bourbon, on ne sauroit nier que les rois actuels d'Espagne & de Naples ne soient de très-grands princes. N'ayant jamais eu le bonheur de voir le pere je ne saurois parler que du fils. Sa Majesté Napolitaine paroît âgée d'environ vingt-six à vingt-sept ans. C'est un prince très-actif & robuste : il se délasse souvent des soins du gouvernement & d'une application constante par la chasse & par d'autres exercices, & (ce qui ne sauroit manquer de donner une haute idée de ses talens naturels) il devient toujours expert dans tout ce à quoi il s'applique. Il aime beaucoup, ainsi que le

roi de Pruſſe, à exercer ſes troupes & entend parfaitement toutes les manœuvres. J'ai eu plus d'une fois l'honneur de lui voir paſſer en revue les différens régimens qui compoſent la garniſon: il a toujours commandé lui même & avec une préciſion dont toute ſa cour paroiſſoit étonnée: ce monarque eſt encore un excellent tireur, on croit que ſon habileté dans cette partie a donné de la jalouſie à ſa Majeſté Catholique qui ſe pique d'y exceller. Dans la correſpondance entre ces deux rois il eſt ſouvent queſtion de leur amuſement favori. — Un gentilhomme arrivé depuis peu de Madrid m'a dit que le roi avoit lû une lettre qu'il venoit de recevoir de ſon fils de Naples, qui ſe plaignoit de ſon peu de ſuccès dans une partie de chaſſe où il n'avoit tué que quatre-vingt pieces de gibier, & que le roi d'Eſpagne s'étant tourné du côté de ſes courtiſans leur avoit dit d'un ton plaintif. „ Mon fils ſe plaint „ de n'avoir tué que quatre-vingt bécaſſes dans „ un jour, & il s'en plaint à moi qui m'eſti„ merois trop heureux ſi j'en tuois ſeulement „ quarante. „ Tous ceux qui prennent autant de part qu'ils le doivent à l'affliction d'une tête couronnée ne manqueront pas de joindre leurs ſouhaits aux miens pour que ce monar-

que soit plus fortuné par la suite. Il seroit heureux pour le genre humain & pour la brave nation Espagnole, que les liens du sang de son maître contrariassent moins ses véritables intérêts, & ne l'obligeassent pas à prendre parti dans une guerre plus ruineuse que celle qu'il a déclarée aux bêtes des champs & aux oiseaux de l'air. On m'a assuré que S. M. Napolitaine possédoit plusieurs autres talens; je ne vous parlerai que de ceux dont j'ai eu connoissance par moi-même : on est persuadé que de tous les rois de l'Europe il est celui qui entend le mieux le jeu du billard. J'ai eu le plaisir de lui voir faire le coup le plus brillant qui ait peut-être jamais été fait par aucun souverain. La bille de son antagoniste étoit auprès d'une des blouses du milieu, & la sienne dans une telle position qu'il étoit absolument nécessaire de lui faire toucher deux fois la bande en deux différens endroits avant qu'elle pût parvenir à l'autre. Quelqu'un de moins hardi se seroit contenté en perdant un point de placer sa bille dans un lieu où elle n'eût couru aucun risque, & n'auroit jamais hazardé d'agir offensivement : la difficulté & les dangers au lieu de l'intimider n'ont servi qu'à exciter son émulation. Il a dans cette occasion fait fond

ſur ſon adreſſe, & eſtimant d'un œil juſte & géométrique les angles que la bille devoit toucher, il l'a frappée d'une main hardie & ſure. Elle a été repouſſée obliquement & renvoyée par la bande oppoſée à celle du bout, d'où elle s'eſt mue en ligne directe vers la blouſe du milieu qui paroiſſoit attendre ſa proie avec impatience. Le cœur des ſpectateurs étoit oppreſſé & battoit plus fréquemment qu'à l'ordinaire pendant tout le tems qu'elle a roulé; ceux-ci montroient par les contorſions du viſage & les mouvemens du corps combien ils craignoient qu'elle ne s'écartât de l'épaiſſeur d'un cheveu de ſa véritable direction. Ici, je me vois forcé d'interrompre cet important récit pour vous obſerver que lorſque je parle de contorſions, ſi vous vous formez l'idée des mouvemens de cette eſpèce que vous pouvez avoir remarqués autour d'une table de billard anglois ou d'un lieu où l'on joue à la boule, vous ne ſauriez en avoir une approchante de celles qui ſe ſont faites alors: il faut que votre imagination triple la force & l'énergie de chaque grimace pour rendre juſtice à la contraction des nerfs d'une face italienne. A la fin la bille royale a joint celle de l'ennemi & d'un ſeul coup lui a fait abandonner le champ. Un cri

universel de joie, de triomphe & d'applaudissement, est parti à la fois de la bouche des spectateurs; mais, „ O mortels étourdis, toujours aveuglés par le sort, vous vous découragez ou vous enorgueillissez trop promptement & sans raison. „ La bille victorieuse poursuivant l'ennemi trop loin a partagé son sort, le vainqueur & le vaincu ont été ensevelis dans un même tombeau; cet événement fatal & imprévu a paru faire la plus vive impression sur tous ceux qui en ont été témoins, & la mémoire en sera sûrement conservée dans les annales du présent regne, il sera cité par les poëtes & les historiens futurs comme une preuve frappante de l'instabilité de la félicité terrestre.

On pense assez communément que le cabinet de cette cour est entiérement guidé par celui d'Espagne, que l'on croit l'être à son tour par les conseils de la France. Les mœurs, ainsi que la politique de cette nation, prévalent actuellement à ce qu'on assure à la cour de Madrid. Je n'entreprendrai point de décider du genre de politique de S. M. Napolitaine, s'il a véritablement du penchant pour les avis de la France ou s'il en fait peu de cas; tout ce que je sais c'est qu'il n'existe au-

cun Anglois qui ait pour les manieres des François un plus grand mépris que lui. Dans la vie privée, on convient généralement que ce prince est un maître doux, un excellent mari, un fils soumis & obéissant & un pere indulgent.

La reine est belle & paroît avoir toute l'affabilité, la bonne humeur & la bienfaisance qui distinguent si avantageusement la maison d'Autriche.

LETTRE LVIII.

Naples.

LA juridiction héréditaire des seigneurs sur leurs vassaux existe tant dans le royaume de Naples que dans celui de Sicile avec toute la rigueur du gouvernement féodal. En conséquence les paysans y sont misérables, & le caractere personnel de leurs maîtres décide seul de leur sort; souvent la misere de ces malheureux n'est pas le moindre de leurs maux. Si les terres étoient affermées à des hommes libres, dont la propriété fût parfaitement assurée, & que le terme des baux fût assez éloigné pour qu'ils eussent le tems de jouir du fruit

de leurs améliorations, il eſt certain qu'elles produiroient beaucoup plus qu'elles ne font. Le propriétaire retireroit une plus forte ſomme en argent au lieu de la recevoir en nature, ce qui l'aſſujettit à des ſalaires & aux friponneries de ſes intendans; les vaſſaux de leur côté ſeroient en état de vivre beaucoup plus à leur aiſe & de mettre chaque année quelque choſe en réſerve pour leur famille. L'amour de la domination eſt ſi fort enraciné chez les hommes qui y ſont accoutumés dès leur enfance que, ſi l'alternative étoit à leur choix, pluſieurs d'entr'eux conſentiroient plutôt à ſe voir eſclaves des caprices d'un prince abſolu qu'à devenir indépendans, à condition d'affranchir leurs vaſſaux. On a de fortes raiſons de croire que cet eſprit vil & rampant ne prévaut que trop parmi la nobleſſe européenne. Les barons allemands ſont plus occupés de l'idée que leurs payſans deviendroient auſſi parfaitement libres que les fermiers de la Grande Brétagne, & ils redoutent beaucoup plus cet événement qu'ils ne cherchent à limiter la trop grande autorité de leurs princes. Et d'après ce que j'ai ouï dire aux François, je doute fort que leur haute nobleſſe voulût accepter les privileges de la pairie angloiſe, aux dépens

de cette injurieuse supériorité & de ces privileges exhorbitans au moyen desquels il lui est loisible (ce qui est interdit à la nôtre) de maltraiter impunément les bourgeois & le peuple d'un rang inférieur. On doit en être d'autant moins surpris, quand on vient à considérer que dans certaines parties de l'empire Britannique, où les loix généreuses & équitables d'Angleterre sont dans toute leur force, ceux qui font le plus de cas de la liberté, qui se soumettent à toutes les duretés & s'exposent à toutes sortes de périls pour se l'assurer, n'ont jamais témoigné la moindre disposition d'étendre les privileges ou même d'alléger les chaînes de cette partie du genre humain qu'un pacte barbare, sordide & insoutenable, a mis sous leur pouvoir & dans leur dépendance.

La cour de Naples n'a point encore tenté, par un acte d'autorité publique, d'abolir le pouvoir immodéré des seigneurs sur leurs vassaux. On est cependant persuadé que le ministere souhaite secrettement de l'abolir dans les cas où les seigneurs abusent de leur autorité; lorsque les paysans s'adressent aux tribunaux ou directement au roi même & portent des plaintes contre eux, on remarque assez

généralement que le plaignant eſt écouté favorablement. Ce qui n'empêche cependant pas que les maîtres n'aient des occaſions fréquentes & différens moyens de les opprimer, que ceux-ci prennent aſſez ordinairement le parti de ſouffrir en ſilence; & voyant que ceux dont les terres dépendent immédiatement de la couronne ſont beaucoup plus heureux qu'eux, ſans aſpirer à une entiere liberté, ils bornent leurs deſirs à ſe voir à l'abri des vexations des petits tyrans ſous l'autorité ſans borne d'un maître commun. Ils penſent que les objets de l'attention royale ſont d'une nature trop ſublime & l'eſprit des rois trop élevé pour s'abaiſſer, ou même pour conniver avec leurs ſujets à la moindre exaction dont ils pourroient ſe rendre coupables envers le laboureur épuiſé de peines & de travaux.

Quoique la nobleſſe napolitaine conſerve l'ancienne autorité féodale ſur ſes payſans, ſon crédit ou ſon influence perſonnelle dépend en grande partie de la faveur du roi, qui ſous prétexte de la moindre offenſe peut la confiner dans ſes terres ou l'empriſonner, qui ſans rendre aucun compte, & même ſans ſe porter à de pareilles extrêmités peut infliger aux individus une peine très-ſenſible, en ne leur

permettant pas de participer aux plaiſirs de la cour ou en ne faiſant aucune attention à eux lorſqu'ils s'y préſentent ; à moins que ce prince ne fût aſſez mauvais politique pour mécontenter à la fois tout le corps, & par ce moyen l'engager à ſe déclarer contre lui, il n'a preſque rien à craindre de ſon reſſentiment. Dans le cas même où une pareille union auroit lieu, la nobleſſe s'étant aliéné l'affection & l'attachement des payſans, que pourroit-elle faire contre un corps de troupes diſciplinées de trente mille hommes entiérement dévoués à la cour ? L'établiſſement des armées toujours ſubſiſtantes a donné la plus forte conſiſtance au pouvoir du monarque & détruit celle des grands ſeigneurs. Aucune nobleſſe d'Europe ne ſauroit ſe vanter d'avoir hérité cette importance & ce crédit que poſſédoient ſes ancêtres, & qui leur permettoient d'agir ſans la concurrence ou en oppoſition aux intérêts de la couronne ; les pairs temporels de cette partie de la Grande Brétagne, connue ſous le nom d'Angleterre, ont ſeuls ce privilege.

Comme les gens de la premiere qualité ſont rarement appellés dans ce pays à diriger les affaires publiques, ou placés dans des poſtes

où l'on ait besoin de profondes lumieres & d'être versé dans la politique, que d'ailleurs S. M. se repose sur ses talens & son expérience militaire pour la conduite de son armée, l'établissement civil & celui de la guerre ne présentent pas une carriere bien brillante à leur ambition; l'éducation est ordinairement adaptée au rôle qu'ils auront à jouer. Leur fortune & leur tître leur viennent naturellement sans peine. Les distinctions littéraires leur paroissant peu dignes de leur attention, ils croient inutile d'interrompre l'enjoûment innocent de leur enfance, ou l'aimable gaité de leur jeunesse par des études sérieuses; partout où l'éducation & une foible teinture de littérature est réputée convenable aux jeunes gens de famille, & où l'on a même négligé de la leur donner, ils aquierent une idée superficielle de l'histoire & de la mythologie, quelquefois même ils profitent des maximes de morale qu'ils retiennent, des excellentes pieces de théatre qu'ils voient représenter dans leur pays. Mais la noblesse de celui-ci voyage rarement, & les seuls ouvrages dramatiques qu'on y voit sont des opéras, dont la musique est la seule chose qu'on écoute; on y fait peu de cas des paroles & des senti-

mens. Polichinelle en eſt le caractere le plus ſaillant. C'eſt ce peu d'égards de la nobleſſe pour les ſciences qui fait que l'on trouve dans ſon corps un ſi petit nombre de pédants de college, ſots & ennuyeux, & aucun de ces génies exhaltés qui troublent le repos des nations par des ſyſtemes politiques, dérangent les reſſorts de l'adminiſtration par leurs oppoſitions continuelles & épient la conduite des miniſtres. Un des premiers hiſtoriens de ce ſiecle a dit (*) que „ la force d'eſprit, la „ connoiſſance de ſa propre dignité, le cou„ rage dans les entrepriſes, l'invincible per„ ſévérance dans l'exécution, le mépris du „ danger & de la mort, ſont les vertus carac„ tériſtiques des nations non civiliſées „. Comme la nobleſſe de ce pays eſt depuis longtems civiliſée, on peut ſuppoſer que chez elle ces qualités ont fait place aux arts qui ornent un ſiecle policé, tels que le jeu, la galanterie, la muſique, le luxe des équipages, les parures recherchées & d'autres rafinemens ſans nombre.

(*) Voyez Robertſon, Hiſtoire de l'empereur Charles V. Sect. I.

LETTRE LIX.

Naples.

LA bourgeoisie de Naples forme une société particuliere, absolument distincte de celle de la noblesse, & quoique ce peuple ne soit pas le plus industrieux du monde, cependant ayant quelque occupation, & son tems étant partagé entre les affaires & le plaisir; il a vraisemblablement plus de jouissances que ceux qui sans des ressources personnelles, ou des occasions d'exercer leur activité, passent leur vie à satisfaire leurs sens, & à attendre autour d'une table de jeu que l'appétit revienne. Dans la classe la plus respectable de la bourgeoisie sont compris les gens de loi, dont il y a un nombre incroyable dans cette ville. Les plus distingués de cette profession forment une espece d'état mitoyen entre la noblesse & la bourgeoisie; les autres sont de niveau avec les médecins, les principaux négocians & les artistes; aucun d'eux ne sauroit faire une grosse fortune, quelle que soit son industrie; il est vrai qu'un revenu modique leur suffit pour

maintenir le rang qu'ils ont dans la ſociété, pour ſe procurer toutes les commodités & pluſieurs ſuperfluités de la vie.

L'Angleterre eſt peut-être le ſeul pays en Europe où quelques individus de chaque profeſſion, même des moins relevées, trouvent moyen d'amaſſer des fortunes conſidérables; l'effet qui en réſulte eſt que très-ſouvent le fils mépriſe la profeſſion de ſon pere, devient homme du monde, & diſſipe en peu d'années ce qui a été amaſſé durant une vie entiere. Dans les principales villes d'Allemagne & d'Italie, nous voyons que les ancêtres de pluſieurs de ces bourgeois qui ſont les plus diſtingués dans leurs différentes vocations ont appris les arts qu'ils profeſſent de leurs peres auxquels leurs ancêtres les avoient tranſmis. Il eſt naturel d'imaginer que cette méthode doit néceſſairement tendre à l'avancement des arts, des ſciences, ou des profeſſions, ainſi qu'à l'augmentation des fortunes; & que la troiſieme génération aquerra des connoiſſances qui ſont le fruit de l'expérience, des richeſſes & de l'induſtrie des deux premieres; tandis que, dans les cas dont j'ai fait mention au commencement de ce paragraphe, la roue de la fortune ſe meut dans un ſens contraire. Un hom-

me par ſon aſſiduité à une occupation particuliere, & par ſon génie, fait une fortune conſidérable, & devient célebre; le fils la diſſipe & ſe deshonore par ſes extravagances; le petit fils eſt obligé de recommencer ſur nouveaux fraix ſans poſſéder les facultés & l'expérience de ſes ancètres. J'indique cependant ici un abus que je ſerois fâché de voir ceſſer, parce qu'il nait de l'opulence & de la proſpérité du pays dans lequel il exiſte.

Le nombre des prêtres, des moines & des eccléſiaſtiques des différens ordres de cette ville eſt prodigieux; leurs revenus le ſont auſſi. On m'a aſſuré que le clergé poſſédoit plus du tiers des revenus du royaume, ſans compter ce que quelques ordres particuliers ſe procurent par le moyen de leurs quètés & des legs que la dexterité & les ſoins de leurs moines ſavent leur procurer. Les fonds morts & ne produiſant aucun revenu que l'on garde dans les monaſteres, où ils ſont comme enfouis, ſe montent auſſi à des ſommes étonnantes. Les égliſes & les couvens de Naples, ſans être comparables pour l'architecture à ceux de Rome, les ſurpaſſent en richeſſes, par la valeur des choſes précieuſes dont ils ſont décorés, & par la quantité de vaſes, de crucifix, & d'au-

tres ornemens de différens genres. Je les ai souvent oui estimer à des sommes si exhorbitantes que j'avois peine à croire qu'on ne se trompât pas; comme je n'ai eu aucune occasion de vérifier la justesse de ces calculs, je crois inutile de vous en parler. Ces richesses quelque considérables qu'elles soient sont fort peu utiles au royaume, il vaudroit presque autant pour lui qu'elles fussent encore enfouies dans les mines du Pérou; il est sûr que la plus grande partie sert aussi peu au clergé & aux moines qui les possedent qu'au reste du public; car quoique la propriété en soit assurée à leur église ou à leur monastere, elles ne sont pas plus appliquées à l'usage des prêtres & des individus attachés à leur service qu'à celui des artisans des rues voisines. Je suis en conséquence très-surpris qu'on n'ait jusqu'à présent inventé aucun subterfuge, ni trouvé quelque prétexte pour en faire jouir paisiblement des corps particuliers. Dans le cas où le clergé voudroit s'en emparer, le roi pourroit le trouver mauvais; & dans celui où sa majesté penseroit à en appliquer une partie aux besoins de l'état, il est certain que celui-là à son tour se plaindroit hautement, & en supposant que l'un & l'autre vinssent à s'accor-

der,

der, le pape prendroit certainement connoissance de l'affaire dont il prétendroit être l'arbitre; je vais plus loin, & en convenant qu'il fût possible que ces trois différens prétendans s'arrangeassent à l'amiable, & que chacun prît ce qui lui conviendroit, je pense qu'alors il en résulteroit un partage aussi paisible & aussi facile que celui qui s'est fait depuis peu de la Pologne.

De quelle nature que fussent les oppositions que le clergé de Naples feroit contre un pareil projet; il est certain qu'actuellement il jouit & dépense sans scrupule la totalité de ses revenus; il n'est aucune classe d'individus qui observe plus exactement que celle-ci les décrets de la providence, & que l'humeur porte moins à négliger l'usage des biens qu'elle tient de sa libéralité. Je ne dirai point qu'elle se pique moins de mortification; cette vertu lui est aussi familiere, mais j'ignore jusqu'où elle l'a poussée. Tout ce que je sais, c'est qu'elle s'en glorifie moins que des autres vertus de son état: elle est fort répandue dans le monde, & vit plus en société avec la noblesse & avec la bourgeoisie. Tous les ecclésiastiques en général, sans en excepter même les moines, fréquentent les spectacles, & participent sans scrupule à tous

les autres amusemens. Le commun peuple n'est point scandalisé de cette conduite, ou n'imagine point qu'ils doivent vivre plus retirés. Quelques religieux ont eu l'adresse de lui faire envisager leurs intérêts temporels & cette vie mondaine comme une preuve non équivoque de leur zele pour la religion. On m'a assuré que la diminution des gens de cet état depuis la suppression des Jésuites a été assez sensible dans le royaume de Naples, & depuis que le feu pape s'étoit relâché de la sévérité ordinaire à ses prédécesseurs, & avoit permis à plusieurs moines de quitter le froc : il faut cependant convenir qu'il en reste encore un assez grand nombre. Les monasteres les mieux rentés & les plus commodes de l'Europe, tant d'hommes que de femmes, se trouvent dans cette ville ; les côteaux les plus beaux & les plus fertiles des environs en sont couverts ; une petite portion de leurs revenus est employée au soulagement des pauvres, les moines distribuant journellement devant leurs portes à un certain nombre du pain & de la soupe. Quelques-uns de ces religieux s'adonnent à la médecine & à la chirurgie, & pratiquent l'une & l'autre avec succès. Chaque monastere a sa pharmacie, où les médicamens leur sont déli-

vrés gratis ; & vendus à ceux qui ont le moyen de les payer. A tous ces titres les moines en général ſont beaucoup plus aimés du commun peuple que les eccléſiaſtiques ſéculiers ; il faut pourtant convenir que toutes les aumônes des premiers, ſi les contes que leurs ennemis publient étoient vrais, ne ſauroient effacer leurs iniquités. Ils les repréſentent comme les libertins les plus fiéfés & les plus hardis débauchés qu'il y ait au monde. Sans ajouter foi à tout ce qu'on répand à ce ſujet, on peut dire que les moines napolitains étant très-bien nourris ce climat peu favorable par lui-même à la continence (vertu qu'on n'eſtime point ici proportionnellement à ſa rareté) eſt vraiſemblablement cauſe que les habitans des couvens, ainſi que ceux du royaume en général, ſe livrent à certains plaiſirs avec moins de ſcrupule ou de contrainte que ceux des autres pays. Quoiqu'il en ſoit, ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce ſont les hommes les plus ſuperſtitieux de l'univers, & qu'ils communiquent leur façon de penſer avec autant de zele que de ſuccès à un peuple auſſi diſtingué par ſon ignorance que par ſon penchant à la galanterie. Les ſemences de cette ſuperſtition, confiées avec autant de ferveur à un ſol bien diſpoſé & fertile quoi-

qu'inculte, produisent par fois les récoltes les plus singulieres, & un mélange de sensualité & de dévotion tel qu'il ne s'est jamais rien vu ailleurs de pareil.

Les *lazarons* ou la canaille, ainsi que je l'ai déja observé, forment une partie considérable de la population de Naples, & à certaines époques bien connues, ont eu entre les mains toute l'autorité. Leur nombre monte à plus de trente mille: la plupart sont sans habitation, & dorment toutes les nuits sous les portiques, ou sous le premier abri qu'ils rencontrent: ceux d'entr'eux qui ont des femmes & des enfans, vivent dans les fauxbourgs de Naples, près de Pausilippe, dans des cabanes, ou dans des cavernes, especes de chambres creusées dans le roc de cette montagne. Quelques-uns gagnent leur vie à la pêche, d'autres à porter des fardeaux au bord de la mer, & à rapporter les marchandises qu'on décharge des vaisseaux; plusieurs parcourent les rues, & sont prêts à s'aquitter des commissions dont on les charge, ou à faire tout autre ouvrage dont ils sont capables pour une rétribution modique. Comme ils ne sont pas constamment employés, ce qu'ils gagnent ne suffisant pas pour les faire vivre, la soupe & le pain qu'on distribue à

la porte des couvens y ſupplée. Cette claſſe eſt ordinairement repréſentée comme pareſſeuſe, licentieuſe & turbulente; d'après ce que j'en ai vu, je m'en ſuis formé une idée tout-à-fait différente. Leur oiſiveté eſt évidemment l'effet de la néceſſité, & non de leur choix, car ils ſont toujours prêts à faire tout ce qu'on leur commande; ils ne ſont arrètés ni par la fatigue, ni par les difficultés, ils n'exigent pour leur peine que très-peu de choſe. Il faut néceſſairement qu'il y ait de la faute du gouvernement pour qu'un nombre auſſi conſidérable d'individus robuſtes & actifs reſtent ſans occupation; & ils ſont ſi éloignés d'ètre licentieux & turbulens qu'ils me paroiſſent au contraire trop doux & trop ſoumis. Quoique les habitans des villes d'Italie ayent été les premiers qui aient ſecoué le joug féodal, & que ceux de Naples jouiſſent depuis longtems des immunités des juridictions municipales, cependant la ſplendeur & l'éclat extérieur de la nobleſſe, ainſi que l'autorité qu'elle continue d'exercer ſur ſes vaſſaux, en impoſe aux lazarons; malgré leur intrépidité & le reſſentiment que leur inſpirent les inſultes de ceux qui ne ſont pas de ce corps, ils ſupportent ſon inſolence auſſi paiſiblement que les payſans attachés à la glebe.

Un impertinent coureur paré de ſon habit ridicule, ou le moindre des eſclaves portant la livrée d'un grand ſeigneur, ne ſe font aucun ſcrupule de traiter ces pauvres malheureux avec toute l'inſolence & la cruauté ſi familiere à leurs maîtres envers cette claſſe de gens. L'unique raiſon de cette conduite eſt qu'il porte un juſtaucorps galonné, & que le lazaron eſt en guenilles. Au lieu de les avertir de ſe ranger lorſque le tintamare de la rue empêche le peuple d'entendre le bruit des voitures qui s'approchent, un coup de canne du coureur eſt l'avertiſſement ordinaire qu'ils reçoivent. Rien ne ſauroit les engager à ſe révolter, il faut pour cela des motifs preſſans & extraordinaires, telles que la cherté ou la diſette du pain : ils ſupportent patiemment, & comme s'ils y étoient obligés, toutes les autres calamités. Quand on vient à ſe repréſenter trente mille créatures humaines preſque nues, deſtituées de lits ou d'habitations, errant à l'avanture pour ſe procurer les beſoins de la vie dans les rues d'une ville bien bâtie ; qu'on réfléchit aux occaſions qu'elles ont de ſe raſſembler, de comparer leur triſte ſituation avec l'affluence dont jouiſſent leurs compatriotes, on ne ſauroit qu'être étonné de leur patience.

Que le prince ſoit diſtingué par ſa ſplendeur & ſa magnificence, que le grand ſeigneur & l'homme opulent aient toutes leurs aiſances, mais au nom de l'humanité, que le pauvre qui ne refuſe pas de travailler ait la nourriture en abondance, & des vêtemens pour ſe défendre de l'injure des ſaiſons!

Si celui auquel ils obéiſſent manque, ſoit par foibleſſe ou par négligence à les lui procurer, il a certainement alors le droit de tâcher à s'en pourvoir par lui-même. Toutes les loix de l'équité & du ſens commun concourent à l'excuſer dans le cas où il ſe révolteroit contre de pareils chefs, & où il ſuppléeroit à ſes beſoins aux dépens des ſuperfluités d'un luxe inutile & révoltant.

LETTRE LX.

Naples.

J'Ai vu pluſieurs fois le muſéum de Portici, pour y conſidérer ſurtout, comme il vous ſera facile de l'imaginer, les antiquités d'Herculaneum & de Pompeïa. L'ouvrage publié par ordre du gouvernement, orné des gravures des

morceaux les plus considérables de cette curieuse collection, se continuera vraisemblablement pendant plusieurs années, puisqu'on trouve journellement de nouvelles richesses, & qu'on suppose que les rues de Pompeïa qui n'ont pas encore été ouvertes en recelent une grande quantité. Parmi les anciennes peintures, celles qui décoroient le théâtre d'Herculaneum sont supérieures à toutes celles qu'on a trouvées jusqu'à présent à Pompeïa. Toutes ces peintures ont été exécutées sur le stuc, dont les murs étoient revêtus, & d'où on les a séparées en les sciant avec autant de travail & de peine que d'adresse : on les a mises sous terre ; les couleurs, à ce qu'on nous a dit, en étoient beaucoup plus brillantes avant qu'on les eût tirées de leur demeure souterraine & exposées au grand air : elles sont cependant très-vives : ceux qui sont versés dans l'histoire grecque & dans la mythologie en devinent les sujets au premier coup d'œil. On y reconnoit Chiron enseignant à Achille à jouer de la lyre, Ariane délaissée, le jugement de Paris, des faunes & des bacchantes ; le morceau le plus considérable représente le Minotaure vaincu par Thésée. Il est composé de sept ou huit figures très-bien groupées ; ce-

pendant une frise, sur laquelle on voit une femme dansant sur un fond noir, qui n'a pas dix pouces de longueur, est reputée le meilleur de tous.

Il seroit injuste de prétendre juger des progrès que les anciens avoient faits dans l'art de la peinture par le degré de perfection qu'on remarque dans ces morceaux. Il n'est pas probable que les plus parfaits ouvrages de l'ancienne Grece ou de l'Italie fussent à Herculaneum; en supposant même qu'on pût démontrer que quelques-unes des productions des artistes les plus renommés s'y rencontrassent, il ne s'ensuivroit pas que celles qui y ont été découvertes dussent être nécessairement de cette espece. Si un étranger entroit au hazard & sans choix dans un petit nombre de maisons de Londres, & qu'il y vît quelques tableaux passables, il auroit tort d'en conclure que les meilleurs de ce nombre seroient les plus précieux de la ville. Les peintures apportées d'Herculaneum sont d'excellentes preuves que les anciens avoient fait dans cet art les progrès que ces morceaux indiquent, mais ne forment pas même une présomption qu'ils n'en eussent pas fait de plus considérables. Il est presque démontré que ce ne sont pas de

leurs meilleurs ouvrages. La même école qui a appris la correction aux sculpteurs auroit dû engager les peintres, quelque défectueux qu'ils pussent être dans les autres parties de leur art, à s'en piquer à leur tour dans leurs desseins. Les meilleures statues sont exactes dans les proportions & de forme élégante, quant aux peintures elles ne le sont point du tout ; à ce premier égard, & au second elles ne sont nullement comparables aux statues.

Parmi celles-ci, le Faune ivre & le Mercure sont les meilleures. Il y a quelques beaux bustes en bronze ; les pierres gravées & les camées que l'on a trouvées jusqu'à présent à Herculaneum ou à Pompeïa sont peu estimées.

L'élégance des formes, ainsi que le fini admirable des meubles de parade & des utenciles de ménage, en argent & en autres métaux ; la variété & la beauté des lampes, des trépieds & des vases, sont des preuves suffisantes de l'imagination féconde & de l'habileté des anciens artistes. Si leurs poëtes & leurs historiens avoient négligé de faire mention de l'extrême raffinement des Romains dans l'art de la cuisine & du luxe de leur table, la prodigieuse variété dans les instrumens dont ils faisoient usage,

le grand nombre de moules pour les gelées, les confitures, & la pâtisserie, qu'on a rassemblés dans ce muséum, fourniroient une forte présomption que les grands hommes de nos jours ressemblent beaucoup plus à ces anciens conquérans qu'on ne l'imagine généralement.

Plusieurs des anciens manuscrits trouvés à Herculaneum ont été transportés à Madrid; il en reste cependant un nombre plus considérable à Portici. On s'est donné beaucoup de soins, & il a fallu une grande adresse pour séparer & dérouler les feuillets sans effacer l'écriture. On y est parvenu en partie; malgré l'attention & l'habileté des gens employés à cet ouvrage difficile, les copistes sont obligés de laisser plusieurs lacunes dans les endroits où les lettres ont absolument disparu. Ceux qu'on a déroulés & transcrits jusqu'à présent sont en langue grecque, & peu intéressans. Comme le déroulement de ces papiers exige beaucoup de tems & une adresse extraordinaire, il seroit à souhaiter que sa majesté Napolitaine voulût en envoyer au moins un dans chaque université, afin que les hommes les plus ingénieux des différens pays fussent employés à un ouvrage aussi intéressant. La méthode que l'expérience démontre être la plus courte & la plus sûre

feroit publiée fur le champ & mife en ufage.
La probabilité de recouvrer les ouvrages dont les favans regrettent la perte depuis fi longtems augmenteroit par ce moyen

Herculaneum & Pompeïa furent détruites par une feule & même éruption du Véfuve, il y a près de dix-fept cents ans. La premiere étoit une ville beaucoup plus magnifique que la derniere, & il eft plus difficile de la débaraffer des matieres qui la couvrent. Le chevalier Guillaume Hamilton, dans les obfervations exactes & judicieufes qu'il a publiées fur le mont Véfuve, affure qu'on y découvre des preuves que la lave de fix éruptions différentes a dirigé fon cours par deffus cette ville malheureufe, depuis la grande explofion qui lui a fait éprouver le même fort qu'à Pompeïa. Ces différentes éruptions font toutes arrivées à des diftances affez confidérables les unes des autres, ce qui fe préfume des couches de bonne terre qu'on rencontre entre deux. Quant à la matiere qui couvre la ville, & dont le théâtre & toutes les maifons qu'on a examinées jufqu'à préfent font remplies, ce n'eft point de la lave, mais une efpece de pierre molle, compofée de ponce & de cendres mêlées de terre, à laquelle on eft redevable de la confer-

vation des peintures, des manuſcrits, des buſtes, des utenciles & des autres antiquités que l'on a retiré d'Herculaneum & ſauvé de la deſtruction. Car ſi l'une des ſix éruptions qui lui ont ſuccédé étoit arrivée auparavant, & que la lave liquide & en fuſion dont elle étoit compoſée eût coulé dans la ville découverte, elle en auroit bouché toutes les avenues, rempli les rues, brûlé par ſa chaleur condenſée toutes les matieres combuſtibles, enveloppé les maiſons & tout ce qu'elles contenoient, & compoſé un roc ſi ſolide qu'on n'auroit pû les diſtinguer ni les ſéparer. L'éruption qui enſevelit la ville ſous les charbons, la terre & les cendres, l'a en quelque façon préſervée des effets encore plus deſtructifs des torrens de feu qui l'ont couverte depuis.

Lorſqu'on réfléchit que les intervalles qu'il y a eu entre ces éruptions ont été aſſez conſidérables pour qu'un nouveau ſol ait eu le tems de ſe former ſur la lave durcie de chacune d'elles, qu'une nouvelle ville eſt actuellement bâtie ſur celle de la derniere, & que l'ancienne eſt de ſoixante & dix à cent pieds au-deſſous de la préſente ſurface, il faut avouer qu'il y a lieu de s'étonner qu'on ait pu recouvrer quelques-uns de ſes ornemens. Au

commencement de notre siecle, on se seroit imaginé que les bustes, les statues & les peintures d'Herculaneum n'auroient pas été plus dans le cas que les personnes qu'elles représentoient de reparoître au bout d'un petit nombre d'années & d'occuper une place du globe!

Quant à Pompeïa le cas est tout-à-fait différent. Quoiqu'elle n'ait été découverte que depuis environ vingt-cinq ans, c'est-à-dire près de quarante ans plus tard qu'Herculaneum, il étoit probable qu'elle le seroit beaucoup plutôt, n'ayant éprouvé que les effets d'une seule irruption, & n'étant qu'à douze pieds au-dessous de la surface; d'ailleurs la terre, les cendres, les charbons & les pierres ponces dont elle est couverte sont si légeres & si peu tenaçes qu'il est très-facile de l'en débarrasser. Si l'attention de S. M. Napolitaine ne se portoit pas vers des objets plus intéressans, cette ville seroit entiérement découverte en fort peu de tems: la moitié des lazarons de Naples pourroient achever cet ouvrage dans l'espace d'une année. On n'a débarassé jusqu'à présent qu'une rue & un petit nombre d'édifices détachés; la rue est fort bien pavée avec la même espèce de pierre dont les pavés des anciennes

voies publiques étoient composés. On a élevé des deux côtés des trottoirs étroits, d'un pied & demi de haut pour la commodité des gens de pied. La rue, autant qu'il m'en souvient, est moins large que la partie la plus étroite de notre Strand; on présume qu'elle étoit habitée par des artisans. On découvre encore sur le pavé les traces des roues de voitures; la distance de l'une à l'autre est moindre que celle des roues des chaises de poste de nos jours. J'y ai fait d'autant plus d'attention qu'en voyant pour la premiere fois cette rue j'ai remarqué qu'il n'y avoit pas assez d'espace pour que deux de nos carosses pussent y passer de front : j'ai vu clairement qu'il y avoit suffisamment de place pour deux anciens chars, dont les voies étoient telles que celles des traces du pavé. Les maisons sont petites & d'un style très-différent des maisons italiennes de nos jours; car les premieres sont propres & commodes. Le stuc des murailles est aussi dur que le marbre, poli & très-uni. Quelques-unes des chambres sont ornées de peintures presque toutes d'une seule figure représentant quelque animal; elles sont passablement exécutées & en y jettant un peu d'eau, les

couleurs paroiſſent extrêmement vives & fraiches.

La plupart de ces habitations ſont conſtruites ſur un même plan & ont une petite chambre à côté de l'allée qui ſert d'entrée, qu'on conjecture avoir été une boutique avec une fenêtre donnant ſur la rue, & un lieu qui paroît pratiqué pour étaler les marchandiſes ſous le jour le plus avantageux. Le genre de commerce de chaque particulier eſt indiqué par une figure en relief très-expreſſive, placée immédiatement au-deſſus de la porte.

Il feroit à ſouhaiter qu'on voulût ſe donner la peine de couvrir l'une des plus apparentes de ces maiſons d'un bon toit, ſemblable autant qu'il feroit poſſible à celui qui y étoit originairement, avec un aſſortiment complet des meubles antiques, de la cuiſine & de chaque appartement. Une pareille maiſon bien arrangée, avec tous ſes utenciles & ſes ornemens, feroit l'objet de la curioſité de tous les voyageurs, & ceux d'entr'eux qui auroient du goût pour les antiquités la verroient avec autant de vénération que de plaiſir. Imaginez, mon cher Monſieur, ce qu'ils éprouvent à la vue des reſpectables habitations des anciens dans la triſte condition où elles ſe trouvent,

délaiſſées,

délaissées, méprisées, abandonnées aux bourasques de pluie & à toutes les injures du tems! Ces précieuses murailles qui, s'il étoit possible de les transporter dans les différens pays du monde, seroient achetées avec avidité & placées dans les jardins des princes! A quel point l'ame des véritables *virtuoses* ne doit-elle pas être enflammée d'indignation, en contemplant les demeures des anciens Romains dépouillées de leurs ornemens, deshonorées & exposées comme une bande de vils galériens en guenilles, de la maniere la plus indécente, ayant à peine de quoi couvrir leur nudité, tandis qu'un petit & chétif édifice de brique, venant Dieu sait d'où & comment d'un pays pour lequel les gens de goût ont toujours eu le plus grand mépris, a été reçu avec hospitalité, renfermé dans une enveloppe du plus beau marbre, décoré de joyaux & de pierres précieuses & traité avec la plus grande distinction!

Dans une autre partie de la ville de Pompeïa, on voit un bâtiment rectangle avec une colonnade du côté de la cour: quoiqu'un peu plus petit, il a quelque ressemblance avec la bourse royale de Londres. Il a l'apparence de casernes & d'un corps de garde; les colonnes

ſont de briques, couvertes d'un ſtuc brillant, élégamment cannelées : les barbouillages & les deſſeins qu'on apperçoit ſur les murailles ſont tels qu'on doit naturellement s'attendre à les trouver ſur celles d'un pareil édifice, où elles ont été tracées par les mains des ſoldats, qui n'ont eu d'autres crayons que la pointe de leurs épées. Ce ſont des figures de gladiateurs combattant, les uns contre leurs camarades, d'autres contre des bêtes ſauvages; les jeux du cirque, comme les courſes des chariots, la lutte & d'autres exercices du même genre : un petit nombre de caricatures, deſſinées vraiſemblablement par quelques ſoldats pour ridiculiſer leurs camarades ou peut-être même de leurs officiers; on voit encore pluſieurs noms inſcrits ſur différentes parties des murs, ſelon l'uſage univerſellement ſuivi par les derniers aſpirans à la gloire de tous les ſiecles : on peut aſſurer avec confiance qu'aucun de ceux qui ont tâché de tranſmettre de cette maniere leurs noms à la poſtérité n'a ſi bien réuſſi que les ſoldats de la garniſon de Pompeïa.

A une aſſez grande diſtance des caſernes eſt un édifice connu par l'inſcription qui eſt au-deſſus de la porte pour un temple dédié à la déeſſe Iſis : ſon extérieur n'a rien de magni-

fiqué : les colonnes en sont de briques revêtues de stuc ainsi que celles du corps de garde. Les meilleures peintures trouvées jusqu'à présent à Pompeïa sont celles de ce temple ; on les a séparées des murs & transportées à Portici. Il étoit absolument nécessaire de prendre ce parti pour celles d'Herculaneum ; parce qu'en les y laissant on n'auroit pu les distinguer qu'à la lueur des torches ; mais ici où on les voyoit aisément à celle du soleil ; je pense qu'elles y auroient été plus avantageusement placées & auroient produit un meilleur effet si elles étoient restées dans la premiere position où les anciens artistes les avoient mises. On y en voit encore un petit nombre, surtout une que les voyageurs regardent comme fort curieuse ; c'est une petite vue d'une maison de campagne avec ses jardins.

Il y a une maison de plaisance hors des murs beaucoup plus spacieuse qu'aucune autres. Dans une vaste cave ou galerie voutée de cet édifice se trouvent plusieurs *amphores* ou vases de terre, rangés le long des murs ; dont la plupart sont pleins d'une substance rougeatre ; que l'on suppose avoir été du vin. Environ les deux tiers de cette cave sont sous terre ; & elle reçoit le jour par de petites fe-

nêtres fort étroites. Je lui ai donné le nom de galerie, parce qu'elle a près de douze pieds de largeur & que sa longueur est égale à celle des deux côtés les plus voisins du quarré que forme l'édifice entier. Elle servoit non seulement à serrer le vin, mais encore d'abri contre les grandes chaleurs. Quelques membres de la malheureuse famille à laquelle elle appartenoit s'y réfugierent & crurent y éviter les effets funestes de l'horrible déluge qui abîma & couvrit la ville. On y a trouvé huit squelettes dont quatre d'enfans, qui doivent avoir souffert une mort plus lente & plus cruelle que celle qu'ils vouloient éviter. On a reconnu dans une des chambres le corps d'un homme avec une hache à la main, qui avoit cherché probablement à s'ouvrir un passage; il avoit brisé & percé la muraille, mais il étoit mort avant qu'il pût écarter les débris qui l'entouroient. Il n'y avoit dans les rues que peu de ces squelettes; mais les maisons en contenoient un grand nombre. Avant que l'orage décisif qui étouffa les habitans de cette ville malheureuse tombât, peut-être la quantité de cendres & de charbons qui le précéderent les épouvanta & les obligea à se renfermer dans leurs logis.

On ne fauroit contempler ces triftes ruines & réfléchir à cette affreufe cataftrophe fans être faifi d'horreur & de pitié. Toutes les fois qu'on fe rappellera que tous les habitans d'une ville ont été anéantis à la fois, on ne pourra s'empêcher de plaindre leur fort, cependant celui des villes qui fubfiftoient alors, auquel nous penfons fans reffentir la moindre compaffion, n'a-t-il pas été le même à peu de chofe près? S'il étoit poffible de les paffer en revue & de confidérer de quelle maniere ont péri les habitans de ces villes, les uns par des maladies aiguës, d'autres par les fupplices, d'autres que le chagrin a conduits lentement au tombeau. Si tous ces malheurs, dis-je, pouvoient être appréciés à leur jufte valeur & comparés, les habitans de Pompeïa fe trouveroient peut-être moins à plaindre que ceux des villes de fon tems, qui plaignoient alors fa cruelle deftinée comme nous le faifons aujourd'hui.



LETTRE LXI.

Naples.

J'AI apperçu en me promenant dans la rue neuve une troupe de gens qui écoutoient un particulier qui les haranguoit à haute voix d'un ton grave & ſonore, accompagnant ſon diſcours de beaucoup de geſtes. Je n'ai pas manqué de me joindre à cet auditoire qui groſſiſſoit à chaque inſtant ; les hommes, les femmes & les enfans alloient prendre des ſieges dans les maiſons voiſines & les apportoient dans la rue où ils ſe plaçoient & entouroient l'orateur. Il récitoit des ſtances tirées de l'Arioſte d'une maniere pompeuſe & cadencée particuliere aux Italiens ; il tenoit un livre à la main auquel il avoit recours dès que la mémoire lui manquoit. Il faiſoit toutes les fois qu'il le croyoit néceſſaire des commentaires en proſe, afin de mettre les expreſſions du poëte à leur portée ; ſon manteau flottoit ſur une de ſes épaules ; ſon bras droit étoit en pleine liberté pour pouvoir geſticuler à ſon aiſe. Il le remuoit quelquefois d'un mouvement lent & gracieux, qui s'accordoit avec la

cadence des vers ; d'autres fois il le portoit ſur ſa poitrine pour donner une nouvelle énergie aux ſentimens pathétiques de l'auteur, ou il raſſembloit les plis pendans du côté droit de ſon manteau & les tenoit en l'air, à l'imitation d'un ſénateur Romain ; bientôt après il les jettoit par deſſus ſon épaule gauche ainſi qu'un citoyen de Naples. Il prêtoit de la vie aux ſtances par le ſon de ſa voix qu'il ſavoit moduler au point de rendre les différentes paſſions. Lorſqu'il a été queſtion de décrire les exploits de *Roland*, ne s'en fiant ni à ſa voix ni au génie du poëte, il s'eſt débaraſſé de ſon manteau & a pris avec ſa canne l'attitude guerriere & la contenance fiere de ce héros ; repréſentant, par l'action la plus animée, comment d'un ſeul coup il traverſa de ſa lance les corps de ſix ennemis, la pointe en ayant en même tems tué un ſeptieme, qui auroit auſſi été tranſpercé ſi elle avoit été aſſez longue pour contenir à la fois plus de ſix hommes de groſſeur ordinaire.

Il cavalier d'Anglante ove piu ſpeſſe
Vide le genti e l'arme, abbaſſo l'aſta,
Ed uno in quella, e poſci a un altro meſſe
E un altro, e un altro, che ſembrar di paſta.

E fino a sei ve n'infilzò, e li resse
Tutti una lancia, e perchè ella non basta
A più capir, lasciò il settimo fuore
Ferito sì che di quel colpo muore.

Notre orateur n'a eu aucun besoin de commenter cette stance, Arioste ayant jugé à propos de l'éclaircir lui-même d'une maniere qui paroissoit tout-à-fait du goût des auditeurs. Car dans les vers qui la suivent immédiatement, Roland est comparé à un homme tuant des grenouilles dans un marais, avec une arbalete & des fleches destinées à cet usage; amusement fort ordinaire en Italie & encore plus en France.

Non altrimente nell' estrema arena
Veggiam le rane de' canali e fosse
Dal cauto arcier ne i fianchi, e nella schuna
L'una vicina all' altera esser percosse,
Ne dalla freccia, fin che tutta piena
Non sia da un capo all' altero esser rimosse.

Je dois cependant convenir que cet auditoire avoit l'air de sentir aussi fortement les morceaux patétiques & sublimes que les endroits burlesques de cet ancien auteur.

Cet usage de réciter les vers de l'Arioste,

du Taſſe & de quelques autres poëtes dans les rues, m'a paru n'être point général, je ne me ſuis point apperçu qu'on le ſuivît dans aucune autre ville d'Italie, & l'on m'a aſſuré qu'il n'étoit plus auſſi commun qu'autrefois. Il eſt vrai que je me rappelle qu'à Veniſe j'ai ſouvent vu des charlatans qui gagnoient leur vie à amuſer la populace, dans la place de St. Marc, par des récits merveilleux & romaneſques en proſe. — „ Ecoutez, Meſſieurs, „ diſoit un jour l'un d'eux, daignez belles & „ vertueuſes dames m'accorder votre atten- „ tion; je vais vous raconter un fait auſſi „ touchant que ſurprenant, une avanture „ ſinguliere & prodigieuſe arrivée à un cheva- „ lier galant. „ — S'appercevant que ce début intéreſſoit foiblement ſes auditeurs, il hauſſa la voix, & s'écria que ſon chevalier étoit un chevalier chrétien. L'auditoire parut encore aſſez indifférent. Il éleva la voix d'une note pour lui dire que ce chevalier chrétien étoit un de ſes vaillans compatriotes, un héros Vénitien. Ceci le fixa, & il continua à raconter comment ce chevalier allant joindre l'armée chrétienne, qui étoit en marche pour recouvrer le ſépulcre de Chriſt & l'arracher des mains des infideles, s'égara dans une vaſte

forêt, où après avoir longtems erré il se trouva enfin à la porte d'un château, dans lequel une dame d'une incomparable beauté étoit détenue prisonniere par un Sarrazin d'une taille gigantesque, qui, ayant fait de vains efforts pour en être aimé & obtenir son cœur, eut recours à la force à l'instant où le chevalier arrivoit; les cris de cette chaste personne s'étant fait entendre à notre héros, toujours prêt à secourir les vierges opprimées, il se précipita dans l'appartement d'où partoient ces cris; le brutal Sarrazin, allarmé du bruit qu'il fit en entrant, abandonna sa proie au moment que les forces, après une longue résistance, commençoient à lui manquer; il tira son épée & il y eut un affreux combat entre lui & le chevalier chrétien qui donna les preuves les plus éclatantes de courage & d'adresse en évitant les coups de ce fort géant. Enfin celui-ci glissa sur le pavé couvert de son sang & tomba aux pieds de son ennemi, qui, se prévalant de cet avantage, leva son épée aussi haut qu'il put, & — Ici l'orateur jetta son chapeau à terre, prêt à recevoir les rétributions des assistans, & il continua à répéter: „ il leva son épée sur „ la tête du chevalier chrétien. — Il leva sa „ rapiere sanglante & meurtriere pour en frap-

„ per votre noble, votre vaillant compatriote. „
Il ne continua sa narration qu'après que tous ceux qui paroissoient y prendre intérêt y eurent jetté quelque chose. Alors après avoir serré l'argent avec beaucoup de gravité, il leur dit que dans cet instant critique la dame, voyant le péril qui menaçoit son libérateur, redoubla ses prieres à la sainte Vierge, qui, chaste elle même, est singuliérement attentive & propice aux supplications de celles qui le font. Au moment où l'épée du Sarrazin alloit frapper la tête du Vénitien, une grosse abeille vola aussi vite que la pensée, entra par la fenêtre & piqua violemment le premier à la tempe gauche, détourna le coup & donna le tems au chevalier chrétien de se remettre de sa chute. Alors le combat recommença avec une nouvelle furie: vous vous imaginez bien qu'après que la sainte Vierge se fut déclarée aussi ouvertement il ne fut pas de bien longue durée. L'infidele tomba bientôt mort aux pieds du chrétien. Vous ne devineriez jamais qui étoit la belle demoiselle qui avoit occasionné ce combat ! Eh bien, sachez que c'étoit la propre sœur de notre héros Vénitien. Cette jeune personne avoit été enlevée de la maison paternelle dès sa plus tendre enfance par un marchand Arménien qui

négocioit en esclaves. Il cacha cet enfant & attendit l'occasion de la conduire en Egypte, où il la retint en servitude avec d'autres jeunes filles jusqu'à l'âge de quinze ans qu'il la vendit à ce Sarrazin. Je ne me rappelle pas précisément si la reconnoissance du frere & de la sœur s'opéra par le moyen d'un seing que la jeune demoiselle avoit au cou ou d'un bracelet qu'elle portoit au bras, qui se trouva par hazard dans sa poche avec quelques autres bijoux de sa mere lorsqu'elle fut tirée de la maison paternelle; quelle que fut la maniere dont cet événement arriva, il produisit la plus grande joie; la demoiselle se rendit à l'armée avec son frere, & l'un des officiers généraux en devint amoureux, leurs nôces furent célébrées à Jérusalem; ils retournerent ensuite à Venise où ils donnerent le jour à une nombreuse famille composée des plus beaux enfans qu'on eût jamais vus.

A Rome, ces orateurs des rues récitent quelquefois à leurs auditeurs des morceaux intéressans d'histoires. Je me souviens entr'autres d'en avoir entendu un faire un détail exact & véridique de la maniere dont le sanguinaire empereur Néron fit mettre le feu à la ville de Rome, & regardoit par une des fenêtres de

ſon palais doré, jouant de la harpe, tandis que cette capitale du monde étoit dévorée par les flammes. Après quoi il continua de raconter comment ce tyran dénaturé fit mourir ſa propre mere; & pour ſatisfaire ſon auditoire il conclut ſon diſcours en lui apprenant toutes les circonſtances ignominieuſes dont la mort de ce meurtrier fut précédée & ſuivie.

Ces orateurs de rue en amuſant la populace l'empêchent de rechercher des amuſemens moins innocens & plus diſpendieux, & lui donnent en même tems quelques idées ſuperficielles de l'hiſtoire. Par conſéquent ces ſortes de gens ſont plus utiles que ceux d'une autre claſſe, très-nombreuſe à Rome, qui amuſent les ſpectateurs par des vers impromptus ſur tous les ſujets qu'on leur propoſe. Ces derniers ſe nomment improviſeurs; bien des gens admirent ces productions. Pour moi je ne ſais pas encore aſſez la langue italienne pour être en état de les apprécier, elles ne ſauroient cependant être que médiocres. On prétend que l'italien eſt ſinguliérement favorable à la poëſie, & qu'il eſt plus facile de faire des vers dans cette langue qu'en toute autre. Il peut être plus aiſé de trouver dans cette langue des mots harmonieux & d'en former des

rimes : mais pour composer des vers avec toutes les qualités que requiert la véritable poësie, je pense que le tems & la réflexion y sont absolument nécessaires. J'ai oui dire que ces impromptus des improvisseurs étoient en général très-peu de chose, consistoient en un petit nombre de fades complimens & de réflexions triviales mises en rimes & adaptées au sujet proposé. Je connois cependant une dame d'un caractere aimable, la Signora Corilla, dont les impromptus qu'elle récite avec une grace admirable sont admirés par tous les gens de goût. Pendant notre séjour à Rome, elle parut un soir à l'assemblée de l'académie des arcades, sa présence charma la compagnie qui étoit nombreuse ; notre ami M. R—y m'a fait le récit de ce qui s'y passa de maniere à me faire regretter de n'y avoir pas assisté. Après s'être fait longtems prier on lui donna un sujet, elle commença accompagnée de deux violons à chanter les vers qu'elle composoit sur le champ, où l'on remarqua une grande variété d'idées & beaucoup d'élégance & de correction dans le langage. Cette séance dura plus d'une heure, & pendant tout ce tems là elle ne fit que trois ou quatre pauses d'environ cinq minutes chacune, dont elle parut

avoir plutôt besoin pour reprendre des forces & reposer sa voix que pour se recucillir : ce gentilhomme m'assura que rien au monde ne ressembloit plus à une véritable inspiration ou à ce qu'on rapporte de la Pythie. En commençant, elle avoit l'air posé ou même assez froid, elle s'anima ensuite par degrés, sa voix s'éleva, ses yeux étincellerent, la chaleur & la beauté de ses expressions & de ses idées parurent surnaturelles. Enfin elle pria un autre membre de l'académie de chanter alternativement avec elle ; il y consentit. Mr. R—y a décidé que quoiqu'ils fussent tous les deux de l'académie des arcades, il s'en manquoit de beaucoup qu'ils chantassent également bien.

Naples est célebre par son opéra qui passe pour le meilleur de l'Europe. Malheureusement ce n'est point la saison où l'on jouit de ce spectacle ; il est vrai que le peuple a le sien pendant toute l'année : on entend tous les soirs dans la Chiaca, la rue neuve, celle de Tolede & d'autres, de petits concerts de voix ou d'instrumens, & l'on voit de jeunes hommes & de jeunes filles danser au son des instrumens de ces musiciens ambulans le long de cette baye délicieuse. Pour un simple spectateur, les amusemens du commun peuple sont

plus agréables que ceux des grands ſeigneurs ; parce que les uns paroiſſent en jouir plus complettement que les autres. Il en eſt de même partout à l'exception de la France, où les gens du premier rang ont l'air auſſi heureux que la bourgeoiſie & où les riches ſont preſque auſſi gais que les pauvres ; mais dans la plupart des autres pays, les gens opulens & de qualité, quoique très-empreſſés par déſœuvrement à ſe montrer dans tous les lieux où il eſt queſtion de fêtes & de ſpectacles publics, ſemblent cependant en jouir moins que ceux d'une fortune & d'une condition moins relevée.

On prétend ſurtout que les Anglois ſont particuliérement dans ce cas : ce qui peut être vrai à un certain point. Je crois pourtant qu'il y a en cela plus d'apparence que de réalité ; ce qu'on ne ſauroit attribuer qu'à une affectation d'indifférence ou à ce que les François nomment nonchalance, qui prévaut aſſez généralement depuis peu. C'eſt vraiſemblablement un petit nombre d'individus de la premiere claſſe qui a mis à la mode cette affectation de ne ſe plaire à rien. Le manque de reſſource perſonnelle ou un caractere fade & ſans couleur les conduit à chercher des diſtractions

dans

dans les lieux publics où leur insensibilité les empêche d'en trouver. Ceux qui desirent de passer pour gens du bon ton imitent l'insipidité dédaigneuse de ceux que leur rang place au-dessus d'eux, & croient se distinguer du vulgaire en s'abstenant de manifester ces sentimens vulgaires qui expriment la pitié, la joie, ou l'admiration, & se piquent de paroître en toute occasion dans un état d'apathie complette. Ces aimables créatures fréquentent les lieux d'assemblées, afin qu'on dise d'elles : *ces hommes ne ressemblent point aux autres*. On les rencontre par fois au spectacle, placés dans les loges comme autant de statues dont la figure ne change jamais ; & tandis que les autres spectateurs cedent aux mouvemens que le poëte & les acteurs s'efforcent d'inspirer, ces gens du bon ton conservent la plus parfaite sérénité dans leur contenance, & s'ils ne prononçoient par intervalle des monosyllabes, on les prendroit pour les simulacres des divinités païennes, *qui ont des yeux & ne voyent point, des oreilles & n'entendent point.*

J'ignore comment les choses se passent à l'opéra ; ce que je peux vous assurer, c'est que l'on ne rencontre aucune de ces statues dans le nombre des auditeurs que les musiciens des

rues de Naples rassemblent autour d'eux. Il y a peu de jours que je vis un gros peloton d'hommes, de femmes & d'enfans très-satisfaits & en apparence excessivement heureux, qu'amusoient un pauvre malheureux en masque jouant de la guitare. Il avoit trouvé moyen de les attirer par ses chansons qu'il accompagnoit de son instrument & par mille contes bouffons qu'il leur débitoit assez plaisamment. Le lieu de cette assemblée étoit dans une place ouverte de tous côtés, faisant face à la baye & près du palais. Les vieilles femmes assises écoutoient attentivement, filant une espèce de chanvre grossier & mouillant le fil de leur salive; leurs petits enfans étendus à leurs pieds s'amusoient à voir tourner les fuseaux. Les maris & les femmes, les jeunes gens & leurs maîtresses assis en rond, les yeux fixés sur le musicien, qui ne cessa pendant une bonne partie de la soirée de les faire rire par ses contes qu'il animoit de tems en tems par les airs qu'il jouoit. A la fin, lorsque l'assemblée fut la plus nombreuse, & qu'elle se trouva d'aussi bonne humeur qu'il étoit possible de le desirer, il ôta tout-à-coup son masque, quitta sa guitare, ouvrit une petite boîte & s'adressant à ses auditeurs il leur parla, au,

tant qu'il m'est possible de me le rappeller, dans les termes suivans que je traduis aussi littéralement que j'en suis capable : — „ Mes „ Dames & Messieurs, il y a tems pour tout; „ nous avons assez plaisanté; l'innocente gaité „ est excellente pour la santé du corps; celle „ de l'ame exige d'autres remedes. A présent „ mes honorables maîtres & maîtresses, je vais „ vous parler, avec votre permission, de cho„ ses sérieuses & d'une bien plus grande im„ portance, d'une chose de laquelle vous au„ rez lieu de me remercier tant que vous vi„ vrez. „ Ici il secoua un sac & en fit sortir un grand nombre de petites croix de plomb. — „ J'arrive, mes chers freres en Christ, dans „ ce moment de la sainte maison de Lorette, „ ajouta-t-il, pour vous pourvoir de ces pré„ cieux joyaux préférables à tout l'or du „ Pérou & à toutes les perles de l'orient. Vous „ craignez peut-être, bien aimés freres & „ sœurs, que je ne vous demande un prix „ exorbitant & qui surpasse vos facultés pour „ ces croix sacrées, proportionné en quelque „ maniere à leur valeur intrinseque, pour „ m'indemniser des fatigues & des dépenses „ du long voyage que j'ai entrepris pour „ vous, depuis l'habitation de la bienheureuse

„ Vierge jusqu'à cette trois fois renommée
„ ville de Naples. La terre entiere retentit du
„ bruit de ses richesses & de celui de la libé-
„ ralité de ses habitans. Non, généreux Na-
„ politains, je ne cherche point à me préva-
„ loir de votre piété & de votre munificence.
„ Je ne veux point exiger pour ces inestima-
„ bles croix (qui toutes, je crois devoir vous
„ en informer, ont touché les pieds de la sainte
„ image de la bienheureuse Vierge, ouvrage
„ de la propre main de St. Luc; de plus cha-
„ cun d'eux a été remué dans la santissima sco-
„ della, la sacrée écuelle, dans laquelle la
„ Vierge préparoit la bouillie pour l'enfant
„ Jésus); je ne veux point, dis-je, vous en
„ demander une once d'or, non, pas même
„ un écu d'argent; mon attachement pour
„ vous est tel que je vous les laisserai à un
„ sol piece. „

Avouez, mon ami, que ce morceau d'éloquence valoit au moins le prix qu'il en demandoit, & lorsqu'on se rappellera les sommes que plusieurs de nos concitoyens retirent de discours rarement aussi pathétiques, on en conclura que l'éloquence est une marchandise bien plus rare en Angleterre qu'en Italie.

LETTRE LXII.

Naples.

J'AI viſité deux fois le Véſuve, la premiere avec votre connoiſſance Mr. N**t. Laiſſant notre équipage à Portici, nous avons loué des mules & nous nous ſommes fait ſuivre par trois hommes, dont la profeſſion eſt d'accompagner les étrangers qui vont à cette montagne. Parvenus à un hermitage, nommé *Il Salvatore*, nous avons trouvé le chemin ſi rompu & ſi eſcarpé que nous avons jugé à propos de laiſſer nos montures à cet endroit habité par un hermite François. Il faut que ce pauvre homme ait bien mauvaiſe opinion du genre humain, puiſqu'il choiſit la bouche du Véſuve pour ſon plus proche voiſin préférablement à ſa ſociété. Après avoir quitté l'hermitage nous avons traverſé de vaſtes terrains entiérement couverts de lave vomie à différentes époques. Nos guides nous ont paru les bien connoître & nous ont appris leur véritable date. La derniere arrivée pendant notre ſéjour à Rome, il y a environ deux

mois, a été peu considérable en comparaison des autres éruptions, ne s'étant fait aucune nouvelle crevasse aux côtés de la montagne, comme dans celle de 1767 si bien décrite par le chevalier Hamilton, mais seulement un épanchement échappé de la bouche du volcan & en assez petite quantité; car elle n'a causé aucun dommage aux vignes ou à la partie cultivée des environs n'étant parvenue qu'à la vieille lave noire sur laquelle il ne s'étoit point encore formé de nouveau sol. J'ai été étonné de voir celle de la derniere éruption encore fumante & rassemblée en quelques endroits dans une espèce de chemin creux semblable à un fossé sec, où elle étoit à l'abri des rayons du soleil: elle paroissoit d'une couleur rougeatre très-vive. En d'autres, quoique parfaitement noire & solide, elle retenoit encore un tel degré de chaleur qu'il étoit impossible de se tenir quelque tems dessus, & qu'on étoit obligé de mettre les pieds sur la terre ou sur une lave moins récente pour les rafraîchir. Nous nous étions avancés un assez bon bout de chemin le long d'une partie considérable de la derniere, qui étoit parfaitement noire & paroissoit moins chaude que le reste, tandis que de là je contemplois un ruisseau de

lave liquide, qui couloit lentement le long d'un chemin creux à quelque distance de nous. J'ai par hazard baissé la vue & apperçu sous mes pieds quelque chose qui a dérangé mes observations. C'étoit un petit fil de la même matiere, glissant le long d'un des côtés & sortant de dessous la croute sur laquelle nous nous trouvions. L'idée qu'elle pourroit se fendre, & que nous tomberions dans le gouffre liquide & brulant qu'elle couvroit nous a fait changer précipitamment de place, ce qu'un de nos guides ayant remarqué, il nous a crié: Courage, courage, Messieurs: & sautant sur la croute que nous venions d'abandoner, il s'est mis à gambader pour nous prouver qu'elle étoit assez forte pour nous porter, & que nous n'avions rien à craindre. Nous avons ensuite jetté les pierres les plus pesantes que nous avons pu trouver dans ce petit ruisseau, sur la surfaec de laquelle elles surnageoient comme le liege sur l'eau, & ayant planté un bâton dans ce filet ce n'est qu'après de grands efforts que nous sommes parvenus à l'enfoncer plus avant. Le ciel commençant dès-lors à se découvrir, nous avons perdu l'espérance de pouvoir jouir de la vue que nous nous promettions

depuis le ſommet de la montagne, & nous n'avons plus été tentés de monter plus haut.

Quelque tems après j'ai grimpé avec une autre compagnie juſqu'à la cime ; mais je crois devoir vous avouer que je n'ai rien de nouveau à vous apprendre relativement aux volcans, & nulle obſervation phyſique à vous communiquer au ſujet des laves. Je n'ai aucune idée du tems néceſſaire pour former un ſol, & j'ignore entiérement ſi elles ſuivent exactement la même progreſſion, ou ſi elles ſont avancées ou retardées par différens accidens, ce qui pourroit induire en erreur toutes les fois qu'on entreprendroit de calculer cet intervalle d'après une regle générale. Je n'ai pas la plus petite envie d'inſinuer que le monde ſoit d'une heure plus ancien que Moïſe ne le prétend, parce que je penſe que ceux dont la maniere de compter eſt différente de la ſienne ſont auſſi expoſés à ſe tromper que lui, puiſque tous leurs efforts pour prouver qu'il exiſte depuis plus longtems ne ſauroient être d'aucune utilité au genre humain, & enfin parce qu'à moins de démontrer qu'il eût acquis en vieilliſſant une ſageſſe & une prudence proportionnée à ſes années, une pareille tentative en ſeroit à quelques égards la ſatyre ; car on pourroit pardon-

ner bien des folies & des étourderies à un monde qui n'auroit que cinq ou six mille ans, qu'on n'excuseroit pas dans celui qui seroit beaucoup plus âgé : je vous ai prévenu que je ne traiterois point ces matieres, & que je me contenterois de vous décrire ce que je verrois, & de vous faire part d'un petit nombre d'événemens qui, je l'avoue, sont peu intéressans, je laisse donc à votre choix de monter ou de ne pas monter le Vésuve avec moi, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Après être parvenus sur nos mules aussi loin que la premiere fois, nous nous sommes avancés à pied vers cette partie de la montagne qui est à-peu-près perpendiculaire. Elle ne paroit pas fort haute, cependant ceux qui essayent pour la premiere fois de la monter se fatiguent plus ici que dans tout le reste du voyage, quoiqu'aidés par les ceinturons des guides auxquels ils s'accrochent, & que ceux-ci attachent autour de leurs reins. Cette partie de la montée paroissant beaucoup moins considérable qu'elle ne l'est réellement, on fait un violent effort dans l'espérance de vaincre promptement la difficulté ; mais les charbons, les cendres & les autres matieres de cette espece, cédant sous

dinairement, le pied enfonce, gliſſe & recule à chaque pas de près des deux tiers, enſorte qu'indépendamment de la longueur du chemin il faut pour parvenir au ſommet trois fois plus de tems qu'on n'en mettroit ſans cela. En conſéquence ceux qui marchent d'abord avec trop de vîteſſe, & ne ménagent pas leurs forces au commencement, ſont enſuite dans le cas de ſe repentir de leur imprudence, regardant ſouvent avec impatience le terme de leur courſe, & faiſant nombre de vœux inutiles, avant qu'eux & leurs malheureux guides haletant & hors d'haleine puiſſent gagner le ſommet; ſemblables à ces jeunes gens, qui ayant épuiſé leur vigueur par des excès prématurés & vieilli avant le tems, épouſent quelque infortunée qui après les avoir tourmentés, & avoir été tourmentée à ſon tour par eux, les conduit enfin au tombeau.

Les perſonnes qui deſirent voir le Véſuve dans tout ſon éclat doivent commencer leur voyage après dîné; plus la nuit eſt obſcure, plus ils doivent être ſatisfaits. Lorſque notre compagnie fut au ſommet de la montagne, à peine y avoit-il d'autre lumiere que celle des flammes qui s'exhaloient par intervalle de la bouche du volcan.

Excepté les époques où il se fait de véritables éruptions, l'apparence & la quantité des matieres qui en sortent sont très-variées. Il paroît quelquefois pendant un long espace on ne peut pas plus tranquille : on ne découvre qu'un peu de fumée qui s'en échappe, comme si ce vaste amas de matieres combustibles existant depuis tant de siecles étoit enfin épuisé, & qu'il n'en restât que de simples étincelles à demi éteintes; alors cependant, & au moment où l'on s'y attend le moins, la nuée de fumée s'épaissit & se mêle aux flammes; dans d'autres tems une quantité de pierres ponces & de cendres sont lancées avec force & une espece de sifflement. Depuis près de huit jours le volcan a été plus turbulent qu'il ne l'avoit été depuis la petite éruption ou plutôt le débordement de la lave qui a eu lieu il y a près de deux mois; tandis que nous nous sommes arrêtés au sommet, les explosions ont été assez fortes pour satisfaire pleinement notre curiosité. Elles nous ont paru beaucoup plus considérables alors que nous ne l'avions imaginé à une plus grande distance; elles étoient toutes précédées d'un bruit semblable à celui du tonnerre qu'on entend de la montagne : une colonne de fumée noire & épaisse en sortoit avec

Après avoir resté quelque tems dans le lieu où nos guides nous avoient postés, nous sommes devenus plus hardis à mesure que nous nous sommes familiarisés avec ces objets : quelques personnes de la compagnie ont fait le tour du volcan, & se sont ainsi doublement exposés aux atteintes des pierres qu'il lançoit. Votre bon ami Jaques a été un peu blessé par la chûte qu'il a faite en courant pour éviter une portion assez considérable de matieres combustibles, qui paroissoit vouloir tomber directement sur sa tête.

En réfléchissant au peu de prudence & à l'étourderie de quelques-uns de ceux qui visitent cette montagne, on est étonné qu'il arrive si peu d'accidens. J'ai ouï parler de jeunes Anglois qui avoient gagé & étoient convenus que celui d'entr'eux qui approcheroit le plus de la bouche du volcan & y resteroit le plus longtems gagneroit le pari. Tandis que nous y restames, il s'en manqua de peu qu'il ne nous arrivât un grand malheur. Le banc, supposé qu'on puisse lui donner ce nom, sur lequel quelques-uns de nous étoient montés pour considérer l'intérieur du volcan, y tomba un peu avant que nous quittassions le sommet de la montagne. Cette chûte fit tant d'impres-

ſion ſur la compagnie que nous fumes tous très-empreſſés à quitter un voiſinage ſi dangereux. Nous deſcendimes en un inſtant de la montagne eſcarpée, compoſée de cendres & de charbons, que nous avions eu tant de peine à gravir; mais comme la nuit étoit extrêmement ſombre, nous eumes beaucoup de difficultés à traverſer la vallée raboteuſe qui ſe trouve entre cette montagne & l'hermitage près duquel les mules nous attendoient. Je devrois cependant avoir honte de parler des fatigues de ce voyage, tandis que deux dames nées à Geneve le firent avec nous; l'une ſe trouvoit enceinte, cela ne l'empêcha pas d'accompagner ſon mari jusqu'à l'hermitage, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il l'engagea à retourner ſur ſes pas; l'autre vint juſqu'au ſommet, & ne nous quitta point.

Avant de partir pour Naples, nous nous ſommes rafraichis, à un cabaret ſitué au pied du Véſuve, de quelques verres d'un excellent vin, appellé communément *lacrima chriſti*, & nous avons éprouvé par nous-mêmes la juſteſſe de l'obſervation d'un poëte Italien, qui prétend que les effets de ce vin contraſtent furieuſement avec ſon nom.

Chi fu, de Contadini il piu indiscreto;
Che à sbigottir la gente,
Diede nome dolente.
Al vin, che sopra ogn' altro il cuor fa lieto?
Lacbrima dunque appellarassi un' riso,
Parto di nobilissima vindemia.

LETTRE LXIII.

Naples.

Ce que vous me mandez de la santé de notre ami me fait beaucoup de peine, d'autant plus que je ne saurois approuver son changement de médecin. Vous me dites que celui entre les mains duquel il se trouve actuellement s'est si fort appliqué à l'étude de son art qu'à peine montre-t-il l'ombre de sens commun, toutes les fois que la conversation roule sur tout autre sujet, & que quoiqu'il paroisse opiniâtre, vain, & orgueilleux dans sa profession, entêté d'idées fausses & absurdes relativement aux affaires ordinaires de la vie, c'est cependant un excellent praticien qui a opéré des cures admirables. Soyez sûr, mon cher monsieur, que rien au monde n'est moins vraisem-

blable;

blable ; car il n'en eſt pas de l'habileté d'un médecin comme de la baguette d'un enchanteur que l'on trouve par hazard, & qui communique indiſtinctement ſes vertus à un ſot ou à un homme d'eſprit. Le nombre des particuliers ignorans & babillards qui ont fait leur fortune par cette profeſſion ne prouve rien contre mon aſſertion. Je ne dis point que les hommes de cette eſpece ne puiſſent faire fortune ; je me contente d'aſſurer qu'ils ſont les moins en état de guérir leurs malades. La protection des apoticaires, des gardes-malades, & d'un petit nombre de vieilles babillardes, eſt ſeule capable de leur procurer l'une ; un jugement ſain, & une portion plus qu'ordinaire de ſavoir & de lumieres ſont des qualités abſolument néceſſaires pour l'autre, ainſi que pour tout autre état qui exige de ſérieuſes réflexions. Sans elles l'expérience même deviendra inutile, & l'on n'en tirera que de fauſſes conſéquences ; la ſcience ne ſervira qu'à confirmer un pareil ſujet dans ſes erreurs & à le rendre plus ſot.

La médecine eſt de toutes les profeſſions celle dont on eſt en général le moins inſtruit. Ce peu de lumieres ne permet gueres de diſcerner les talens de ceux qui en font leur occu-

pation, parce que les études qui y conduifent font peu analogues à l'éducation ordinaire, & que la pratique en eft plus embarraffée de termes techniques & de fignes hiérogliphiques. Je crois que la marque la plus fûre d'après laquelle ceux qui n'ont point été élevés pour cette vocation font en état de juger des médecins eft le degré de pénétration & de prudence qu'ils font paroître dans des matieres à la portée de tous les hommes, & dont tous ceux qui vivent en fociété doivent également être inftruits. Vous ne me détaillez point ce qu'ils ont ordonné l'un & l'autre, vous me dites feulement que le premier paroiffoit avoir placé toute fa confiance dans l'exercice & le régime, tandis que le dernier flatte notre ami d'une prochaine guérifon, à l'aide des remedes balfamiques & béchiques qu'il prefcrit en grande abondance, & qu'il affure très-efficaces dans la confomption toutes les fois que le poumon eft attaqué.

Après m'être affligé avec vous des événemens funeftes qui vous ont rendu cette maladie fi redoutable, & fachant quelle eft votre inquiétude relativement à M***, je fuis peu furpris que vous defiriez ardemment de vous procurer quelques lumieres fur la nature de

celle dont il eſt menacé, & qui a été ſi fatale à pluſieurs de nos amis. Ce qui me ſurprend c'eſt qu'étant à portée de conſulter des perſonnes plus habiles que moi vous ne les ayez pas choiſies. Quoique convaincu que je ne mérite nullement les expreſſions flatteuſes & obligeantes dont votre maniere de penſer ſur mon compte vous a engagé à vous ſervir, j'en ſuis cependant trop flatté pour m'obſtiner à refuſer de vous ſatisfaire. Mes ſentimens, quels qu'ils puiſſent être, auront au moins le mérite de la clarté & de pouvoir être ſaiſis. Je me conformerai à ce que vous me preſcrivez, & ne vous renverrai à aucun traité de médecine, évitant ſoigneuſement les termes techniques pour leſquels vous témoignez tant d'éloignement. Quant à ce que vous me demandez ſi vous pourez montrer ma lettre à quelque membre de la faculté, je vous en laiſſe abſolument le maître ; car ceux qui ſont le plus verſés dans leur profeſſion en connoiſſent le mieux l'incertitude, & ont le plus d'indulgence pour les fautes & les erreurs des autres.

Hélas, mon ami ! comment les médecins pouroient-ils éviter de ſe tromper? les plus habiles méchaniciens tenteroient vainement de remédier aux mouvemens irréguliers d'une

montre, tant qu'ils ne connoitroient pas la ſtructure, & la maniere dont agiſſent pluſieurs de ſes principaux reſſorts : ne couroient-ils pas riſque de la gâter en voulant la raccommoder ? les médecins ſont préciſément dans le même cas ; car quoiqu'il ſoit démontré que les nerfs ſont les organes du mouvement & du ſentiment, nous ne connoiſſons pourtant point leur ſtructure. Quelques anatomiſtes aſſurent que ce ſont des cordes impénétrables ; d'autres que ce ſont des tubes déliés qui renferment un fluide ; mais ils n'ont point encore découvert la nature de ce fluide, s'il ſert ſeulement à nourir les nerfs, ou s'il eſt le véhicule par lequel ils communiquent aux autres parties la ſenſibilité & la faculté de ſe mouvoir. Il s'en manque de beaucoup que ceux qui ſoutiennent ſon exiſtence ſoient en état de décider cette queſtion, moins encore d'expliquer de quelle maniere les idées, formées dans le cerveau, peuvent à l'aide de cordes ſolides, ou d'un fluide renfermé dans des tubes, communiquer à volonté le mouvement aux bras & aux jambes. Nous ignorons pourquoi la volonté, qui n'a nulle influence ſur le mouvement du cœur d'un animal, trouveroit les pieds ſoumis & obéiſſans à ſes ordres, & il nous eſt auſſi

difficile d'expliquer comment un homme peut par ſon ſeul vouloir mettre une jambe ſur l'autre, qu'il le ſeroit de comprendre de quelle façon il pourroit tranſporter Oſſa au ſommet de l'Olympe. L'un arrive à tout moment, l'autre paſſeroit pour un miracle : cependant il eſt auſſi aiſé d'expliquer l'un que l'autre. Tandis que nous ne connoitrons pas l'eſſence de parties ſi utiles, au lieu d'être ſurpris qu'un ſi grand nombre de maladies réſiſtent à toute l'habileté du médecin, nous aurions plutôt ſujet de nous étonner qu'il parvienne quelquefois à les diminuer ou à les guérir par ſon art.

Il eſt certain que la ſatyre peut en toute ſûreté lancer ſes traits contre la préſomption & l'ignorance d'un grand nombre d'individus de cette profeſſion, ainſi que contre ceux de pluſieurs autres ; ce ſeroit pourtant injuſtement qu'elle les dirigeroit contre l'art même, car malgré les ténebres qui couvrent pluſieurs parties de l'économie animale, on remédie à nombre d'infirmités, & même à quelques-unes des plus dangereuſes & des plus douloureuſes auxquelles le corps humain eſt expoſé.

Malheureuſement pour l'humanité, & particuliérement pour les Anglois, la conſomption n'eſt point de ce nombre.

Cette maladie peut procéder de différentes causes.

1°. D'une contusion ou d'une blessure extérieure.

2°. De la maladie connue sous le nom de pleurésie, comprenant sous cette dénomination l'inflammation du poumon même, & celle de la membrane qui le couvre.

3°. De la rupture de quelques-uns des vaisseaux sanguins du poumon, indépendamment de quelque lésion extérieure causée par la conformation défectueuse de la poitrine, & par le peu de consistance des vaisseaux.

4°. De petites tumeurs dans le poumon nommées tubercules.

La premiere cause est une contusion ou une blessure extérieure.

Lorsqu'un accident de cette nature a lieu, il est plus dangereux & plus difficile à guérir que lorsqu'il affecte toute autre partie du corps, parce que le poumon est un organe vital, absolument nécessaire à l'existence; aussitôt que son mouvement est altéré, les autres fonctions animales sont suspendues; sa texture étant extrêmement délicate, s'il éprouve une fois la moindre rupture, elle ne fera qu'augmenter, vu qu'il est constamment en mouve-

ment & exposé aux effets de l'air extérieur, circonstances également nuisibles à la guérison des blessures, & parce que la masse du sang distribué dans tout le corps passe d'abord à travers; conséquemment les vaisseaux sanguins de cet organe sont plus nombreux que ceux d'aucune autre partie.

Après avoir mûrement réfléchi sur ces différentes circonstances, on en conclut naturellement que toute blessure au poumon devroit nécessairement être mortelle, néanmoins l'expérience prouve le contraire. Plusieurs de ces blessures se consolident d'elles-mêmes, par ce que l'on appelle la premiere intention. Le médecin peut prévenir la fievre en faisant tirer au patient la quantité de sang convenable; il peut régler sa diete; mais pour la guérison radicale il doit s'en remettre à la nature qui ne manquera pas de l'opérer, surtout si elle n'est point troublée par ces différentes liqueurs balsamiques que l'on administre quelquefois aux malades en pareilles occasions. Et lorsque cette blessure par un traitement peu judicieux, par son étendue, ou par la mauvaise constitution du patient, dégénère en ulcere, suivie de symptômes phtisiques, cette maladie doit être traitée comme provenant de quelqu'une des autres causes.

La pleurésie ou l'inflammation du poumon est une maladie plus ordinaire dans les pays froids que dans les tempérés. C'est au printems qu'elle fait le plus de ravage; elle s'attache de préférence aux personnes d'un tempérament sanguin.

Les saignées abondantes & fréquentes, les fomentations, les vésicatoires appliqués le plus près qu'il se peut de la partie affectée, & un régime délayant & rafraichissant, la font ordinairement disparoître sans qu'il y ait rien à craindre des suites. Quelquefois en négligeant de saigner aussi souvent qu'il le faudroit au commencement, & quelquefois malgré tous les soins qu'on s'est donné, elle se termine par un abcès, qui venant à s'ouvrir est capable de suffoquer le patient, ou qui lorsque la matiere séjourne trop longtems occasionne un ulcere qui produit la maladie en question.

La troisieme cause de la consomption pulmonaire dont j'ai fait mention est le crachement de sang procédant de la rupture des vaisseaux intérieurs de ce viscere, indépendamment de meurtrissure ou blessure extérieure. Les gens qui ont un beau teint, la peau délicate, la taille fine, le cou long, la poitrine étroite, y sont plus sujets que d'au-

tres. Ceux qui par leur conformation annoncent une diſpoſition prochaine à cette maladie en ſont ordinairement attaqués après qu'ils ont pris leur accroiſſement. Les femmes de quinze à trente trois, les hommes deux ou trois ans plus tard. En Angleterre, elle commence ordinairement par un crachement de ſang au printems ou au commencement de l'été, lorſque le tems change ſubitement & paſſe tout d'un coup du froid à une chaleur exceſſive, & que cette derniere eſt ſuppoſée raréfier le ſang, avant que les ſolides ſoient proportionnellement relâchés de la contraction où les a réduits le froid exceſſif de l'hyver. Quand le crachement de ſang arrive à une perſonne qui a perdu de proches parens par la conſomption pulmonaire, elle eſt beaucoup plus dangereuſe, cette circonſtance donnant lieu de ſoupçonner qu'une famille y eſt ſujette ou en eſt infectée.

L'exercice violent peut occaſionner la rupture des vaiſſeaux ſanguins du poumon, même chez ceux en qui cet accident n'eſt point héréditaire, par conſéquent ceux chez qui il l'eſt doivent néceſſairement s'en abſtenir. L'exercice violent eſt plus dangereux au printems qu'en toute autre ſaiſon, & pris ſur le ſom-

met des hautes montagnes, par ceux qui n'y résident pas ordinairement, il l'eſt plus que dans les vallées. La diminution ſubite du poids de l'atmoſphere coopérant avec l'exercice rend les vaiſſeaux plus fragiles. Rien n'eſt ſi pernicieux aux gens ſujets à cracher le ſang que les inſtrumens à vent. Avant que ce crachement les prenne, ils éprouvent des inquiétudes dans la poitrine, une difficulté de reſpirer, & leur ſalive aquiert un goût ſalé; ces ſymptomes varient quelquefois.

Rien ne ſauroit être plus trompeur que les indices de cette maladie dans certains cas. La ſubſtance du poumon, ſi abondamment pourvue de vaiſſeaux ſanguins, n'eſt pas partagée auſſi libéralement de nerfs; en conſéquence elle peut être dangereuſement affectée avant que le péril ſoit annoncé par des douleurs aiguës. Il arrive quelquefois que les gens conſtitués, comme j'ai dit, à la fleur de leurs ans, ſurtout au printems, ſont attaqués d'une foible toux qui augmente par dégrés, d'abord ſans douleur, ſuivie de mal de poitrine, de reſpiration pénible & de crachement de ſang. Il s'y joint une fievre lente qui dure toute la nuit, diminue le matin & occaſionne une ſueur abondante. Ces ſymptômes augmentent

tous les jours, & quoiqu'on y ait fait de bonne heure la plus grande attention & qu'on ait ſuivi les conſeils qui ont paru les plus ſalutaires, les patiens deſcendent ſans s'en douter par degrés au tombeau.

Ceux qui par leur conformation, ou parce que cette maladie a précédemment fait des ravages dans leur famille, y ont des diſpoſitions prochaines, doivent avoir la plus grande attention à ce qu'ils mangent; un régime frugal & rafraichiſſant eſt le plus ſalutaire. Ils doivent s'abſtenir de tout exercice violent & de tout ce qui pourroit les échauffer, ſe faire ſaigner par précaution au printems; ſi leurs facultés le permettent ils feront bien de paſſer les mois les plus froids dans un climat chaud; & dans le cas où ils ſeroient obligés de reſter l'hyver en Angleterre, qu'ils portent des camiſoles de flanelle ſur la peau, & prennent toutes ſortes de précautions pour ne pas s'enrhumer.

La quatrieme cauſe que j'ai indiquée eſt celle des tubercules au poumon.

Le tems humide, nébuleux & variable, qui regne conſtamment dans la Grande Brétagne, rend ſes habitans plus ſujets que ceux des climats plus doux & plus tempérés aux ca-

tarres, aux rhumatiſmes, aux pleuréſies & aux autres maux provenant d'une tranſpiration arrêtée. La même cauſe expoſe les habitans de notre île aux obſtructions des glandes, à des maladies ſcrophuleuſes, & à des tubercules à la ſubſtance du poumon. Les écrouelles y ſont plus communes qu'on ne le croit généralement. Car pour une perſonne chez laquelle elles ſe manifeſtent par l'enflure des glandes, au-deſſous du menton & par d'autres marques extérieures, pluſieurs en ont les glandes intérieures affectées. Cette vérité eſt bien connue de ceux qui ſont accoutumés à diſſéquer des cadavres; en examinant ceux des perſonnes mortes de la conſomption pulmonaire, outre les ulceres ouverts des poumons, ils y trouvent communément pluſieurs petites tumeurs dures ou tubercules, quelques-unes pleines de matiere; après l'ouverture des autres, ils y découvrent une petite tache bleuâtre, de la groſſeur d'une petite dragée de plomb. Ici la ſuppuration ou la formation de la matiere eſt ſur le point de commencer; chez quelques-uns le tubercule eſt tout-à-fait dur & la couleur en eſt blanchâtre dans toute ſa ſubſtance. Les tubercules au poumon peuvent ſans beaucoup d'inconvénient reſter long-

tems dans cet état d'inertie; mais lorſque de fréquens catarres ou d'autres cauſes irritantes leur cauſent une inflammation, la matiere ſe forme, s'ouvre une iſſue & occaſionne un ulcere. Les ſoins & l'attention peuvent prévenir l'inflammation des tubercules ou empêcher qu'elle ne ſe termine par la formation de la matiere; dès qu'elle eſt une fois formée & que les tubercules ſont changés en abcès rien n'eſt capable d'arrêter ſes progrès. Il faut qu'elle continue à s'amaſſer juſqu'à ce qu'elle aboutiſſe. Si elle arrive dans le voiſinage d'un des grands vaiſſeaux par le moyen deſquels l'air ſe communique, une prompte ſuffocation peut en être la ſuite; cependant cette matiere ſe change ordinairement en rhume & ſort par les crachats.

D'après les circonſtances dont je viens de faire l'énumération, relativement à la texture délicate, au mouvement conſtant & au grand nombre de vaiſſeaux ſanguins du poumon, il eſt naturel de penſer qu'une rupture de cette eſpèce dans ſa ſubſtance ſera beaucoup plus difficile à guérir qu'une bleſſure occaſionnée par une cauſe extérieure : quoique cette vérité ſoit généralement reconnue, on a cependant pluſieurs exemples que de telles ruptures ont

été consolidées, la matiere expectorée en diminuant chaque jour le volume & la blessure se fermant peu-à-peu; ce qui ne s'opere point par l'efficace des remedes, mais uniquement par la disposition constante & par le penchant inhérent à la nature, qui par des moyens incompréhensibles travaille sans relâche à rendre la santé au corps humain.

Il est à propos d'observer que les personnes que leur conformation rend plus sujettes au crachement de sang ont en même tems une disposition plus prochaine que d'autres à avoir des tubercules au poumon. La maladie désignée sous le nom d'asthme spasmodique a été rangée dans la classe de celles qui produisent la consomption pulmonaire. Je n'ai pas assez de présomption pour oser affirmer de ma propre autorité, que cette maladie ne contribue pas à la formation des tubercules au poumon; tout ce que je peux dire avec vérité, c'est que j'ai souvent vu l'asthme spasmodique au plus haut degré, suivi des symptômes les plus allarmans, tourmenter très-longtems ceux qui en étoient attaqués, & à la fin disparoître tout-à-coup sans jamais revenir, les personnes qui en ont été affligées recouvrant leur santé & la conservant depuis nombre d'années. Il

n'eſt pas probable que dans aucun de ces cas les tubercules ſe ſoient formés, & il eſt certain que chez des perſonnes dont les corps ont été ouverts après leur décès, occaſionné par d'autres maladies, l'aſthme ayant diſparu pluſieurs années auparavant, il ne s'y en eſt point trouvé.

Certaines éruptions de la peau ſuivies de fievre, particuliérement la petite vérole & encore plus ſouvent la rougeole, laiſſent après elles un levain qui ſe termine ſouvent par la conſomption pulmonaire. Quelle que puiſſe être celle des cauſes dont je viens de faire l'énumération qui la produiſe, il eſt certain que dès qu'un ulcere accompagné d'une fievre hectique eſt formé dans le poumon, le cas eſt extrêmement dangereux. Lorſque la fin en doit être funeſte, les ſymptômes ſont un pouls vif & un froid intérieur, tandis que la peau du patient paroît brulante à ceux qui la touchent; des friſſons irréguliers, une forte toux, l'expectoration de matieres mêlées de taches de ſang, des ſueurs le matin, les joues entourées de marques cramoiſi, les paumes des mains extrêmement chaudes, une exceſſive maigreur, le retirement des ongles, l'enflure

des jambes, des vertiges, le délire, que la mort ſuit de bien près.

Ces ſymptômes ne ſe manifeſtent pas toujours, ni dans tous les cas. Quoique la maigreur ſoit plus remarquable dans cette maladie que dans aucune autre, il arrive fréquemment que l'appétit ne diminue point, & quoique le délire précede quelquefois la mort, il n'arrive guere que le malade perde la connoiſſance; que lorſqu'il entretient juſqu'au dernier moment l'eſpérance de ſe tirer d'affaire.

Plût à Dieu qu'il fût auſſi facile d'indiquer le remede que de décrire les ſymptômes d'une maladie auſſi dangereuſe, contre laquelle tous les ſecours de la médecine ont eu un ſuccès ſi malheureux qu'on a lieu de penſer que la fin en a été plus ſouvent avancée que retardée par les moyens employés pour la guérir! Détailler les drogues dont on a longtems fait uſage, & qu'on a honoré des plus grands éloges pour leur efficace dans la guériſon des contuſions intérieures, des ulceres du poumon & des conſomptions reconnues, feroit indiquer celles qu'on doit éviter comme pernicieuſes, & celles qu'on doit regarder comme inutiles & ſans vertu.

L'eau ſalée & quelques ſources minérales, certainement

certainement très-ſalutaires dans les affections ſcrophuleuſes & dans pluſieurs autres, ont été trouvées dangereuſes ou du moins ſans efficace dans la conſomption. Juſqu'à préſent l'expérience n'a point démontré qu'on pût en les preſcrivant, ainſi qu'aucun des remedes connus, ſe flatter de prévenir ou de diſſoudre les tubercules du poumon. Le mercure, qu'on a trouvé ſi propre à diſpoſer les autres ulceres à ſe conſolider, ne produit aucun bon effet ſur ceux de ce viſcere, quoique certains médecins imaginent qu'il peut être utile au commencement pour les diſſoudre avant qu'ils commencent à ſuppurer ; mais comme il n'y a aucune preuve abſolue qu'il ſe ſoit formé des tubercules ou concrétions indolentes, il ne ſauroit y en avoir que le mercure les ait guéries.

Différentes eſpèces de gommes, ainſi que des baumes naturels & artificiels, ont été long-tems ſuppoſés contribuer à la conſolidation des ulcères & des bleſſures extérieures ; & en conſéquence de cette propriété on en a fait la baſe d'une grande quantité d'emplâtres & d'onguens. On s'eſt enſuite imaginé que ces mêmes remedes adminiſtrés intérieurement produiroient le même effet ſur les ulcères in-

térieurs; en conséquence plusieurs de ces gommes & de ces baumes ont été ordonnés sous différentes formes pour la consomption pulmonaire. Le raisonnement sur lequel on a fondé cette pratique me paroît un peu hazardé & n'est rien moins que concluant. Que ces baumes fussent convenables à la guérison des blessures, pourvu qu'ils fussent appliqués directement sur la partie lésée, il ne s'ensuit pas qu'ils pussent porter leur vertu curative, sans qu'elle en souffrît, de l'estomac au poumon, après avoir essuyé l'opération qu'entraîne la digestion. La chirurgie plus exacte ayant démontré que les granulations qui s'élevent & suppléent à la perte de substance dans les blessures extérieures, & consolident ou ferment celles de toute espèce, ne procedent d'aucune vertu active des onguens ou des emplâtres qu'on y applique, mais sont uniquement l'ouvrage de la nature & s'operent beaucoup mieux lorsqu'on fait usage des substances les plus douces ou d'une simple toile seche, & que les gommes échaufantes, les résines & les baumes retardent plutôt quelles n'avancent leur guérison, l'usage intérieur de pareils remèdes doit être à présent rejetté

par les mêmes principes qui les avoient fait adopter autrefois.

Aucune eſpèce de raiſonnement ne ſauroit contrebalancer l'expérience; cependant les médecins ont tiré des conſéquences tout-à-fait oppoſées relativement à l'effet des baumes naturels & artificiels, en mettant même de côté la théorie & le raiſonnement & décidant d'après leur pratique & l'expérience ſeules. Ceci ſuffit pour prouver du moins que leur vertu eſt très-problématique. Quant à moi après pluſieurs tentatives & les obſervations les plus exactes que j'ai été capable de faire, je n'ai jamais vu qu'elles aient rendu le moindre ſervice dans aucune conſomption procédant d'un ulcere au poumon, & j'ai généralement éprouvé que les médecins du jugement deſquels je fais plus de cas que du mien penſoient comme moi.

Il n'eſt point extraordinaire de voir une guériſon retardée, pour ne rien dire de plus, par les moyens qu'on emploie pour l'avancer, & les médecins dont la pratique eſt fondée ſur des raiſonnemens théoriques ne ſont pas les ſeuls auxquels ce malheur arrive. Ceux qui font profeſſion de n'avoir d'autre guide que l'expérience, toutes les fois qu'elle n'eſt pas

guidée par le bon ſens & éclairée par la prudence, ſont expoſés au même inconvénient : un médecin preſcrira pendant vingt ans un remede qui dans toutes les occurrences a fait quelque mal, cependant jamais aſſez pour empècher que la nature ne ſoulage à la fin le patient, & s'il arrive qu'on oſe attaquer ſa vertu, alors celui qui l'a ordonné alléguera en ſa faveur ſes vingt années d'expérience : on ne doit jamais oublier que toutes les fois que la conſtitution animale eſt dérangée par accident ou par maladie, la nature fait tous ſes efforts pour la rétablir. Elle a heureuſement plus d'une reſſource & différentes manieres de parvenir à ſon but; elle l'atteint très-ſouvent beaucoup mieux ſans le ſecours de la médecine. Mais il arrive auſſi aſſez fréquemment qu'elle réuſſit en en faiſant uſage: le médecin & le patient s'accordent à croire que les remedes qui n'ont pas retardé la guériſon l'ont réellement opérée.

Un payſan éprouve un friſſon, qui eſt ſuivi de fievre & accompagné d'une petite toux. — Il ſe met au lit, une chaleur & une ſoif exceſſive lui ſuggerent de boire abondamment de l'eau telle qu'on l'a puiſée à la ſource; le ſecond ou le troiſieme jour une ſueur copieuſe

ſort de tous ſes pores & met fin à la maladie. Les mêmes ſymptômes produits par une cauſe ſemblable, qui auroit été détruite par le même ſpécifique dans un pareil eſpace de tems, ſe manifeſtent chez un homme au-deſſus du commun, il a recours à l'apoticaire qui lui envoie ſur le champ un opiate pectoral pour diſſiper la toux; enſuite il lui adminiſtre un vomitif pour chaſſer les nauſées que l'opiate a occaſionnées : la chaleur & la fievre augmentent; il appelle le médecin, celui-ci ordonne qu'on le ſaigne afin de diminuer l'ardeur de la fievre, & il lui fait prendre pour quelque autre raiſon une médecine: ce qui prévient la criſe naturelle que la ſueur auroit amenée: le malade étant de plus tourmenté par les drogues ou les poudres qu'on lui donne toutes les deux ou trois heures, la nature ne s'en débaraſſe que cinq ou ſix jours plus tard qu'elle l'auroit fait ſi on l'avoit abandonnée à elle-même: à la fin & malgré tous ſes empêchemens elle opere la guériſon. Alors l'apoticaire & le médecin s'applaudiſſent des heureux effets de leurs remedes, & reçoivent les remercimens du patient qui croit leur avoir une grande obligation.

Tout homme doué d'une pénétration ordi-

naire, & qui a la moindre connoiſſance en médecine, doit avoir aſſez d'expérience pour convenir que la deſcription que je viens de faire n'eſt point exagérée ; on ne doit cependant pas en conclure que la médecine ne ſoit d'aucune utilité. Il eſt pluſieurs maladies dans leſquelles, ſans ſon ſecours, la nature s'affaiſſeroit. Le devoir du médecin éclairé & expérimenté eſt de les diſtinguer des autres, & de laiſſer les fripons & les ignorans ſe vanter de guériſons de maladies auxquelles ils ſavent ou devroient ſavoir que les remedes ſont abſolument inutiles.

Quelques médecins qui ont renoncé aux autres gommes & aux réſines, qui leur paroiſſent ſans vertu ou nuiſibles dans la phtiſie, continuent encore à faire uſage de la myrrhe comme d'un remede ſalutaire ; cependant d'après tout ce qu'on m'a appris, le cas dans lequel cette gomme a été cenſée utile eſt la phtiſie provenant de foibleſſe, à la ſuite d'évacuations exceſſives de différentes eſpèces, & non du poumon ulcéré. Après avoir clairement démontré que la myrrhe eſt ſalutaire en pareil cas, il ſeroit encore à propos de rechercher ſi elle l'eſt plus ou moins que le quinquina. J'ai pluſieurs fois fait mention de la

ſaignée & d'un régime frugal & délayant comme du moyen le plus ſûr de prévenir & de guérir les affections du poumon cauſées par l'inflammation. Dans le cas de bleſſures ou de meurtriſſures extérieures, cette méthode facilite la cure immédiate par la premiere intention. C'eſt la principale choſe ſur laquelle on puiſſe faire fond pour la guériſon des pleuréſies; & c'eſt ſouvent par négligence ou en n'uſant pas aſſez libéralement de cette évacuation que le mal ſe termine par un abcès. Chez les gens diſpoſés par leur conformation ou par la nature de leur tempéramment au crachement de ſang, elle eſt propre à empêcher que les vaiſſeaux enflés ne ſe rompent, & dans ceux qui ont des tubercules au poumon elle eſt de la plus grande utilité pour prévenir l'inflammation & le changement en ulceres: cependant après qu'elles ſont formées, je doute beaucoup qu'on parvienne à les guérir par de fréquentes ſaignées quoique peu copieuſes. Cette méthode a ſouvent été pratiquée; j'imagine que les effets qu'elle a produits juſqu'à préſent ne ſauroient encourager à la continuer. Que dans toutes les époques de cette maladie les ſymptômes ſoient tels qu'ils requierent cette évacuation, c'eſt une

N 4

vérité qu'on ne fauroit nier; il y a cependant une grande différence dans l'application de ce qu'on regarde comme un palliatif conjectural & un remede dont on fe promet une parfaite guérifon. Dans l'un de ces cas, on n'en fera ufage que lorfque quelque fymptôme particulier l'exigera; dans l'autre, on s'en fervira dans de certains intervalles, que les fymptômes foient ou ne foient pas preffans: il pourra contribuer à affoiblir le patient dont la débilité n'eft déja que trop confidérable, fans qu'on ait la confolation de favoir avec certitude s'il a produit d'autres effets.

Les véficatoires n'affoibliffent point autant, ils font d'une utilité reconnue dans les pleuréfies, peut-être en occafionnant l'inflammation extérieure contribuent-ils à détourner de l'intérieur fa difpofition inflammatoire : peut-être. — quelle que foit cependant la maniere dont ils operent, il me femble avoir vu fouvent les véficatoires & furtout les fetons produire les meilleurs effets, même après que les fymptômes indiquoient l'ulcération du poumon.

Quant aux nombreufes formes des électuaires, des loocs & des opiates compofés d'huiles, de gommes & de fyrops, & par la

courtoiſie des auteurs de pharmacopées nommés pectoraux, je ſuis convaincu qu'ils ne ſauroient être d'aucune utilité dans cette maladie & qu'ils produiſent rarement d'autre effet que de charger l'eſtomac & de nuire à la digeſtion de la bonne nourriture. Bien loin de procurer le moindre avantage paſſager au patient, à peine peut-on ſe flatter qu'ils adouciront pour un tems la toux : lorſque ce ſymptôme devient inquiétant, des opiates doux & anodins ſont les meilleurs palliatifs auxquels on puiſſe avoir recours. Quelques praticiens en interdiſent l'uſage, ſuppoſant qu'ils empêchent l'expectoration ; ils paroiſſent ſeulement produire cet effet en adouciſſant l'irritation & diminuant la toux : après que cet opiate aura ceſſé d'opérer, l'expectoration de la matinée ſera aſſez abondante pour réparer celle qui ne ſe ſera pas faite la nuit. Il vaut certainement mieux que la matiere s'accumule & que le patient la crache toute à la fois, que ſi elle l'empêchoit de dormir & qu'il ſe fatiguât toute la nuit à touſſer & à cracher. On doit pourtant uſer avec le plus grand ménagement de ces palliatifs, & l'on ne doit jamais y avoir recours tant qu'il n'a pas abſolument perdu le ſommeil. On doit com-

mencer par de petites doſes & ne les pas augmenter ſans une forte néceſſité : adminiſtrés de cette maniere, ils ne ſauroient faire de mal, & ceux qui rejettent ce genre de remedes, qui procurent du repos & de la tranquilité à l'époque la plus déplorable de cette maladie, devroient nous donner des preuves plus convaincantes que celles qu'ils nous ont données juſqu'à préſent, qu'ils ſont en état de procurer à leurs patiens des ſoulagemens plus efficaces & plus durables.

L'efficace reconnue du quinquina dans pluſieurs maladies, ſurtout dans les fievres intermittentes, la ceſſation des ſymptômes qui ſe manifeſtent régulierement tous les jours à une certaine époque de la conſomption pulmonaire, & qui lui donnent à quelques égards l'apparence d'une intermittence, joints au peu de ſuccès de tous les autres remedes, ont ſuggéré aux médecins d'eſſayer dans cette occaſion cette excellente drogue. D'après ces eſſais, on convient aſſez généralement qu'elle eſt ſalutaire dans la phtiſie, procédant de débilité & d'autres cauſes, à l'exception de celle qui vient d'ulceres au poumon; dans ce dernier cas, quelques médecins reſpectables ſuppoſent qu'il eſt toujours nuiſible. Je ſuis très-décidé.

ment de la premiere opinion, peut-être ne me convient-il gueres de combattre la seconde : tout ce que je demande c'eſt qu'on me permette d'obſerver que les praticiens les plus fameux penſent que les remedes les plus ſalutaires adminiſtrés, lorſque la maladie eſt dans la criſe la plus fâcheuſe, peuvent devenir d'autant plus nuiſibles qu'à peine s'en eſt-il trouvé aucun qui ait fait le moindre bien. On peut à ces différentes époques ordonner l'élixir de vitriol. C'eſt un remede agréable & utile, ſurtout dans le cas où le patient eſt épuiſé par des ſueurs fréquentes & abondantes.

Pour ſatisfaire à ce que vous avez exigé de moi, j'ai cru devoir vous faire part de ce que je penſois à ce ſujet & vous dire franchement mon ſentiment, d'après lequel vous vous appercevrez aiſément qu'outre les objections dont j'ai déja parlé contre la perſonne entre les mains de laquelle notre ami ſe trouve actuellement, je ne ſaurois approuver qu'il lui ordonne une ſi grande quantité de drogues ou qu'il l'oblige de reſter à Londres dans une ſaiſon où il trouveroit à la campagne ce qui eſt préférable à toute eſpèce de remede, c'eſt-

à-dire, l'air, l'exercice, j'ajouterai même les alimens.

Si j'avois été informé plutôt de la maladie de notre ami, je lui aurois conseillé d'aller attendre le printems dans la partie méridionale de la France; mais dans la saison où vous recevrez cette lettre, la chaleur modérée & la verdure des prairies de notre île rafraîchissante sont préférables aux chaleurs étouffantes & aux campagnes brulées du midi. D'après ce que vous m'avez appris de son état, je n'hésite pas un instant à vous conseiller de lui faire quitter toute espèce de drogue & le séjour de la capitale. Puisqu'il s'accommode si bien de l'usage du cheval, qu'il ait recours à cet exercice & le prenne dans un atmosphere exempt de la fumée de la ville & imprégné de l'odeur des plantes & des herbes naissantes, odeur qui mérite à plus juste titre le nom de pectorale qu'aucune des résines échauffantes ou des huiles dégoutantes pour lesquelles ce mot a été prostitué. Qu'il emploie son été à prendre les eaux & à se promener à cheval aux environs de Bristol. Il lui sera facile de se procurer une maison en plein air dans la campagne, à quelque distance de cette ville : cet éloignement lui fournira une raison

de plus de se lever de meilleure heure & de monter tous les matins à cheval. Il est de la plus grande importance qu'il continue cet exercice tous les jours que le tems le lui permettra : dans le cas même où le ciel seroit un peu nébuleux, il ne doit point s'en effrayer ; on ne court point risque de s'enrhumer tant que dure le mouvement qui aide à la digestion, précipite la marche du sang du poumon à la surface du corps, & est beaucoup plus salubre le matin qu'après dîné.

Quant au régime, il faut qu'il se conforme exactement à la regle importante qui veut qu'il prenne fréquemment de la nourriture en petite quantité, & qu'il ne se leve jamais de table pleinement rassasié, afin que les organes de la digestion ne soient point trop fatigués ou les vaisseaux surchargés tout-à-coup d'une quantité trop considérable de chile, qui ne manque jamais d'occasionner une respiration pénible & d'augmenter la fievre & la rougeur du visage, suites assez ordinaires de chaque repas.

Puisque son tempéramment ne lui permet pas de supporter aucune espèce de laitage, ce genre de nourriture en général, si convenable à ce genre de maladie, doit être proscrit ;

& il faut y substituer des soupes aux herbes peu grasses, ou des farineux.

Les acides, surtout ceux des végétaux, sont singuliérement agréables & rafraichissans pour ceux qui sont tourmentés de chaleur, d'oppression & de langueur qu'occasionne la phtisie. La quantité de jus de citron que l'on peut supporter sans aucun inconvénient, lorsque le tempéramment s'y est une fois accoutumé par degrés, est étonnante; & dans les cas où il ne cause aucune douleur à l'estomac ou aux entrailles, on prétend qu'il est très-propre à diminuer la force de la fievre hectique.

J'ai vu depuis mon dernier voyage deux exemples dans lesquels la guérison a été beaucoup plus prompte que je ne l'aurois imaginé d'après les mêmes symptômes. Le premier est celui d'une jeune demoiselle âgée de près de dix-sept ans & en apparence d'un excellent tempéramment. Dans de mauvais jours du printems elle s'enrhuma; ce rhume ayant été négligé au commencement empira peu à peu. A la fin les médecins ayant été consultés, leurs ordonnances parurent lui avoir fait autant de mal que son imprudence. Vers le milieu de l'été sa toux devint continue, suivie de fievre hectique & de rougeur, de frissons irréguliers,

de ſueurs du matin, de maigreur, d'expectoration, d'un phlegme purulent, mêlé de taches couleur de ſang, & de tous les indices d'un ulcere ſuppurant au poumon. Elle fut tranſportée dans ce triſte état de la ville à un village de Suiſſe agréablement ſitué, où pendant pluſieurs mois elle vécut au milieu d'une vigne, ne ſe nourriſſant que de raiſins & de pain. On lui avoit ordonné un régime de lait & de végétaux. Son goût la décida pour les raiſins, dont elle continua à faire ſa nourriture, s'appercevant que par cette diete elle devenoit moins languiſſante & moins échauffée, que la toux, la fievre & tous les autres ſymptômes diminuoient graduellement. Elle parut par le changement d'air & ce régime ſeulement arrachée aux horreurs de la mort, & revint chez elle très-ſatisfaite & avec toute la vigueur & l'apparence de la ſanté. L'hiver ſuivant après s'être échauffée à danſer chez une de ſes amies elle retourna le ſoir à pied au logis par le froid; la toux, le crachement de ſang & les autres ſymptômes revinrent immédiatement, & elle mourut trois mois après.

Dans l'autre exemple la fievre étoit moins ardente, mais il y eut une expectoration de

matieres fréquemment mêlées de sang & des signes évidents d'un ulcere au poumon. L'homme chez lequel ces symptômes se manifestoient avoit essayé les remedes pectoraux, les pillules, les opiates &c., dont on fait usage en pareil cas avec le succès ordinaire. Il empiroit à vue d'œil; la saignée l'avoit autrefois soulagé, & il y avoit renoncé depuis plusieurs mois, en supposant qu'elle ne produisoit plus aucun effet; & il avoit pour cette même raison laissé fermer un cautère, quoiqu'il continuât toujours le régime du lait. Je lui fis le récit de l'exemple de la jeune demoiselle que vous venez de lire, dont je n'oubliai aucune circonstance. Il prit sur le champ le parti de se borner pour toute nourriture au pain & au raisin: je lui conseillai en même tems de faire rouvrir son cautere & de conserver encore quelque tems cet écoulement, ce qu'il ne fit pas. Il quitta cependant la ville pour la campagne, & passa le matin à cheval tout le tems qu'il put sans se fatiguer. Il ne tarda pas à pouvoir y rester plus longtems, & au bout de trois semaines ou d'un mois la toux étoit fort diminuée. Après qu'il eut continué ce régime pendant deux ou trois mois, il ne lui en restoit que peu & ses crachats n'étoient que des phlegmes

mes ſans mélange de ſang ou de matiere. Il y a actuellement plus d'une année qu'il ſe porte bien; & quoiqu'on me marque que par occaſion il mange quelquefois de la viande, juſqu'à préſent il n'en a reſſenti aucune incommodité. Il a paſſé la ſeconde automne comme il avoit fait la premiere dans une maiſon de campagne entourée de vignes. La plus grande partie de ſa nouriture conſiſtoit en raiſins mûrs & en pain. Avec une pareille diete toute eſpèce de boiſſon lui étoit aſſez inutile : la ſeule dont il fit uſage étoit de l'eau pure, & il ſe pourvut d'une proviſion conſidérable de ce fruit pour l'hiver ſuivant.

Quoique je ne ſois pas dans l'idée que les raiſins aient la moindre vertu ſpécifique pour la guériſon de la conſomption pulmonaire, ou qu'ils ſoient beaucoup préférables à quelques autres demi acides, aux fruits doux également agréables au goût, pourvu qu'on en puiſſe trouver de tels, j'ai jugé néanmoins qu'il étoit à propos de détailler les choſes dont on avoit fait uſage dans ces deux cas; laiſſant à d'autres la faculté de décider quelle partie des heureuſes conſéquences que je viens de rapporter doit être attribuée au changement d'air, à l'exercice ou au régime, ils recher-

cheront encore si le tour favorable que la maladie a prise dans ces deux cas n'auroit point été le résultat d'autres particularités que j'ai peut-être manqué d'observer.

A présent, mon cher monsieur, j'ai satisfait à votre demande, & quoique j'aie tâché d'éviter la prolixité, & me sois abstenu de termes techniques, je m'apperçois que ma lettre est beaucoup plus longue que je ne m'y attendois. Je m'estimerois très-heureux si j'apprenois que quelques-uns de mes conseils eussent été salutaires à notre ami. Si après qu'il aura passé deux ou trois mois à Bristol la toux continuoit, j'imagine que ce qu'il pourroit faire de mieux seroit de venir ici; par ce moyen il éviteroit la rigueur de l'hiver d'Angleterre. Le voyage même lui feroit du bien, & après l'avoir fini, il jouiroit des heureuses influences de l'air tempéré de la *Campagne felice*, il se nouriroit & se rafraichiroit avec les plus beaux raisins du monde, & lorsqu'il seroit fatigué de l'exercice du cheval, il auroit de fréquentes occasions de naviguer & de faire voile le long de cette charmante baye.

LETTRE LXIV.

Naples.

IL y a quelques jours que me promenant dans les rues avec deux de nos compatriotes T*** & N***, nous avons rencontré des gens portant le corps d'un homme dans une bierre ouverte, d'autres suivoient & formoient une espece de procession. Le défunt étoit un artisan, dont la veuve s'étoit donné beaucoup de soin pour le parer de la maniere la plus avantageuse pour cette solemnité; son habillement étoit entiérement neuf, il avoit un chapeau bordé sur la tête, des manchettes à sa chemise, ses cheveux étoient très-bien poudrés, & il tenoit à la main gauche un gros bouquet, tandis que sa droite étoit gracieusement placée sur le côté. Il est d'usage à Naples de porter les morts à l'église peu après leur décès, complettement habillés, & les plus proches parens manifestent le degré de leur affliction par la maniere somptueuse dont ils ornent le corps. Cette pauvre veuve paroissoit tout-à-fait inconsolable, & avoit paré celui du défunt avec une dépense

peu proportionnée à ses facultés. Lorsqu'un mort arrive à l'église, on lit le service. Cette cérémonie finie, il est reporté au logis, on pense qu'alors les beaux habits lui deviennent inutiles; on le dépouille jusqu'à la chemise, & on l'enterre sans bruit.

„ Y a-t-il au monde rien de plus ridicule, „ a dit N***, que de parer quelqu'un après sa „ mort de ses plus beaux habits? Rien, a re„ pliqué T***, si ce n'est de lui préparer à „ grands frais un habillement singulier pour „ cette occasion, comme si l'on craignoit qu'il „ ne se contentât pas des vêtemens qu'il por„ toit pendant sa vie, & qu'on crût qu'il leur „ préféreroit une longue robe flottante d'un „ goût extraordinaire & tout particulier. „ T*** a longtems vécu dans les pays étrangers, & préfere actuellement plusieurs modes des pays qu'il a visités à celles de sa patrie, ce qui l'engage souvent dans des disputes avec ses compatriotes.

Il y a quelque tems que la princesse de*** étant venue à passer, „ La voilà qu'elle s'en va, dit „ N***, suivie de ses cavaliers, de ses cou„ reurs & de toute la pompe d'une souveraine, „ tandis que la position de la femme d'un „ simple gentilhomme Anglois est beaucoup

„ plus gracieuſe que la ſienne. Avec tous ſes „ titres & ſon rang diſtingué, elle n'eſt que „ domeſtique de la reine, & eſt entiérement „ à la merci des caprices d'une autre; ſa ma- „ jeſté pour l'anéantir n'auroit qu'à la regar- „ der de travers. Ceux qui par eux-mêmes ne „ ſont rien, & qui doivent leur exiſtence aux „ faveurs de la cour, a repliqué T***, ne ſau- „ roient être blâmés de lui conſacrer tout leur „ tems. Mais n'avez-vous jamais ouï parler de „ quelques perſonnes qui, dans un pays dont „ on vante la liberté, ſont éblouis du faux „ brillant des chaînes de la cour; de gens que „ les richeſſes, le rang & les dons les plus flat- „ teurs de la fortune ne ſauroient rendre in- „ dépendans; dont les ames paroiſſent d'au- „ tant plus abjectes que leur ſituation les met- „ toit moins dans la néceſſité de vivre dans la „ ſervitude; eux qui flétris par l'âge, & tour- „ mentés par l'envie, ſacrifient tous les de- „ voirs domeſtiques, & errent autour des pa- „ lais des rois, comme l'on prétend que les „ revenans fréquentent les demeures qui leur „ étoient les plus agréables lorſqu'ils étoient „ vivans, & jouiſſoient de toutes leurs facul- „ tés. Fort bien, fort bien, a repliqué N*** „ il eſt inutile d'en parler d'avantage, puiſque

„ nous convenons que de toutes les vieilles „ tapiſſeries des cours, ces figures groteſques, „ ſans avoir l'aſſurance de ceux qu'ils ſer- „ vent, continuent juſqu'au dernier moment „ à promener leur face antique à tous les bals „ d'apparat, & dans les aſſemblées qui ne de- „ vroient être compoſées que de jeunes & „ belles perſonnes, où ces courtiſans ſurannés „ ne ſauroient être que ridicules. „ Dans ce moment la reine a paſſé dans ſon caroſſe avec ſes enfans, & N*** a fait quelques remarques & des comparaiſons dans ſon ſtyle ordinaire, auxquelles T*** a répondu. „ En ceci je re- „ connois le bonheur de la grande Brétagne. „ Je ne prétends point faire de comparaiſons; „ la princeſſe que vous venez de nommer „ eſt à l'abri de toute critique, & bien ſupé- „ rieure aux louanges que je pourois lui don- „ ner. Je dois cependant obſerver qu'il me pa- „ roit étrange que vous qui affectez de mé- „ priſer tous les autres pays, & paroiſſez croi- „ re que tout ce qu'il y a de plus eſtimable „ au monde eſt toujours une production „ de l'Angleterre, tiriez la preuve la plus „ complette & la plus propre à appuyer votre „ façon de penſer d'Allemagne. „

T*** s'appercevant de l'avantage qu'il avoit

obtenu sur son antagoniste a continué de critiquer vigoureusement ce qu'il traitoit de partialité absurde des Anglois en faveur de leur isle, & a observé qu'il seroit heureux que les autres nations d'Europe consentissent à reconnoître en eux une petite partie des bonnes qualités qu'ils s'attribuoient eux-mêmes avec tant de profusion. Il s'est furieusement déchaîné contre la populace, dans laquelle il s'est obstiné à ne reconnoître aucune bonne qualité, quoique d'autres s'accordent à lui en trouver d'essentielles; il a assuré qu'elle étoit insolente & grossiere dans ses manieres, (il s'en est rapporté à ce sujet au témoignage de ses voisins,) naturellement cruelle (pour le prouver il a cité quelques-uns de ses amusemens favoris), & qu'elle avoit des préjugés absurdes, ce que faisoit assez connoître la haine & le mépris qu'elle portoit aux étrangers, desquels, nous a-t-il dit, elle étoit à son tour cordialement détestée. „ Comment cela pourroit-il être autre„ ment, a-t-il ajouté, vû l'inclémence & la „ rigueur du climat qu'elle habite? „ alors il a fait l'éloge de la fertilité de l'Italie, & de la sérénité de son ciel, auquel il attribuoit en partie le génie & la douceur du caractere de ses habitans. „ Il n'est pas douteux, a-t-il continué,

„ que des causes morales pourroient produire „ le même effet, car on se donne ici plus de „ peine qu'en Angleterre, pour entretenir & „ cultiver les bonnes & paisibles dispositions „ du commun peuple. On l'accoutume de bon- „ ne heure à s'acquitter plus régulièrement des „ devoirs que la religion impose; il a des occa- „ sions fréquentes d'entendre dans les églises „ la plus excellente musique, il apprend l'hist- „ toire par les orateurs des rues, qui lui font „ aussi connoître les beautés & les endroits „ les plus remarquables de ses meilleurs poëtes. „ Toutes ces choses réunies doivent nécessai- „ rement lui ouvrir l'esprit & en faire le „ peuple le plus honnête, le plus humain & „ le plus spirituel du monde entier. „ N*** a branlé la tête, comme s'il ajoutoit peu de foi à ce raisonnement. Pour moi je me suis tû, souhaitant que la dispute se soutînt sur le même ton sans que j'eusse besoin de m'en mêler.

Ayant continué de nous promener hors de la ville, nous avons vu une foule de peuple, regardant d'un mur qui formoit un des côtés d'une place destinée à tourmenter des bêtes à cornes, contre lesquelles on lâche plusieurs dogues. On imagine que rien n'est plus propre à rendre leur chair tendre & agréable au goût; &

cette raiſon paroit ſuffiſante pour faire ſouffrir un grand nombre de bœufs, de taureaux & de vaches, avant qu'on les tue pour les vendre; tous les ſpectateurs paroiſſoient enchantés de ce paſſe-tems.

„ Je vous prie, a dit M. N*** s'adreſſant à „ T***, ce paſſe-tems vous paroît-il humain, „ & le plaiſir que ces gens ſi rafinés ſemblent „ prendre à ce ſpectacle ſeroit-il une ſuite „ de la douceur du climat, des peines qu'on „ s'eſt donné pour inculquer au peuple les véri- „ tés du chriſtianiſme, des lumieres qu'il a „ aquiſes par la connoiſſance de l'hiſtoire & „ des beautés de la poëſie, ou par l'heureuſe „ influence de la muſique ſur ſon caractere? „ alors ſe tournant de mon côté il m'a dit: „ non contens de caſſer la tête à ces pauvres „ animaux, ces cruels épicuriens leur font „ éprouver auparavant des heures de tour- „ mens, uniquement pour ſatisfaire au capri- „ ce d'un goût fantaſque. „

„ De tous les individus, a repliqué T*** après s'être un peu remis de la confuſion que les queſtions de N*** lui avoient occaſionnée, „ ceux qui ſe chargent du ſoin de faire l'apo- „ logie de la nation Angloiſe devroient ſur- „ tout éviter de parler de cette eſpece d'épi-

„ curiſme relatif à la table, de peur qu'on
„ ne leur cite les cochons de lait qu'on fait ex-
„ pirer ſous les verges, leur maniere d'en riſ-
„ ſoler la peau, de préparer le poiſſon & d'au-
„ tres rafinemens particuliers à ce peuple doux
„ & humain. „

N*** ſe préparoit à lui répondre lorſqu'un gros taureau, rendu furieux par les pierres que la populace lui lançoit, s'eſt ſubitement précipité vers la porte au moment que ceux qui la gardoient l'ont ouverte, ce qui les a jettés dans une telle confuſion qu'ils n'ont pas eu le tems de la fermer avant que cet animal ait eu celui de ſe précipiter ſur la foule. Il eſt alors devenu un objet de terreur pour ceux auxquels il en étoit auparavant un d'amuſement. Les chefs-d'œuvres de la création qui ſe croient les plus excellentes des créatures, & qui contemplent les autres animaux comme formés uniquement pour leur plaiſir, pour les vêtir & les nourir, ont fuï devant un quadrupede; ils ſe feroient volontiers mis à genoux devant lui, & l'auroient adoré comme autrefois les Egyptiens ſe proſternoient devant leur Dieu Apis, s'ils avoient pu ſe flatter par ces ſoumiſſions d'appaiſer la juſte colere de ce furieux animal; à la fin ils ont trouvé leur ſalut, non dans leur

propre courage ou dans leur adreſſe, mais dans l'agilité & la force d'autres animaux ligués avec eux contre le taureau. Il a été entouré & aſſailli par les chiens, il en a étendu quelques-uns roide morts ſur la place, balotté & bleſſé un très-grand nombre, mais s'appercevant de la diminution de ſes forces, & que le nombre de ſes antagoniſtes augmentoit à chaque inſtant, il s'eſt précipité dans la mer, & s'y eſt vu pendant un tems à l'abri de leur fureur; cependant excités à le ſuivre, ils l'ont à la fin forcé d'abandonner ce dernier aſile; le pauvre animal déchiré, ſanglant & épuiſé, a été contraint de regagner la terre, trois ou quatre dogues des plus animés s'étoient attachés à différentes parties de ſa tête & de ſon cou, auxquelles il reſtoient ſuſpendus. Après avoir été lâché, il a levé les yeux & lancé un regard d'indignation ſur la populace, comme pour lui reprocher l'ingratitude dont elle payoit ſes travaux & les ſervices eſſentiels que les animaux de ſon eſpece rendoient au genre humain. Je vous jure que j'ai ſenti ce reproche. Nous n'avons pu ſoutenir plus longtems cette vue, & nous nous ſommes retirés confus, peu jaloux de l'honneur que nous avions d'appartenir de ſi près à ces chefs-d'œuvres de la

création, qui venoient d'abuser si cruellement en notre présence de leur prérogative.

Nous avons marché assez longtems dans un profond silence, à la fin N*** a pris la parole: „ Eh bien, a-t-il dit, ces aimables créatures „ que nous venons de quitter sont donc „ ce qu'on nomme des êtres humains; ils sont „ encore plus, car ce sont des Napolitains, „ des êtres sensibles aux accords des sons har- „ monieux, d'où je conclus (Shakespear en „ dira ce qu'il voudra) que pareils individus „ sont aussi susceptibles de perfidie, de trom- „ perie & de larcin, que ceux qui n'ont jamais „ oui de plus douce mélodie que celle des cou- „ perets des bouchers.

„ Cette passion effrenée pour des amuse- „ mens barbares, ai-je dit, ne sauroit être re- „ prochée exclusivement aux Napolitains, „ aux Anglois, ou à aucune autre nation. „ Je crains bien qu'elle ne soit celle du „ genre humain, quel qu'en soit le motif; il „ est certain qu'une portion considérable des „ individus de tous les pays ont marqué un „ goût décidé pour des spectacles qui peuvent „ être rangés dans cette classe.

„ Il faut cependant faire attention, a dit „ T*** que les drôles avec leurs chiens, qui

„ ont tourmenté le taureau ſont des bouchers, „ par conſéquent de la lie du peuple; tandis „ que dans le nombre de ceux qui font mettre „ le poiſſon tout vivant ſur le feu, & fouetter „ les cochons de lait juſqu'à la mort, ainſi „ que dans celui des ſpectateurs qui fréquen- „ toient ci-devant l'amphithéâtre de Brough- „ ton, & aſſiſtent encore aux combats des „ coqs, il ſe trouve des Anglois de la premiere „ condition.

„ Je vous prie, a répondu N*** s'adreſſant „ à moi, n'avez-vous jamais vu une cocagne? J'ai avoué que non.

„ Eh bien, a-t-il pourſuivi, permettez-moi de „ vous en donner une idée. C'eſt une fête „ napolitaine, très-goûtée par les ſeigneurs les „ plus diſtingués de ce pays policé, où les va- „ gabonds des rues ſont inſtruits de l'hiſtoire, „ & où l'eſprit humain eſt rafiné par la poëſie, „ adouci par la muſique, & annobli par la re- „ ligion. Une cocagne, daignez m'écouter avec „ attention, — une cocagne eſt un régal qu'on „ donne au peuple quatre dimanches de ſuite „ dans le carnaval. On éleve vis-à-vis du pa- „ lais une ſorte d'amphithéâtre en bois, on le „ couvre de branches d'arbres, d'arbuſtes & „ de différentes plantes réelles & artificielles,

„ ce qui lui donne l'apparence d'une monta-
„ gne couverte de verdure. Sur cette émi-
„ nence on voit de petits édifices ornés de
„ colonnes composées de pains & de morceaux
„ de viande, de poissons secs, vernis & cu-
„ rieusement arrangés en forme de chapiteaux.
„ Parmi les arbres & les arbrisseaux on place
„ quelques bœufs, grand nombre de veaux,
„ de moutons, de cochons & d'agneaux, tous
„ en vie, & attachés à des piquets. Il s'y trou-
„ ve encore une quantité considérable de coqs
„ d'Inde, d'oyes, de poules, de pigeons &
„ d'autres volailles vivantes clouées par les ailes
„ à l'amphithéâtre. Des divinités païennes se
„ montrent aussi fortuitement au sommet de
„ cette montagne, sans se proposer comme
„ vous allez l'entendre de la protéger. Les gar-
„ des sont rangés sur trois de hauteur pour
„ écarter la populace. La famille royale & tous
„ les courtisans occupent les fenêtres & les
„ balcons du palais, pour jouir de ce magni-
„ fique spectacle. Dès que sa majesté fait vol-
„ tiger son mouchoir, les gardes s'ouvrent à
„ droite & à gauche, la populace accourt de
„ tous côtés, & la fête commence. Il vous est
„ aisé de vous représenter le délicieux tableau
„ qu'offre à la vue plusieurs milliers de laza-

„ ronis affamés, à demi nuds, se précipitant „ pour détruire l'édifice des pains, des poissons & des morceaux de viande cuite; „ renverser en l'honneur du christianisme les „ divinités païennes; arracher la volaille des „ planches auxquelles elle étoit clouée; & „ dans la chaleur des combats qu'ils livrent „ pour s'assurer de leur proie, mettant sou„ vent ces malheureux animaux en pieces, „ finissant quelquefois par se poignarder les „ uns les autres.

„ Si vous vouliez être de bonne foi, dit M. „ T*** en l'interrompant, vous ajouteriez que „ quoiqu'ils fussent attachés ci-devant en vie „ aux poteaux, cependant dans ces derniers „ tems les bêtes de la plus grosse espece sont „ tuées auparavant, mais s'il vous plait mon „ beau monsieur, a dit N***, voudriez-vous „ avoir la complaisance de m'apprendre quel „ crime les pauvres agneaux & la volaille ont „ commis pour être mis en pieces? cette preu„ ve d'humanité, a-t-il ajouté, me rappelle une „ invention à-peu-près semblable d'un per„ sonnage très-ingénieux, qui proposoit une „ nouvelle méthode de ramoner les cheminées, „ qu'il prétendoit être plus sûre & plus expé„ ditive; il s'agissoit de placer une grosse oye

„ au sommet; & au moyen d'une corde attachée
„ au pied de l'animal, de le tirer doucement le
„ long du canal; ce subtil faiseur de projets as-
„ suroit que l'oye ayant beaucoup d'aversion
„ pour un pareil exercice, & refusant de s'y
„ prêter, se débattroit de toutes ses forces, &
„ que pendant cette résistance elle remueroit
„ ses ailes avec tant de force & de véhémence
„ qu'elle ne sauroit manquer d'en détacher
„ toute la suie. Bon Dieu, monsieur, s'écria
une dame qui se trouva présente, lorsqu'il fut
question de cette nouvelle invention : „ voilà
„ une découverte bien cruelle pour cette pau-
„ vre oye. Comment madame, repliqua cet
„ honnête homme, si ma méthode vous pa-
„ roit trop barbare pour cet animal, il n'y
„ a qu'à lui substituer une paire de canards. „

LETTRE LXV.

Naples.

LE premier dimanche de Mai, nous avons eu occasion de voir le fameux miracle napolitain de la liquéfaction du sang de saint Janvier; vous savez que ce saint est le patron de Naples;

Naples ; cette ſeule circonſtance forme une forte préſomption en ſa faveur, & prouve qu'il doit être un ſaint du premier ordre & doué d'un grand pouvoir ; car on ne ſauroit imaginer que le ſoin d'une ville telle que Naples, menacée à chaque inſtant d'une prompte deſtruction par le Véſuve fût confiée à un bienheureux d'un ordre inférieur. Il eſt certain qu'en quelques occaſions on a eu lieu de redouter que, malgré le crédit & la puiſſance de ce fameux protecteur, le démon du Véſuve ne l'emportât ſur lui ; cependant comme ſaint Janvier a ſu les protéger juſqu'ici, & qu'on ſuppoſe qu'une longue pratique lui a fait faire des progrès dans cet art, les Napolitains penſent qu'il eſt plus prudent de s'en tenir à celui-ci que d'avoir recours à un autre, qui quoiqu'il pût être d'un plus haut rang & plus ancien ne ſauroit avoir autant d'expérience.

Saint Janvier ſouffrit le martyre vers la fin du troiſieme ſiecle. Après qu'il eut été décacapité une pieuſe dame de cette ville recueillit environ une once de ſon ſang que l'on a ſoigneuſement conſervé depuis dans une bouteille ſans qu'il ait perdu un ſeul grain de ſon poids. Ceci, s'il étoit facile de le prouver, pouroit être regardé comme un plus grand miracle

que la circonſtance dont les Napolitains font tant de bruit ; ſavoir, que le ſang qui s'eſt congelé & a acquis une forme ſolide par le laps de tems n'eſt pas plutôt placé près de la tête du ſaint que pour lui témoigner ſa vénération il ſe liquéfie. Cette expérience ſe répete à trois différentes époques dans le courant de l'année. Les Napolitains regardent ce miracle comme un des plus grands qui ſe faſſe.

De nos jours on ne cherche plus dans aucune religion connue à en prouver la divinité par de nouveaux miracles, & l'on s'en remet à ſa propre évidence & à ceux opérés anciennement ; par conſéquent ce prodige de ſaint Janvier eſt probablement d'autant plus admirable que du grand nombre de ceux qu'on prétend avoir été opérés il eſt l'unique, ſi l'on en excepte celui de la tranſubſtantiation, dont on faſſe encore uſage pour établir la vérité du catholiciſme. Ce dernier eſt ſans contredit le plus conſidérable des deux ; car transformer une oublie en chair & en ſang eſt plus difficile que de liquéfier telle eſpèce de ſubſtance que ce ſoit. Je m'étois pourtant une fois imaginé que la liquéfaction avoit cet avantage, que le changement étoit plus ſenſible & plus perceptible. J'ai été détrompé depuis par un

homme de mérite, ci-devant Jésuite. Quelqu'un (car je ne fais jamais d'objection en matiere de foi) ayant observé qu'il étoit dommage que le changement considérable opéré sur l'oublie dans la transsubstantiation ne fût pas visible, la personne que je viens de citer prononça que cette circonstance même rendoit le miracle plus frappant. „ Car, je vous
„ prie, Monsieur, a-t-il dit à celui qui lui
„ proposoit cet argument, supposons que je
„ transformasse sur le champ cette poule d'in-
„ de (il montroit un animal de cette espèce
„ qui rodoit par hazard autour de nous)
„ en femme, cela ne vous paroîtroit-il pas
„ fort extraordinaire? Certainement, a repli-
„ qué l'autre. Eh bien, Monsieur, si après
„ que ce changement se seroit effectué, &
„ que devenue femme à tous égards elle con-
„ servât encore la forme & l'apparence d'une
„ poule d'inde, vous ne sauriez nier que
„ cette métamorphose ne fût encore plus ex-
„ traordinaire. De la même maniere, pour-
„ suivit-il, dans la célébration de la messe,
„ le changement de l'oublie qui devient le
„ corps & le sang de Jésus-Christ est un
„ grand miracle qu'on ne sauroit assez admi-
„ rer; mais après que cette transformation

„ surprenante a eu lieu, que le corps véri-
„ table de Christ, aux yeux mêmes des spec-
„ tateurs les plus clairvoyans, retienne en-
„ core sa forme primitive, c'est ce qui me pa-
„ roit beaucoup plus étonnant & plus mer-
„ veilleux. „

Quelle que soit la supériorité du miracle de la transsubstantiation sur celui de saint Janvier, dans l'esprit des catholiques Romains en général, les Napolitains pensent que le dernier est suffisant pour convertir les infidèles & fermer la bouche aux incrédules. Un zélé catholique de ce pays s'écrie dans sa langue. „ O mémoire illustre ! ô vérité incon-
„ testable ! que les hérétiques viennent, qu'ils
„ s'approchent & soient confondus, qu'ils
„ ouvrent les yeux à la vérité catholique &
„ évangélique : ce sang de saint Janvier suffi-
„ roit seul pour rendre témoignage à la foi.
„ Est-il possible qu'à la vue d'un si fameux
„ miracle tout le paganisme ne se convertisse
„ & que les infideles hésitent de reconnoître
„ la vérité & la catholicité de l'église romai-
„ ne ? „ Quoique moins enthousiasmé de ce miracle que cet auteur, cependant je pense que les protestans, quelque convaincus qu'ils puissent être de la fraude, n'ont nul droit de

la traiter de tromperie grossiere sans expliquer préalablement en quoi elle consiste : c'est pourtant une liberté que plusieurs voyageurs célebres se sont donnée. D'autres ont affirmé que la substance qui est dans la bouteille, que l'on donne pour le sang du saint, est quelque chose de solide que le moindre degré de chaleur est en état de fondre. Lorsqu'on le sort de la chapelle qui est froide, ajoutent ces messieurs, elle est dans son état ordinaire de solidité ; mais lorsqu'elle est portée devant le saint par le prêtre & frotée entre ses mains chaudes, & qu'il a souflé dessus pendant quelque tems, elle se fond, & voila en quoi consiste le mystere. Quoiqu'incapable d'expliquer de quelle cause procede cette liquéfaction, je suis convaincu qu'elle differe de cet exposé ; car je sais des gens les plus dignes de foi, qui ont eu occasion de s'instruire & ne croient pas plus aux miracles que vous, que cette masse congelée s'est quelquefois par un tems froid trouvée liquide, avant d'avoir été maniée par le prêtre ou posée près de la tête du saint, & qu'elle est en d'autres occasions quoique rapprochée de cette tête restée solide, malgré tous les efforts du prêtre pour la faire fondre. Lorsque cela arrive, les bigots & les superstitieux,

qui ſont, ſuivant un calcul modéré, quatre vingt-dix-neuf ſur cent des habitans de cette ville, ſont dans la plus grande conſternation & ſouvent réduits par leurs terreurs à une ſituation très-périlleuſe pour leurs conducteurs civils & religieux. Il eſt vrai que cela n'arrive que rarement : car en général la ſubſtance de la fiole, quelle qu'elle puiſſe être, eſt ſous une forme ſolide dans la chapelle, & devient liquide lorſqu'on l'apporte auprès du ſaint ; cependant comme cela n'arrive pas toujours, on a des raiſons de douter que quel qu'ait été le tems où ce miracle, donnez lui le nom que vous voudrez, fut opéré pour la premiere fois, la cauſe qui produiſit cet effet s'eſt perdue de quelque maniere ; & les prêtres eux-mêmes n'en ſont plus ſi bien inſtruits, ou il faut qu'ils ne ſoient plus auſſi habiles qu'ils l'étoient auparavant à préparer la ſubſtance qui repréſente le ſang du ſaint, au point qu'elle demeure ſolide quand cela convient & ſe liquéfie au moment où il le faut.

La tête & le ſang du ſaint ſont renfermés dans une eſpèce d'armoire, avec des portes briſées d'argent, dans la chapelle de ſaint Janvier dépendante de la cathédrale. La tête effective n'eſt vraiſemblablement pas auſſi fraiche

& aussi bien conservée que le sang, & c'est la raison pour laquelle on ne l'expose point aux yeux du public, & qu'elle est placée dans un grand buste d'argent doré & enrichi de pierres précieuses d'une grande valeur; ce buste étant tout ce que le peuple voit, c'est d'après lui qu'il se forme l'idée des traits & de la figure du saint.

Le sang est gardé dans une petite dépense séparée.

Vers midi, le buste qui contient la véritable tête fut apporté avec beaucoup de solemnité, & placé sous une espèce de portique ouvert de tous côtés, afin que les différentes confrairies qui vinrent en procession pussent le traverser & que le peuple eût la consolation de contempler le miracle. Les processions de ce jour de fête furent très-nombreuses, toutes les rues de Naples étoient occupées par les ecclésiastiques de tout rang parés de leurs plus riches vêtemens. Les moines de tous les couvens étoient rangés sous les bannieres respectives de leur ordre. Une superbe croix précédoit chaque procession; & les statues d'argent massif des saints, principalement des patrons des monasteres, suivoient la croix. Ils marcherent de cette maniere de chez eux jus-

qu'au pavillon sous lequel la tête du saint étoit placée ; & ayant rendu leurs hommages à ce grand protecteur de la ville, ils s'en retournerent par une autre route en conservant leurs rangs. Mais comme il y a à Naples une grande quantité de couvents & dans chacun un grand nombre de moines, quoique les processions eussent commencé peu après midi, la soirée étoit déja bien avancée avant que la derniere eût passé. La plus considérable se mit en marche après que les autres furent rentrées. Elle étoit composée d'un grand nombre de membres du clergé & d'une foule immense de gens de toutes conditions, précédés de l'archevêque de Naples, qui portoit la fiole où étoit renfermé le sang du saint. Nous avons le D** d'H*** & moi accompagné le chevalier H*** dans une maison située vis-à-vis du portique, sous lequel la tête sacrée étoit exposée, nous y avons trouvé une très-grande assemblée de noblesse napolitaine : on avoit mis sur les épaules du buste une magnifique robe de velours richement brodée, il avoit sur la tête une mitre garnie de diamans & d'autres pierres précieuses ; l'archevêque d'un pas grave & d'un regard modeste & respectueux s'est approché, présentant la sainte fiole qui renfer-

moît le précieux ſang. Il a adreſſé les prieres les plus humbles & les plus ferventes au ſaint pour le ſupplier de daigner manifeſter ſon affection pour ſes fideles adorateurs les Napolitains par le ſigne ordinaire, qui eſt d'ordonner que cette maſſe de ſang ſacré reprenne ſa forme naturelle & primitive. La multitude qui l'environnoit y a joint les ſiennes, ſurtout les femmes qui étoient en bien plus grand nombre que les hommes. Ma curioſité m'a porté à quitter le balcon & à me mêler parmi la foule; après avoir pouſſé & l'avoir été à mon tour, je ſuis enfin parvenu auprès du buſte du ſaint. Vingt minutes s'étoient écoulées depuis que l'archevêque avoit commencé à prier avec la plus grande ferveur; il a tourné la fiole de côté & d'autre à pluſieurs repriſes ſans que cela produiſît aucun effet. Un vieux moine étoit auprès de ce prélat & ſe donnoit beaucoup de peine pour l'inſtruire comme il falloit la manier, l'échaufer & la frotter; il la prenoit ſouvent dans les mains; ſes manœuvres n'ont pas mieux réuſſi; alors le peuple eſt devenu extrêmement turbulent; les femmes s'étoient enrouées à force de prier, le moine continuoit ſes opérations avec un redoublement de zele, & le prélat ſuoit à groſſes goutes d'an-

goiſſe. Quelle que fût la maniere dont les autres enviſageaſſent ce miracle manqué, c'étoit pour lui une affaire très-ſérieuſe, parce que le commun peuple conſidere un pareil événement comme une preuve du mécontentement du ſaint, & un pronoſtic certain de quelque calamité prochaine. C'étoit la premiere occaſion qu'il eût d'officier depuis ſon élévation à la dignité archiépiſcopale. Il étoit impoſſible de prévoir quelle chimere pouvoit entrer dans les têtes d'une populace ſuperſtitieuſe, elle imaginoit peut-être ou ſes envieux lui inſinuoient que ce miracle ne manquoit que parce que ſaint Janvier déſapprouvoit le choix qu'on avoit fait de la perſonne entre les mains de laquelle il auroit dû s'opérer. Je n'ai jamais vu de marques plus frappantes de chagrin & d'inquiétude que celles qui paroiſſoient ſur le viſage de ce révérend perſonnage. Elles auroient ſeules ſuffi pour me convaincre que la liquéfaction ne dépendoit pas entiérement de lui. Tandis que les choſes étoient ainſi, un particulier s'eſt fait jour à travers la foule, & a parlé au vieux moine, qui lui a répondu d'une voix aſſez haute & avec un ton & une grimace qui témoignoit ſon mécontentement. „ Morbleu, „ elle eſt dure comme une pierre „ : au même

inftant une de mes connoiffances m'a dit à l'oreille qu'il feroit prudent de nous retirer, parce qu'en pareilles occafions la populace eft perfuadée que la préfence des hérétiques empêche que le miracle ne s'opere, & qu'elle étoit très-fujette à les infulter. J'ai profité fans perte de tems de cet avis & ai rejoint la compagnie que j'avois quittée. Le férieux s'étoit emparé de tous ceux qui la compofoient, ils fe parloient à l'oreille & paroiffoient accablés de douleur. Une jeune dame de la plus grande beauté pleuroit & fanglottoit comme fi elle avoit tout perdu. La paffion de la canaille a pris un cours tout différent; au lieu d'être affligée, elle a paru enragée & furieufe de l'opiniatreté du faint : elle lui a reproché le zele & la ferveur que tous les habitans de Naples avoient pour fon culte, les honneurs qu'ils lui avoient conférés; qu'il y étoit plus refpecté que dans aucun autre pays du monde : quelques-uns mêmes ont été fi indignés de fon opiniâtreté qu'ils n'ont pas craint de le traiter de vieux coquin, ingrat à face ridée.

Il commençoit déjà à faire nuit — & au moment où l'on s'y attendoit le moins on a fait le figne que le miracle s'étoit opéré. — La populace a rempli l'air de joie; la mufique s'eft

fait entendre, on a chanté le *Te-Deum*, on a dépêché des couriers à la famille royale qui se trouvoit à Portici, pour lui porter cette heureuse nouvelle; la jeune dame a séché ses pleurs, les visages de la compagnie se sont éclaircis en un instant, & l'on s'est mis à jouer aux cartes sans redouter les éruptions, les tremblemens de terre ou la peste....

J'ai remarqué, pendant que l'on étoit en suspens sur le succès du miracle, que quelques-uns imputoient ce délai en partie au tems qui étoit pluvieux & plus froid qu'il ne l'est d'ordinaire dans cette saison, & en partie à la mal adresse de l'archevêque qui, ne l'ayant jamais opéré auparavant, étoit accusé de ne pas manier la fiole avec la même dextérité & la même efficace qu'une personne expérimentée. Tandis qu'ils attribuoient à ces différentes causes le retard de ces prodiges, ils paroissoient aussi inquiets que le reste de la compagnie des conséquences qui pourroient en résulter. Il m'a paru singulier, en réfléchissant sur leur maniere de penser, que le premier sentiment fut parfaitement opposé au second. J'ai fait part de ma réflexion à un gentilhomme François, qui se trouve ici avec le jeune comte de G*** qu'il accompagne dans ses voyages.

„ Si le tems ou l'inexpérience de l'archevê-
„ que, lui ai-je dit, a empèché la ſubſtance
„ qui eſt dans la fiole de devenir liquide, ce
„ ne ſauroit être un indice du mécontente-
„ ment du ciel ou du ſaint; ſi au contraire le
„ ſang continue à être ſolide en ſa préſence,
„ & que cela procede de la colere du ciel ou
„ de la ſienne, alors le tems quel qu'il puiſſe
„ être ou le peu d'expérience du prélat ne
„ ſauroient l'avoir rendu liquide. „ Monſieur,
m'a-t-il répondu, voilà ce qu'on appelle rai-
„ ſonner, ce que ces Meſſieurs ne font ja-
„ mais. „

Le même ſoir, une de mes connoiſſances qui eſt auſſi catholique Romain, & qui eſt reſté auprès de l'archevêque juſqu'à ce que tout fût fini, m'a aſſuré que le miracle avoit abſolument manqué; car le vieux moine, ne voyant aucun ſymptôme que le ſang fût prêt à ſe liquéfier, s'étoit écrié que le miracle étoit conſommé, ſur quoi le ſignal avoit été donné, le peuple avoit pouſſé des cris de joie, l'archevêque avoit élevé la bouteille, la remuant avec beaucoup de vîteſſe aux yeux des ſpectateurs, & perſonne ne s'empreſſant à contredire ce que tout le monde ſouhaitoit, il avoit eu la faculté de couvrir la fiole & de la reporter dans

ſa. chapelle avec ce qu'elle contenoit ſans que la forme ſous laquelle elle en étoit ſortie eût ſouffert aucune altération. Je me garderai bien d'affirmer ou de nier la vérité de ce fait; tout ce que je dirai, c'eſt que j'étois trop éloigné pour voir parfaitement ce qui ſe paſſoit, & que je n'ai pour autorité que celle de ce particulier, n'ayant point appris que d'autres euſſent obſervé les mêmes choſes.

LETTRE LXVI.

Naples.

LE tombeau de Virgile eſt ſur la montagne du Pauſilippe, un peu au-deſſus de la grotte de ce nom; on y monte par un ſentier étroit qui traverſe un vignoble; il eſt entouré de feuilles de lierre & ombragé de branches d'arbriſſeaux & de buiſſons; un vieux laurier lui ſert de dais. Je me ſuis ſouvent promené ſeul dans ce lieu délicieux. La terre qui contient ſes cendres nous paroît devoir être ornée d'un verd ſans ceſſe renaiſſant. On ſe rappelle avec un nouveau plaiſir les vers de ce poëte admirable, auxquels l'eſprit joint mille idées inté-

reſſantes, en nous retraçant la mémoire de notre enfance ou les amuſemens des premieres années de nos plus anciens amis, dont pluſieurs n'exiſtent plus; & ceux qui ſont encore en vie, & pour leſquels nous conſervons de l'affection, ſont ſi éloignés de nous que nous nous flattons peut-être vainement de l'eſpérance de les revoir. Il n'eſt donc pas étonnant que toutes les fois que nous ſommes portés à réfléchir, nos pas ſe tournent naturellement & ſans le vouloir vers un lieu ſi propre à produire & à nous faire chérir des idées ſi analogues à l'état de notre ame. Dans le même inſtant arrive un antiquaire, qui avec ſes doutes déplacés trouble la ſource agréable de nos jouiſſances, & qui des campagnes enchantereſſes & délicieuſes que notre imagination s'étoit formée, nous conduit en un inſtant dans un deſert ſombre, ſtérile & mélancolique — il doute ſi les cendres de Virgile repoſent réellement dans ce lieu, & nous faiſant part de ſes conjectures déſolantes, il nous parle du côté oppoſé de la baye, où il prétend qu'elles ont été dépoſées ſans ſavoir préciſément la place.

Plut à Dieu que ces pyrrhoniens vouluſſent garder pour eux ſeuls leur façon de penſer &

ne pas troubler la ſécurité de ceux dont les idées ſont fixées !

Mais après tout pourquoi cette tombe ne ſeroit-elle pas réellement celle de Virgile? Pourquoi les enthouſiaſtes qui aiment ce pélérinage y renonceroient-ils ? Pourquoi l'ombre de ce poëte erreroit-elle ſur les rives épouvantables du Stix juſqu'à ce que les antiquaires euſſent élevé un cenotaphe en ſon honneur? Tous conviennent unanimément qu'il a été enterré dans cette baye & près de Naples ; la tradition a fixé ce lieu, ce qui, excluſivement des autres préſomptions, eſt une preuve beaucoup plus forte en ſa faveur que les vagues conjectures qu'ils forment pour la détruire.

Pour parvenir aux champs renommés chez les auteurs claſſiques, de Baie & de Cume, il faut traverſer la grotte du Pauſilippe, paſſage ſoûterrain creuſé dans la montagne qui a près d'un mille de longueur, environ vingt pieds de largeur & trente à quarante de hauteur dans toute ſon étendue, à l'exception des deux extrêmités où elle eſt beaucoup plus élevée. Les gens d'un certain rang n'y paſſent jamais ſans avoir des torches allumées ; les payſans au contraire, & les gens de pied voient ſuffiſamment pour s'y conduire à la lueur qui

vient

vient des extrêmités & de deux trous percés dans la montagne presque au milieu de cette grotte qui reçoit la lumiere d'en haut.

Mr. Addisson dit que le commun peuple de Naples de son tems croyoit que ce passage à travers la montagne étoit l'ouvrage de la magie : notre siecle est celui du scepticisme, & le peuple, à l'imitation des gens du bon ton, commence à douter des anciennes opinions reçues. Un valet de place Napolitain a demandé dernièrement à un gentilhomme anglois : si le seigneur Virgile dont on faisoit tant de bruit avoit réellement été magicien, ou si ce qu'on en disoit n'étoit qu'une fable ? „ Un magicien, „ a repliqué l'anglois, oui surement, il l'étoit „ & un très-grand magicien —Et croyez-vous, „ a continué le valet, que ce soit lui qui ait „ percé ce rocher? Je ne saurois l'affirmer, „ a répondu le maître, n'en ayant point été „ témoin, parce que cela est arrivé avant ma „ naissance; mais je suis prêt à déclarer par „ serment que je lui ai vu percer & même „ fondre des substances très-dures. „

A quelques milles par delà la grotte du Pausilippe se trouve un lac circulaire, qui a environ un demi mille de diamètre, nommé d'Agnano, sur les bords duquel est située la fameuse

grotte du chien où un si grand nombre de ces animaux ont été tourmentés & suffoqués, pour éprouver les effets de la vapeur qui s'élève environ d'un pied au-dessus du fond de cette petite cave & attaque les sources de la vie. Un chien qu'on oblige à présenter sa tête à cette vapeur éprouve au bout de quelques minutes des convulsions & tombe peu après sans mouvement. Cette expérience est répétée pour le plaisir de tout individu peu humain qui a un demi écu dans sa poche, & affecte de passer pour physicien. Elle se fait ordinairement sur des chiens, parce que c'est de tous les animaux celui qui paroît le plus affectioné à l'homme, & qui préfere sa compagnie à celle des animaux de son espèce ou de toute autre créature vivante. Les drôles qui se tiennent à portée de cette cave ont toujours un de ces animaux, avec des cordes autour du cou, prêt à servir à cet horrible usage. Si ces pauvres animaux n'avoient aucun pressentiment de ce qui doit leur arriver, cette vue affecteroit moins; mais ils font tous les efforts possibles pour s'échapper, & quand on les traîne à cette cave de douleurs ils témoignent fortement leur répugnance & l'horreur qu'elle leur cause. J'aurois fort souhaité que nous nous fussions conten-

tés de ce qu'on nous avoit dit des effets de cette vapeur, sans en faire une nouvelle épreuve : quelques-uns de notre compagnie se sont trouvés plus savans naturalistes que je ne prétends l'être. Lorsque le malheureux animal a vu que ses efforts étoient vains, il a paru par ses regards muets & par ses caresses chercher à nous fléchir. Tandis qu'il léchoit la main de son conducteur, cet implacable personnage lui a donné un grand coup & a exposé sa tête à la vapeur meurtriere.

Lorsque l'utilité réelle des connoissances aquises par de cruelles expériences sur les animaux (pratique qu'on a exercée dans ces derniers tems avec barbarie aussi loin qu'elle peut aller) sera parfaitement démontrée, & qu'on aura comparé l'excès de leurs tourmens au bien qui en résulte pour l'humanité, il paroîtra toujours trop chérement acheté aux yeux de toute personne raisonnable & sensible. L'humanité ! si cette expression avoit été familiere à d'autres animaux qu'à l'homme, n'auroient-ils pas pu l'employer à exprimer la cruauté ? dans le cas où cela seroit arrivé, ils n'auroient fait tort qu'à un petit nombre d'individus de notre espèce. J'ai laissé trop longtems le pauvre chien

dans la vapeur, beaucoup plus qu'il n'y est réellement resté. Le D*** d'H*** choqué de la barbarie de ce maraud le lui a arraché des mains, l'a porté à l'air & lui a rendu la vie & la liberté, qu'il a paru recouvrer avec toute la joie & toute la reconnoissance possible. S'il vous arrivoit jamais de venir ici, je vous prie de ne pas exiger qu'on répète cette expérience devant vous, elle n'en vaut pas la peine, la chose est démontrée; il est très-certain que cette vapeur donne des convulsions & tue tous les animaux vivans.

On arrive ensuite aux lieux que l'imagination & la fiction ont rendu célebres, savoir aux champs Phlégreïens, où Jupiter vainquit les géants; les souffrieres continuant à fumer comme si elles venoient d'éprouver les effets de son tonnerre, & que la montagne neuve, que les entrailles de la terre ont vomie tout-à-coup, voulût annoncer que les fils de Titan se préparent à renouveller la guerre; au mont Barbaro, autrefois le mont Gaurus, favori de Bacchus; à la grotte de la sibylle de Cumes; aux lacs sombres & venimeux de l'Averne & de l'Achéron & aux berceaux verds & fleuris de l'Elysée.

La ville de Pouzzol & ses environs présentent

un si grand nombre d'objets, dignes de l'attention de l'antiquaire, du naturaliste & du savant consommé dans la lecture des auteurs classiques, qu'il faudroit des volumes entiers pour les décrire avec toute l'exactitude qu'ils méritent.

Le temple de Jupiter Serapis à Pouzzol est réputé un monument très-intéressant de l'antiquité, étant tout-à-fait différent des temples Grecs & Romains, & construit dans le goût de ceux d'Asie, vraisemblablement par les Egyptiens & les marchands de cette partie du monde qui y étoient établis; elle fut le grand marché de l'Italie jusqu'au moment où les Romains bâtirent Ostie & Antium.

Sylla, ayant abdiqué la dignité de dictateur, se retira & passa le reste de ses jours dans cette ville.

Les ruines de la maison de campagne de Ciceron, dans le voisinage d'Antium, sont assez considérables pour donner une grande idée de l'opulence de ce célebre orateur. Si la fortune avoit toujours placé aussi convenablement ses faveurs, on ne l'auroit jamais soupçonnée d'être aveugle. Lorsque les hommes d'un mérite réel & supérieur sont dans une situation gracieuse & possedent des richesses, tous ceux qui pensent juste en sont enchantés. Ni cette campa-

gne voiſine de Pouzzol, ni celle de Tuſculum, ni aucune de ſes autres habitations, n'étoient des lieux conſacrés à l'oiſiveté ou aux excès. Elles ſont diſtinguées par les noms des ouvrages qu'il y a compoſés, ouvrages qui ont toujours fait les délices des ſavans & qui ont encore plus contribué que les importans ſervices qu'il a rendus à ſa patrie pendant qu'il en exerçoit les premiers emplois à immortaliſer ſon nom.

La baye entre Pouzzol & Baie a environ une lieue de largeur. En la traverſant avec une chaloupe, on voit les ruines nommées pont de Caligula, qu'on croit être celles d'un pont que cet empereur eſſaya d'y conſtruire. D'autres, avec plus de vraiſemblance, prétendent qu'elles ſont celles d'un môle bâti ſur des arches. Ayant traverſé ce golfe on y découvre de nouveaux objets de curioſité, les bains & les priſons de Néron, la tombe d'Agrippine, les temples de Vénus, de Diane & de Mercure, & les ruines de l'ancienne cité de Cumes; mais il ne reſte plus actuellement aucun veſtige de pluſieurs de ces belles maiſons de campagne qui ornoient ce ſuperbe rivage, pas même de la ville de Baie. Toute cette belle baye, autrefois le ſéjour des délices & dans un tems la

partie de l'Italie la plus peuplée, eſt à préſent peu habitée; & le contraſte qu'il y a entre ſon opulence ancienne & ſa miſere actuelle eſt encore plus frappant. Il faut convenir qu'à peine pouvons-nous jetter les yeux autour de nous ſans y appercevoir des objets qui préſentent à un eſprit qui réfléchit des preuves inconteſtables de l'inſtabilité des grandeurs, des viciſſitudes & des triſtes cataſtrophes auxquelles les affaires humaines ſont continuellement expoſées; ici, ces objets ſont ſi nombreux & ſi frappans qu'il eſt impoſſible qu'ils ne faſſent une forte impreſſion ſur l'eſprit des voyageurs mêmes les moins attentifs.

LETTRE LXVII.

Naples.

COMME la cour n'eſt pas actuellement à Caſerte, nous n'avons point vu cette maiſon royale dans toute ſa ſplendeur, nous y avons néanmoins paſſé une très-agréable journée avec Milady H*** & S*** H*** F—n.

Ce palais a été commencé en 1750, Vanvitelli en á tracé le plan, & l'ouvrage ſe con-

tinue sous la direction de son fils. Tandis que le présent roi d'Espagne vivoit à Naples, on y employoit généralement tous les jours près de deux mille ouvriers; aujourd'hui il n'y en a pas plus de cinq cent. Il sera fini dans peu d'années & sera sans contredit l'un des plus magnifiques & des plus vastes qu'il y ait en Europe. On a prétendu que Londres étoit une capitale trop considérable pour l'île de la Grande Brétagne, & on l'a comparée à une tête d'une grosseur déméfurée placée sur un corps desséché. Le palais de Caserte est dans le même cas, & ne paroît nullement proportionné aux revenus de ce royaume. Ce n'est pas à proprement parler une tête trop grosse pour le corps, mais plutôt un ornement trop dispendieux & trop massif pour la tête & le corps. Ce palais est situé à environ seize milles au nord de Naples, dans la plaine où étoit l'ancienne Capoue. On a cru qu'il convenoit de fonder à une grande distance du Vésuve un édifice auquel on se proposoit d'employer des sommes si considérables. Il seroit à souhaiter que les choses précieuses que renferme le cabinet de Portici fussent transférées & préservées également de ce dangereux voisinage. La crainte d'être gêné & de manquer

de terrein pour les jardins a peut-être engagé Sa Majesté Catholique à placer son palais à cet éloignement de Naples; & pour qu'il ne fût pas exposé aux insultes d'une flotte ennemie, il l'a vraisemblablement bâti à cette distance de la mer.

Cet édifice immense est de forme triangulaire & à sept cent cinquante pieds anglois de longueur sur cinq cent quatre-vingt de largeur, cent-douze de hauteur, cinq étages qui contiennent assez d'appartemens pour loger la plus nombreuse cour sans qu'on ait besoin d'y en ajouter d'autres.

Ce rectangle est divisé en quatre cours, chacune d'environ deux cent cinquante-deux pieds de long sur cent soixante & dix de large. A chacune des deux principales faces sont trois portes tout-à-fait uniformes, formant trois ouvertures qui traversent tout l'édifice. Celle du milieu conduit à un portique superbe par lequel entrent les carosses. Au milieu de ce portique & au centre du bâtiment est un vestibule de forme octogone qui communique avec les quatre grandes cours par les quatre coins de l'octogone; deux des autres côtés donnent sur le portique, un sur l'escalier, & au huitieme on voit une statue

d'Hercule couronnée par la victoire avec cette inſcription.

VIRTUS POST FORTIA FACTA CORONAT.

Le grand eſcalier eſt orné des marbres les plus précieux ; le veſtibule d'en haut, auquel ce magnifique eſcalier aboutit, eſt auſſi un octogone & ſoutenu par vingt-quatre colonnes de marbre jaune, chacune compoſée d'un bloc de dix-huit pieds de haut ſans y comprendre le piédeſtal ou le chapiteau. De ce veſtibule il y a des communications avec — J'imagine que cette deſcription pourroit fort bien vous ennuyer, or comme elle ne m'amuſe gueres plus, je vous prie de croire que les appartemens de l'intérieur, ſurtout ceux de leurs Majeſtés & les ſalles deſtinées pour les bals & les repréſentations théatrales, ſont parfaitement analogues à la magnificence du dehors & à l'apparence extérieure.

Parmi les ouvriers employés à finir ce palais & les jardins ſe trouvent cent cinquante Africains ; car le roi de Naples, étant conſtamment en guerre avec les états Barbareſques, a toujours un grand nombre de leurs matelots priſonniers, qui ſont placés comme forçats ſur les galeres ou occupés à quelque ou-

vrage public. Il ſe trouve actuellement à Caſerte un nombre à-peu-près égal d'eſclaves chrétiens, qui tous ont été condamnés pour quelques crimes à ce genre de ſupplice : ils ſont pourtant mieux vétus & mieux nourris que les Africains, ſans doute par reſpect pour le chriſtianiſme & pour démontrer que les chrétiens, même après avoir commis les crimes les plus atroces, méritent plus d'égards & de clémence que les priſonniers mahométans, quelque innocens qu'ils puiſſent être à d'autres égards.

Les jardins appartenants à ce palais ſont auſſi vaſtes que magnifiques. On garde en réſerve, dans un lieu deſtiné à cet effet, un grand nombre de belles ſtatues, dont la plupart ſont des meilleures copies de l'antiquité. L'éléphant le plus beau & le plus grand que j'aie encore vu ſe trouve ici dans ce moment; il eſt ſoigné par des captifs Africains; ils paroiſſent ſavoir la maniere dont ces animaux doivent être traités; il eſt bien dreſſé & s'aquitte avec beaucoup de docilité & de préciſion d'un grand nombre de tours qu'on lui a enſeignés.

On a placé au milieu du jardin une île & une mer factice. Ceci, s'il eſt permis de le dire, paroît aſſez peu ſenſé & rappelle aux

ſpectateurs la baye de Naples entourée de ſes îles ; cette comparaiſon n'eſt nullement favorable & ne fait point honneur à cette imitation. On a conſtruit dans cette île, une eſpèce de château, régulièrement fortifié, entouré d'un foſſé, muni de ſes remparts, de ſes baſtions, de ſes portes &c. &c. & d'une nombreuſe artillerie, dont quelques canons portent neuf à dix onces de balles. Je ne ſuis pas plutôt entré dans ce fort que j'ai ſouhaité que l'oncle Tobie & le caporal Trim fuſſent de la partie; cette vue auroit enchanté ce digne vétéran & ſon fidele domeſtique.

J'ai demandé à l'homme qui nous ſervoit de conducteur, s'il ſavoit pourquoi on avoit bâti ce fort ? Le chevalier H*** F. a dit. „ Que „ le canon étoit certainement deſtiné contre „ les grenouilles, qui du foſſé s'efforçoient „ d'eſcalader le rempart. „ — Je lui ai encore demandé, quel étoit le véritable deſſein du Roi en conſtruiſant cette forteresſe ? Il m'a répondu, en étendant les bras & en formant un cercle auſſi grand qu'il lui a été poſſible. „ Tout cela, tout cela eſt pour l'amuſement „ de Sa Majeſté : oui, lui ai-je repliqué, rien „ au monde ne me paroît plus raiſonnable ; „ ſans difficulté, non ſeulement ce fort, mais

„ même tout le royaume devroit être appro-
„ prié au ſervice & à l'amuſement de Sa Ma-
„ jeſté. „ — Certainement, a dit le conducteur. J'ai voulu voir juſqu'où s'étendroit ſa libéralité. — „ Non ſeulement ce royaume,
„ ai-je continué, mais même toute l'Europe
„ ſeroit fort honorée de contribuer à ſon di-
„ vertiſſement. „ Certainement, certainement, a-t-il repliqué.

LETTRE LXVIII.

Naples.

LE roi & la reine ont dernièrement viſité quatre des principaux monaſteres de cette ville. Leur but étoit de ſatisfaire la curioſité de l'archiducheſſe, & de ſon mari le prince Albert de Saxe. J'aurois dû vous informer préalablement que ces illuſtres époux avoient quitté Vienne quelques mois après notre départ, dans l'intention de faire le tour de l'Italie. Nous avons eu l'honneur de les voir ſouvent à Rome, où leurs manieres polies & obligeantes ne leur avoient pas moins concilié l'affection de la nobleſſe italienne que leur rang leur en avoit

attiré les respects. L'archiduchesse est très-belle, encore plus recommandable par sa bonne conduite que par les agrémens de sa personne & par sa naissance. Rien n'étant si rapproché que les extrêmes, cette aimable duchesse rappelle souvent à la mémoire ceux dont les idées de grandeur & de dignité sont tout-à-fait opposées aux siennes. Connoissant, dès son enfance, toutes les prérogatives du rang où le ciel l'a placée, accoutumée aux honneurs & aux hommages, elle n'a jamais soupçonné personne de vouloir lui manquer; tandis que les autres craignant toujours qu'on ne leur rende pas assez de respects se donnent des airs qu'on auroit peine à souffrir même dans une impératrice. La bonté & la façon gracieuse dont cette princesse accueille ceux qui l'approchent les met parfaitement à leur aise, & la dignité lui sied aussi bien que la robe la mieux faite, tandis que absolument déplacée chez eux ils en paroissent aussi hérissés qu'un porc épic l'est de ses piquans ou un coq d'inde en fureur de ses plumes.

Comme personne n'a la liberté d'entrer dans ces couvens, si ce n'est dans des circonstances extraordinaires, & lorsqu'ils reçoivent la visite du souverain, le ministre Britannique a

faisi celle qui se présentoit pour demander qu'il fût permis au duc d'H— & à moi d'y être admis. En conséquence nous l'y avons accompagné avec quelques autres personnes de la suite du roi. De tous les monasteres des différens pays de l'Europe que j'ai vus, aucun ne peut être comparé au moindre de ces quatre pour la propreté & la commodité. Ils ont chacun un très-beau jardin, un surtout dont la situation est la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer, la vue en est presqu'aussi étendue que celle de la chartreuse près du château St. Elme. Ces quatre monasteres sont destinés pour les jeunes demoiselles des premieres familles, dans l'un desquels on n'admet que celles des maisons les plus distinguées, soit comme pensionnaires ou comme religieuses. Chacune des jeunes personnes qui habitent ce superbe couvent a un appartement d'hiver & un appartement d'été, & plusieurs autres commodités inconnues dans les retraites de cette espece. Le roi & sa suite ont été reçus dans tous par l'abbesse, à la tête des sœurs les plus anciennes du chapitre; on leur a présenté des bouquets, & les jeunes nones leur ont servi des fruits, des confitures & diverses boissons rafraichissantes. La reine & son aimable sœur ont tout accepté

très-gracieusement, & se sont entretenues familièrement avec les dames abbesses auxquelles elles ont fait quelques questions obligeantes.

Dans un de ces couvens, toute la compagnie a été étonnée en entrant dans une grande salle d'y trouver une table dressée, & couverte en apparence de tout ce qui constituoit un repas abondant en viandes froides, comme jambons, volailles, poissons, & plusieurs autres mets. Il paroissoit assez singulier qu'on eût préparé une collation d'un genre aussi solide pour être servie immédiatement après dîné, car ces visites se sont faites après midi. L'abbesse ayant cependant supplié leurs majestés de s'asseoir, ils ont bien voulu y consentir, l'archiduchesse & quelques autres dames ont suivi leur exemple; les religieuses étoient debout derriere elles pour les servir. La reine a demandé un morceau de dinde, qui après avoir été coupé s'est trouvé n'être qu'un gros limon à la glace sous la forme & l'apparence d'un dinde rôti. Tous les autres plats étoient composés de même de différens fruits glacés & déguisés. L'enjouement, la bonne humeur du roi, la conduite affable & engageante des deux sœurs, & la satisfaction qu'on lisoit sur la face rebondie de la dame abbesse, donnoient à cette scene un

air

air gai & animé, qui a pourtant été troublé par une triste réflexion que la vue d'un si grand nombre de victimes sacrifiées à la vanité des familles, à l'avarice & à la superstition, ne pouvoit manquer de faire naitre. Plusieurs d'elles étoient encore au printems de leur âge, & jouissoient de la meilleure santé, il y en avoit même quelques-unes de très-belles. L'habit d'une religieuse a quelque chose qui rend la beauté d'une jeune personne plus intéressante qu'elle ne le seroit parée des ornemens les plus riches, les plus galans & les plus recherchés, ce qui ne procede certainement pas des secours qu'elle emprunte de l'étoffe de laine blanche & noire dont elle est couverte. La dame abbesse & les vieilles sœurs ne faisoient pas une plus grande impression dans leurs robes de vestales que ces dames surannées & délaissées, que l'on voit tous les soirs étaler vainement leurs appas ridés & leurs diamans de famille à Ranelagh. L'intérêt qu'inspire une belle femme est augmenté quand elle paroit sous les habits du cloître, par la différence qu'on s'imagine devoir être entre le genre de vie auquel ses vœux inconsidérés l'ont condamnée, & celui auquel, si on lui avoit laissé sa liberté, son choix l'auroit portée. On se sent saisi de pitié,

laquelle, comme vous savez, a quelque affinité avec l'amour, en voyant une jeune personne charmante condamnée à la retraite & au renoncement à soi-même, tandis que la nature l'avoit formée pour les jouissances & pour la société.

Si l'on peut ajouter foi aux anciens poëtes, les jeunes filles confinées dans les cloîtres de cette côte sont plus à plaindre qu'elles ne le seroient dans une pareille situation partout ailleurs. Ils assurent que l'air même de ce canton de l'Italie est tout à fait contraire à cette espece de gène & à la façon de penser qu'il seroit heureux pour les religieuses de pouvoir adopter. Properce prie sa Cynthie de ne pas séjourner trop longtems sur une côte qu'il croit dangereuse à la chasteté des personnes les plus sages.

Tu modo quam primum corruptas desere Baïas.

. . . .

Littora quæ fuerant castis inimica puellis.

Martial assure qu'une femme qui y arriveroit aussi chaste que Pénélope, si elle y restoit quelque tems, en partiroit aussi dissolue & aussi dépravée qu'Hélène.

Penelope venit, abit Helene.

Il eſt certain que j'ai rencontré des dames, qui après avoir ſéjourné quelque tems à Naples reſſembloient plus par le caractere & le tempéramment à Hélène qu'à Pénélope. Cependant comme dans les matieres de cette eſpece je n'ai pas beaucoup de foi aux opérations ſubites des cauſes phyſiques; j'ai toujours été perſuadé que ces dames avoient apporté à Naples les mêmes inclinations qu'elles en ont rapportées. Bien des perſonnes affirment cependant que l'influence de ce climat ſéducteur eſt de nos jours auſſi forte qu'on prétend qu'elle l'étoit anciennement, & qu'elle ſe fait ſentir également aux perſonnes de tout rang & de toute condition; & même à celles qui habitent les monaſteres.

En ces lieux retirés, interdits aux deſirs,
L'amour trouve un autel, & cherche les plaiſirs.

D'autres pouſſant leurs recherches encore plus loin, & prétendant connoître les différens effets des alimens ſur le tempéramment, penſent que les diſpoſitions amoureuſes qu'on attribue aux Napolitains ne proviennent qu'en partie de leur climat voluptueux, & qu'on doit principalement les regarder comme les ſuites de la chaleur & de la nature ſulphureuſe

fe de leur fol que ces favans naturalistes assurent communiquer fes qualités brulantes aux fucs des végétaux d'où elles passent aux animaux qui s'en nourrissent, & furtout à l'homme, dont le régime est composé de viandes & de légumes; fes veines par conféquent fe trouvant pourvues d'une double dofe des particules échauffantes & stimulantes dont il s'agit, il n'est pas étonnant, ajoutent ces obfervateurs minutieux des caufes & des effets, que les habitans de ce pays foient plus portés à l'amour que ceux qui habitent un climat plus tempéré & un fol moins chaud.

J'avouerai que je n'ai rien remarqué pendant mon féjour à Naples de propre à justifier cette accufation, ou à appuyer cette ingénieufe théorie; je pourrois citer au contraire des faits dont ceux qui combattent ce fystême pourroient tirer des conféquences tout-à-fait oppofées; car il n'en est aucun en philofophie, qui comme tous les ministres anglois ne fe trouve en bute à l'oppofition. Ceux qui nient l'influence du climat & les effets de fon fol brulant minent les fondemens de la théorie de leurs antagonistes, en assurant que bien loin d'être d'un tempérammment plus chaud que leurs voifins, les Napolitains font beaucoup

plus froids, ou plus maitres de leurs passions qu'aucune autre nation de l'Europe. Est-ce que les gens du peuple, disent-ils, ne se déshabillent pas devant les maisons qui sont face à la baye, & ne se baignent pas dans la mer sans le moindre scrupule? ne voit-on pas pendant la plus grande chaleur du jour un grand nombre de ces figures d'athlètes se promenant & se jouant sur le rivage parfaitement nues, sans avoir plus d'idée du scandale qui pourroit en résulter qu'Adam n'en eut dans son état d'innocence; tandis que les dames de leur carosse, les servantes & les jeunes filles qui passent par hazard, contemplent ce spectacle singulier avec aussi peu d'émotion que les dames à Hyde-park assistent à la revue des gardes à cheval.

Comme le chevalier W— & miladi H— se préparent à partir pour l'Angleterre, & que le D— n'a nulle envie de rester après eux, nous comptons retourner dans peu à Rome.

LETTRE LXIX.

Rome.

NOus avons remis à voir Tivoli, Frescati & Albano jusqu'à notre retour de Naples.

La campagne de Rome est une plaine inhabitée, qui entoure cette capitale, bordée d'un côté par la mer, & de l'autre par un amphithéâtre composé de côteaux couronnés de villes, de villages & de maisons de plaisance, qui forment laplus belle perspective qu'on puisse imaginer. Les anciens Romains étoient dans l'usage de chercher un abri contre les chaleurs brulantes de l'été dans les bois & les lacs de ces côteaux; les cardinaux & les princes Romains se retirent dans cette même saison à leurs campagnes, tandis qu'un grand nombre de citoyens des plus opulens se logent dans les villages pendant le tems de la vendange.

Dans la grande route de Rome à Tivoli, à environ trois milles de cette derniere, on exhorte les étrangers à visiter une espece de lac nommé *Solfatara*, autrefois le lac *Albulus*, & on leur y fait remarquer des substances aux-

quelles les gens du pays donnent le nom d'isles flottantes. Elles ne sont que des amas de roseaux, que produit un sol très-mince, formé de la poussiere & du sable apportés par les vents des terres voisines, & liés par le bitume qui surnage sur la surface du lac, ainsi que par le soufre dont ses eaux sont imprégnées. Quelques-unes de ces isles ont douze à quinze aunes de longueur; le sol a assez de consistance pour porter à la fois cinq ou six personnes, qui par le moyen d'une perche peuvent se transporter dans les différentes parties du lac comme si elles étoient dans une chaloupe. Ce lac se décharge, & forme un courant blanchâtre & limoneux qui va se perdre dans le Teverone, l'*Anio* des anciens; la vapeur qu'il exhale a une odeur de soufre. Le terrein voisin de ce ruisseau, ainsi que celui des environs de ce lac, résonne comme s'il étoit creux, toutes les fois qu'un cheval y galope. Son eau a la qualité singuliere de couvrir la matiere qu'elle touche d'une substance dure, blanche & pierreuse. En y jettant une fascine, ou de petites branches d'arbrisseaux, au bout de quelques jours elles sont couvertes d'une croûte blanche, & ce qu'il y a de plus extraordinaire, cette qualité *encroûtante* est moins forte dans le lac même

que dans le canal, ou dans le petit ruiſſeau qui en découle, & plus l'eau s'eſt éloignée du lac, juſqu'à ce qu'elle ſoit entiérement confondue avec celle de l'Anio, plus cette qualité a de force; ces petites pétrifications rondes, qui couvrent le ſable & les cailloux, reſſemblant aſſez à des dragées, ſe nomment dragées de Tivoli. On trouve des poiſſons dans l'Anio, tant au deſſus qu'au deſſous de Tivoli, juſqu'au lieu où il reçoit l'Albula, après quoi, pendant tout le reſte de ſon cours qui aboutit au Tibre, il ne s'y en rencontre plus. Les eaux de ce lac avoient anciennement beaucoup de réputation en médecine; à préſent on n'en fait plus aucun cas.

Preſque au pied de l'éminence ſur laquelle Tivoli eſt ſituée ſe voyent les ruines de la vaſte & ſuperbe maiſon de campagne bâtie par l'empereur Adrien. Dans ce terrein étoient renfermés un amphithéâtre, différens temples, une bibliotheque, un cirque, une naumachie. L'empereur donna auſſi aux édifices & aux jardins de cette fameuſe campagne les noms des lieux les plus célebres, comme l'Académie, le Lycée, le Prytanée d'Athenes, le Tempé de Theſſalie, les champs Eliſées & les régions infernales des poëtes. Il s'y trouvoit auſſi des

appartemens commodes pour un grand nombre d'hôtes, tous admirablement diſtribués avec des bains & les autres commodités néceſſaires. Tous les pays du monde contribuerent à la décoration de cette fameuſe maiſon de campagne, dont les dépouilles ont depuis formé les principaux ornemens du capitole, du Vatican & des palais des grands ſeigneurs Romains. On prétend qu'elle avoit trois milles de longueur & plus d'un mille de largeur. Quelques antiquaires lui donnent beaucoup plus d'étendue; cependant les ruines qui exiſtent encore ne préſentent pas une ſurface de plus du quart de ces dimenſions.

On montre tout auprès le lieu où la reine Zénobie fut renfermée après qu'elle eut été menée en triomphe à Rome par l'empereur Aurélien.

La ville de Tivoli eſt préſentement très-miſérable; elle ſe vante pourtant d'une antiquité ſupérieure à celle de Rome, puiſqu'elle eſt l'ancienne Tibur qu'Horace nous apprend avoir été fondée par une colonie grecque.

Tibur Argæo poſitum colono
Sit mea ſedes utinam ſenectæ.

Ovide lui donne la même origine dans le quatrieme livre des Fastes.

— Jam mœnia Tiburis udi
Stabant, argolicæ quod posuere manus.

Cette ville étoit dans l'antiquité la plus reculée excessivement peuplée & florissante, cependant elle paroit n'avoir été que peu habitée sous le regne d'Auguste. Horace dit dans une épitre adressée à Mécène:

Parvum parva decent. Mihi jam non regia
Roma,
Sed vacuum Tibur placet.

Quoique la ville par elle-même eût peu d'habitans, la beauté de sa situation & la pureté de l'air qu'on y respiroit engagerent un grand nombre d'illustres Romains, avant la destruction de la république, & depuis sous le regne d'Auguste à bâtir des maisons de campagne dans le voisinage. Jules César y en avoit une, qu'il fut contraint de vendre pour payer les dépenses des spectacles & des jeux publics qu'il donna au peuple pendant qu'il fut édile. Plutarque dit que sa libéralité & sa munificence dans cette occasion obscurcirent la gloire de tous ceux

qui l'avoient précédé dans cette magistrature, & lui gagnerent les cœurs du peuple à un tel point qu'il fut presque tenté de créer de nouvelles places, & d'inventer de nouveaux honneurs pour l'en décorer. Caius Cassius y possédoit aussi une maison de campagne, où l'on prétend qu'il eut de fréquentes entrevues avec Brutus, & où ils formerent le projet qui mit un terme à l'ambition de César, & présenta de nouveau à Rome une liberté qu'elle n'eut pas assez de vertu pour oser l'accepter. On y voyoit encore celle d'Auguste, dont la fortune commença aux champs de Philippe, où il prit la fuite, & il l'assura par la mort des plus dignes citoyens de Rome, & sans avoir les talens du premier il recueillit les fruits de ses travaux & de ses vastes projets. Lepide le triumvir, Cœcilius, Quintilius Varus, les poëtes Catulle, Properce & d'autres personnages de la premiere distinction avoient des maisons de campagne dans cette ville ou dans les environs; on y montre encore les lieux où elles étoient situées; rien cependant ne rend Tibur aussi intéressant que la mention fréquente qu'Horace en fait dans ses ouvrages. Son grand protecteur qui étoit en même tems son meilleur ami y en possédoit une, dont on voit en-

core les ruines dans la partie méridionale des bords de l'Anio ; on suppose assez généralement que la maison & la métairie de ce poëte en étoit peu éloignée & près des murs de la ville ; on a cependant affirmé dans ces derniers tems, avec assez de probabilité, que la métairie d'Horace étoit située neuf milles plus loin que celle de Mécène, au bord d'un ruisseau qui portoit le nom de Licenza, autrefois Digentia, près du côteau nommé Lucrétilis, dans le pays des anciens Sabins. Ceux qui ont adopté ce sentiment disent que lorsqu'Horace parle de Tibur il fait allusion à la maison de campagne de Mécène, mais qu'en citant Digentia ou Lucrétilis, il sousentend sa propre maison ou sa métairie, comme dans la dix-huitieme épître de son premier livre.

Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
Quem Mandela bibit, rugosus frigore pagus ;
Quid sentire putas, quid credis, amice, precari ?

Et dans la dixieme ode de ce même livre ;

Velox amænum sæpe Lucretilem
Mutat Lycæo Faunus ; —

Ainsi que dans d'autres passages. Cependant

ſoit que la maiſon & la métairie de ce poëte fuſſent proche ou éloignées de la ville de Tibur ; ſes ouvrages prouvent d'une maniere inconteſtable qu'il y paſſoit une grande partie de ſon tems, & il eſt vraiſemblable qu'il en compoſa beaucoup dans cette retraite favorite. Il le déclare lui même dans cette magnifique ode qu'il adreſſe à Jules Antoine, fils de Marc Antoine & de Fulvie, le même auquel Auguſte pardonna d'abord, & qu'il fit enſuite mourir ſecrettement, pour le punir d'une intrigue dans laquelle l'impudique Julie ſa fille avoit trouvé moyen de l'engager.

— ego, apis Matinæ
More modoque
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, circa nemus uvidique
Tiburis ripas, operoſa parvus
Carmina fingo.

Si vous allez jamais à Tivoli, que ce ne ſoit pas en nombreuſe compagnie ; venez y ſeul ou avec un ami, & n'oubliez pas de mettre votre Horace en poche. Vous le lirez ici avec beaucoup plus de ſatisfaction que partout ailleurs : vous vous imaginerez voir ce poëte philoſophe en parcourir les boſquets,

y méditant par fois en silence ses préceptes; les yeux étincelans & animés d'un enthousiasme plus qu'ordinaire, brillans de tout le feu qu'inspire une chaleur poëtique. Quand Tivoli ne seroit recommandable que pour avoir été si souvent chanté par le plus élégant des poëtes, & pour avoir été la résidence d'un si grand nombre d'hommes illustres, cela seul suffiroit pour lui mériter l'attention des voyageurs. Quelques-uns cependant font un grand cas de ses cascades, du temple de la sibylle & de la vigne d'Est.

L'Anio, qui tire sa source d'une partie de l'Appennin, cinquante milles au-dessus de Tivoli, coule au travers d'une plaine jusques près de cette ville, alors il est confiné pendant un petit espace entre deux monticules couverts de bosquets. On suppose qu'ils ont été la résidence de la sibylle Albunea, à qui le temple étoit consacré. La riviere, accélérant sa marche proportionnellement à la gène qu'elle éprouve, se précipite à la fin du haut d'un abîme, le bruit qu'elle fait en tombant retentit dans les hauteurs & dans les forêts de Tivoli; un nuage liquide s'éleve de l'eau écumante, qui se divisant en un nombre infini de petites cascades arrosent plusieurs vergers, & ayant ga-

gné la plaine coule tranquillement pendant tout le reste de sa course jusqu'à ce qu'elle se perde dans le Tibre. Il n'est pas étonnant que les vers suivans aient été si souvent cités par ceux qui visitent le temple de la sibylle; car ils peignent de la maniere la plus expressive les principaux traits du pays qui l'environne.

Me nec tam patiens Lacedæmon,
Nec tam Larissæ percussit campus opimæ,
Quam domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio, & Tiburni lucus, & uda
Mobilibus pomaria rivis.

La forme élégante & gracieuse du petit temple dont j'ai si souvent fait mention prouve qu'il a été bâti dans le tems où les arts étoient à Rome au plus haut degré de perfection. Ses proportions ne sont pas moins heureuses que sa situation, il est placé dans l'endroit de la montagne précisément à l'opposite de la grande cascade.

Les étrangers visitent ordinairement avant de quitter Tivoli la vigne d'Est qui appartient au duc de Modene; elle a été bâtie par Hippolite d'Est, cardinal de Ferrare & frere du duc de ce nom, encore plus illustre pour avoir été le Mécène auquel l'Arioste a dédié son

Roland le furieux que par ſa naiſſance. La maiſon n'eſt pas du meilleur ſtile d'architecture. Les jardins ſont ornés de pluſieurs jets d'eaux aſſez fantaſques. Ils ont pourtant, aux yeux mêmes de ceux qui n'approuvent pas leur forme, une eſpèce de mérite; ce ſont les premiers un peu conſidérables qu'on ait conſtruits en Europe; ils ſont beaucoup plus anciens que ceux de Verſailles. La ſituation en eſt noble, les terraſſes ſont élevées, les arbres touſus & vénérables; & quoique le terrain n'ait pas été auſſi bien diſpoſé qu'on l'auroit pu, le tout a cependant un air de grandeur & de magnificence dont on ne ſauroit s'empêcher d'être frappé.

LETTRE LXX.

Rome.

FRESCATI eſt un charmant village ſur la pente d'un côteau, éloigné d'environ douze milles de Rome. Il tire ſon nom de la fraîcheur de l'air qu'on y reſpire & de la belle verdure des campagnes des environs. C'eſt un ſiege épiſcopal toujours occupé par l'un des ſix

fix cardinaux les plus anciens du facré college. Il l'eft actuellement par le cardinal duc d'York, qui, foit qu'il habite la campagne ou la ville de Rome, paffe la plus grande partie de fon tems à remplir les devoirs d'une religion, de la vérité de laquelle il paroît on ne peut pas plus pénétré; & qui vivant lui même avec la plus grande fimplicité & tout-à-fait différemment de fes confreres, applique une grande partie de fes revenus à des actes de charité & de bienfaifance, oubliant le monde dont il eft à fon tour oublié, excepté de ceux à qui fa générofité procure les commodités de la vie.

Tivoli étoit le féjour favori des anciens Romains, les modernes préferent celui de Frafcati, dans le voifinage duquel font fituées quelques-unes des maifons de campagne les plus magnifiques.

La vigne Aldobrandine, qu'on nomme auffi Belveder, eft la plus remarquable pour fa belle expofition, fes vaftes jardins, fes terraffes bien airées, fes grottes, fes cafcades & fes eaux. On lit fur la porte d'un falon qui eft près de la grande cafcade l'infcription fuivante :

Huc ego migravi Mufis comitatus Apollo,
Hic Delphi, hic Helicon, hic mihi Delos erit.

On a peint ſur les murs la figure d'Apollon, celle des muſes, & quelques-unes des principales avantures de ce Dieu y ſont rendues à freſque par le Dominicain, ſurtout la façon dont il traita Marſyas. Il me paroît cependant qu'il auroit beaucoup mieux fait de la paſſer ſous ſilence, tant parce que ce ſujet ne ſauroit qu'être déſagréable à traiter que parce qu'il ne fait aucun honneur à Apollon. Marſyas étoit ſans contredit un objet de mépris & de ridicule à cauſe de ſon extrême préſomption; cependant la punition qu'on prétend qui lui fut infligée excede toutes les bornes, & rend celui qui la lui fit ſubir plus déteſtable à nos yeux que l'inſolent ſatyre même. Cette hiſtoire eſt ſi peu conforme au caractere que l'on ſuppoſe au Dieu de la poëſie & de la muſique que je ſuis porté à ſoupçonner qu'elle ne ſauroit être vraie : on en raconte une autre qui me paroît auſſi peu vraiſemblable & inventée par des gens de mauvaiſe volonté pour noircir la réputation de ſa ſœur Diane. Je ne veux point parler de ſon avanture avec Actéon, car il n'eſt point étonnant qu'on ſuppoſe que la déeſſe de la chaſteté ſoit un peu cruelle; mais il eſt impoſſible d'accorder le caractere qu'on lui

donne assez généralement avec ses prétendues visites nocturnes à Endymion.

La vigne Ludovisi est remarquable par ses jardins & ses eaux. Les côteaux sur lesquels Frascati est situé en fournissent en abondance, circonstance dont les propriétaires de ces campagnes ont su tirer parti, toutes étant ornées de fontaines, de cascades ou de jets d'eau de différentes espèces.

La vigne Taverna, qui appartient au prince Borghese, est l'une des plus magnifiques & des mieux meublées du voisinage de Rome. De celle-ci on monte à travers les jardins au mont Dracone, second palais beaucoup plus élevé, appartenant aussi à ce prince & tirant son nom des armes de sa famille. L'ancienne ville de Tusculum est supposée avoir occupé à peu près le même terrain où Frascati est actuellement situé. On croit assez généralement que la maison de campagne de Ciceron n'en étoit éloignée que d'un mille & demi, dans un lieu nommé à présent *Grotta ferrata.* Quelques moines grecs de l'ordre de St. Basile cherchant au onzieme siecle un asile contre les persécutions des Sarrasins, obtinrent la liberté de bâtir un monastere sur les ruines de la célèbre

maison de ce grand orateur. On y fait encore le service dans cette langue.

De quelque côté qu'on se promene en sortant de Frascati, on rencontre les objets & les sites les plus délicieux. J'y ai passé deux jours, on ne peut pas plus agréablement, à parcourir les jardins & les différentes campagnes. Le plaisir de notre partie n'a pas été peu augmenté par les observations de M. B***, vieux gentilhomme écossois encore plein de vivacité, homme de mérite quoique mauvais antiquaire, & qui n'admire rien d'antique ou de moderne qu'autant qu'il a quelque rapport à ce qui se trouve dans sa patrie; en revanche il a la passion la plus décidée pour tout ce qui y a quelque affinité. Nous avons poussé nos promenades jusqu'au lac de Nemi, bassin assez profond, qui a près de quatre milles de circonférence, les côteaux dont il est entouré sont couverts d'arbres élevés & touffus. "Ici „ habite la noire mélancolie, elle répand „ autour d'elle un silence morne & profond, „ sa sombre présence attriste tous les objets, „ flétrit chaque fleur & rembrunit la verdure. „

Ce lieu est l'endroit du monde qui m'a paru le plus propre aux réflexions & à inspirer des idées mélancoliques. Il s'y trouvoit ancienne-

ment un temple consacré à Diane. Le lac lui-même portoit le nom de *Speculum Dianæ* & de lac Trivien ; il en est fait mention dans le septieme livre de l'Enéide, où la furie Alecton est décrite sonnant la trompette de la guerre, aux affreux accens de laquelle les bois & les montagnes étoient ébranlées, & les meres tremblantes pour leurs enfans les pressoient contre leur sein.

Contremuit nemus, & sylvæ intonuere profundæ ;
Audiit & triviæ longe lacus ---
Et trepidæ matres pressere ad pectora natos.

Nous sommes retournés par Gensano, Marino, la Riccia & Castel Gandolfo. Tous les villages & toutes les campagnes que je viens de nommer communiquent les unes aux autres par de belles allées & des avenues d'arbres très-élevés, dont les branches toufues forment des berceaux continuels & mettent le voyageur à l'ombre. Castel Gandolfo est un petit village voisin du lac Albano, à l'une des extrêmités duquel est un château, appartenant au pape dont il tire son nom ; cette habitation n'a rien de remarquable que sa situation. Près du village de Castel Gandolfo se trouve la vigne Barberini, dont les jardins

renferment les ruines d'un palais immenſe bâti par l'empereur Domitien. Il y a une charmante promenade qui a près d'un mille d'étendue le long du lac, depuis Caſtel Gandolfo jusqu'à la ville d'Albano. Ce lac eſt une piece d'eau de forme ovale, d'environ ſept à huit milles de circonférence, dont les rivages ſont magnifiquement ornés de boſquets & d'arbres de différentes eſpèces du plus beau verd, que le fond tranſparent de ſes eaux réfléchit avec un nouvel éclat, ce qui joint aux côteaux dont il eſt environné, & au château même qui couronne le ſommet de l'un d'eux, produit l'effet le plus pittoreſque.

L'étendue avec laquelle les beautés de la nature ſe manifeſtent en Suiſſe & ſur les Alpes a été regardée par bien des gens comme trop vaſte pour pouvoir être rendue par la peinture ; mais parmi les charmans côteaux & les vallées d'Italie ſes traits ſont plus rapprochés & paroiſſent dans tout l'éclat de leur beauté champêtre. Tivoli, Albano & Fraſcati, ſont par conſéquent les lieux favoris des peintres de payſage qui voyagent dans ce pays pour ſe perfectionner ; & pluſieurs penſent que ces villages délicieux fourniſſent des études plus convenables & plus adaptées à leur art

que la Suisse même. Rien ne sauroit égaler l'assemblage merveilleux des côteaux, des prairies, des lacs, des cascades, des jardins, des ruines, des bosquets & des terrasses dont l'œil est enchanté, lorsqu'on parcourt les ombrages de Frascati & d'Albano qui présentent de nouvelles beautés toutes les fois qu'on les considere de différens points de vues, & charment les spectateurs par leurs innombrables variétés. Une réflexion vient cependant s'offrir subitement à l'esprit, & interrompt en quelque maniere la satisfaction que des objets aussi agréables y produiroient sans cela, la vue de la misere de la plus grande partie des habitans de ces villages la fait naître. — Ce n'est pas qu'ils paroissent eux-mêmes s'en appercevoir ou mécontens de leur sort. — Des châtaignes rôties & quelques grapes de raisins, qu'ils se procurent pour un sol, suffisent pour leur nourriture; plus ils sont faciles à satisfaire & moins ils se plaignent, plus on a raison de souhaiter qu'ils fussent dans une situation plus aisée que celle où ils se trouvent. Juste ciel! pourquoi tant de biens seroient-ils accumulés sur un petit nombre d'individus que cette profusion ne sauroit satisfaire, tandis que l'absolument nécessaire manque à la multitude, à laquelle le

besoin & la misere ne sauroient arracher le moindre murmure ?

La vue la plus étendue est celle que l'on a du jardin d'un couvent de capucins, peu éloigné d'Albano. On a vis-à-vis de soi le lac avec les montagnes & les bois dont il est entouré, ainsi que le château de Gandolfo; d'un côté on voit Frascati avec toutes ses maisons de plaisance; de l'autre, les villes d'Albano, de la Riccia & de Gensano; au delà la campagne de Rome, l'église de St. Pierre & cette métropole qui en forme le centre; la perspective est terminée par les côteaux de Tivoli, l'Apennin & la Méditerranée.

Tandis que nous contemplions avec admiration & avec le plus grand plaisir ces différens objets, un anglois qui étoit de notre compagnie a dit à M. B***: „ Il n'y a pas dans „ toute la France ou dans toute l'Allemagne „ de perspective comparable à celle-ci, l'An„ gleterre même en fournit à peine de plus „ belle. Je le crois bien, a repliqué l'écos„ sois; mais si nous étions dans mon pays je „ pourrois vous en montrer plusieurs aux„ quelles elle n'est nullement comparable. „ Réellement! & dans quelle partie de l'Ecosse „ se trouvent-elles ? J'imagine, Monsieur,

„ que vous n'avez jamais été au château d'E-
„ dimbourg ? Jamais. Ou à Stirling ? Non.
„ Auriez-vous jamais vu Loch Lomond ? Ja-
„ mais. Il eſt donc inutile de vous demander
„ ſi vous avez été dans la province d'Aber-
„ deen ou dans les terres hautes, ou — —
„ Je dois vous avouer une bonne fois pour
„ toutes, a dit l'anglois en l'interrompant,
„ que je n'ai pas eu le bonheur de voir au-
„ cune partie de l'Ecoſſe. En ce cas je ne ſuis
„ pas ſurpris, a repliqué l'écoſſois en prenant
„ une copieuſe priſe de tabac, que cette vue
„ vous paroiſſe la plus belle que vous con-
„ noiſſiez. J'imagine que vous croyez celles
„ d'Ecoſſe beaucoup plus belles ? Oui, Mon-
„ ſieur, infiniment plus ; par exemple ce lac
„ eſt aſſez joli, j'oſerois même aſſurer que
„ pluſieurs ſeigneurs anglois donneroient
„ tout au monde pour en avoir un pareil de-
„ vant leurs maiſons ; mais Loch Lomond a
„ trente milles de longueur, Monſieur, & il
„ contient plus de trente îles ; voilà, Mon-
„ ſieur, ce qui s'appelle un lac ! Quant à
„ ce qu'ils nomment leur campagne abſolu-
„ ment inculte & déſerte, tout homme qui a
„ des yeux ne ſauroit la comparer à la fertile
„ vallée de Stirling, avec le Forth, la plus

„ belle riviere de l'Europe dont elle eſt arro-
„ ſée. Penſeriez-vous réellement, a ajouté l'an-
„ glois, que le Forth fût une plus belle riviere
„ que la Tamiſe? La Tamiſe! s'eſt écrié le
„ Bréton, mon cher Monſieur, la Tamiſe
„ devant Londres n'eſt qu'un ſimple canal,
„ comparée au golphe de Forth à Edimbourg?
„ Je ſuppoſe donc, a dit l'anglois après s'être
„ un peu remis, que vous êtes médiocrement
„ ſatisfait de la vue que préſente le château
„ de Windſor. Je vous demande pardon, a
„ repliqué le premier, j'en ſuis très-ſatisfait;
„ c'eſt un payſage charmant quoique peu éten-
„ du; la campagne conſidérée de ce château
„ paroît auſſi agréable que peut jamais l'être
„ tout pays plat, extrêmement garni d'arbres
„ & entrecoupé de hayes & de clôtures; je
„ ne crains cependant pas d'avouer que des
„ champs fertiles, des bois, des rivieres &
„ des prairies, ne ſauroient par eux-mêmes
„ ſans autre ſecours ſatisfaire parfaitement la
„ vue. Vous croiez ſans doute, a dit l'an-
„ glois, qu'un petit nombre de montagnes
„ couvertes de bruieres & de rochers ne ſau-
„ roient manquer d'embellir beaucoup un pay-
„ ſage? C'eſt précisément ce que je penſe, a
„ dit l'écoſſois; & il vous feroit auſſi facile de

„ me prouver qu'une femme pouroit être par„ faitement belle avec de beaux yeux, de belles „ dents, & un beau teint quoique ſans nez „ que de m'engager à admirer un pays deſti„ tué de montagnes. Eh bien, vous ne ſau„ riez vous plaindre que cette vue n'en ait „ pas aſſez, a repliqué l'anglois; jettez les „ yeux autour de vous. Des montagnes! s'eſt „ écrié le Calidonien, ce ſont là de plaiſantes „ montagnes! ne donnent-ils pas auſſi à leur „ Caſtel Gandolfo le nom de château & de „ palais, ce qui n'empêche pourtant pas que „ ce ne ſoit une pauvre habitation pour un „ ſouverain? Sur ma parole, a répondu l'autre, „ elle ne me paroît pas ſi mal, elle a autant „ d'apparence que le palàis de St. James. Le „ palais de St. James, s'eſt écrié l'écoſſois, „ eſt une honte pour la nation; il eſt auſſi „ ſcandaleux que ridicule qu'un auſſi grand mo„ narque que le roi d'Ecoſſe, d'Angleterre & „ d'Irlande, conjointement avec ſa royale „ épouſe, & leur nombreuſe famille compoſée „ de petits enfans, habitent un vieux cloître „ détruit, à peine bon pour des moines. Le „ palais de *Holyroodhouſe*, eſt un édifice véri„ tablement digne de loger un roi. Et les jar-

„ dins, je vous prie, dites-moi à peu-près l'ef-
„ pece de ceux qui appartiennent à ce palais,
„ a dit l'anglois; on m'a affuré que ce n'étoit
„ pas là précifément en quoi vous excelliez. Je
„ l'avoue, mais a repliqué l'autre, nous ex-
„ cellons en jardiniers, qui font auffi préfé-
„ rables à ces derniers que le créateur l'eft
„ à la chofe créée. Je fuis cependant furpris,
„ a ajouté l'anglois, que dans un pays tel
„ que le vôtre, où il y a un fi grand nombre
„ de créateurs, on y crée fi peu d'arbres frui-
„ tiers. On auroit tort de prétendre, a dit
„ M*** B***, qu'un pays excellât en tout.
„ Quelques-uns ont un climat plus favorable
„ que d'autres aux pêchers & aux vignes;
„ mais il n'en eft aucun, Monfieur, qui pro-
„ duife des hommes & des femmes préférables
„ à la race écoffoife. J'en fuis convaincu, a
„ repliqué l'autre, fi donc la France eft renom-
„ mée par fes vins, l'Angleterre par fes laines
„ & fes bœufs, l'Arabie par fes chevaux, &
„ quelques contrées par d'autres animaux,
„ vous penfez que l'Ecoffe les furpaffe par l'ef-
„ pece d'hommes. Ce que j'ai voulu dire,
„ Monfieur, c'eft que dans aucun pays l'ef-
„ pèce humaine n'eft préférable à celle d'E-
„ coffe; c'eft ce que je maintiens & maintien-

„ drai, Monſieur, juſqu'à mon dernier ſoupir.
„ Je ne prétends point le nier, a dit l'anglois;
„ vous me permettrez ſeulement d'obſerver
„ que les hommes étant la branche la plus con-
„ ſidérable de ſes productions, il faut avouer
„ que l'Ecoſſe en tire un grand parti, car je
„ ne ſache aucun pays qui en exporte un auſſi
„ grand nombre, aucun coin de l'univers où
„ l'on ne rencontre des Ecoſſois. Tant mieux
„ pour tous les pays du monde, a dit M***
„ B***; car perſonne n'ignore que partout
„ où les Ecoſſois ſe tranſportent ils cultivent
„ & perfectionnent les arts & les ſciences. Il
„ eſt certain que dans tous les lieux qu'ils fré-
„ quentent, ils améliorent leur fortune, a
„ ajouté l'anglois —— ſemblables en cela à
„ leurs jardiniers, quoiqu'ils ne puiſſent créer
„ que peu de choſe ou rien chez eux, ils
„ créent & font ſouvent de très-belles fortu-
„ nes chez l'étranger, & c'eſt là une des rai-
„ ſons qui nous procure le plaiſir d'en voir
„ un ſi grand nombre à Londres. Que cela
„ vous plaiſe ou non, Monſieur, ce qu'il y a
„ de très-certain, a repliqué l'écoſſois du ton
„ le plus ſérieux, c'eſt que vous ne ſauriez que
„ profiter en les imitant & en les fréquen-
„ tant : il y a cependant pluſieurs raiſons qui

„ engagent un ſi grand nombre de mes com-
„ patriotes à habiter Londres. Cette ville eſt
„ à préſent devenue en quelque ſorte la capi-
„ tale de l'Ecoſſe, auſſi-bien que de l'Angle-
„ terre : elle eſt le ſiege du gouvernement ; le
„ roi d'Ecoſſe qui eſt en même tems celui
„ d'Angleterre y réſide, la grande & la petite
„ nobleſſe d'Ecoſſe ont autant de droit que
„ les Anglois d'approcher de la perſonne de
„ leur ſouverain ; & vous conviendrez que
„ ſi quelques Ecoſſois font fortune en Angle-
„ terre, pluſieurs de nos premiers ſeigneurs
„ y dépenſent auſſi la meilleure partie de leurs
„ revenus. Vous prétendez cependant que
„ les Ecoſſois en général comparés aux Anglois
„ ſont très-pauvres, nous ne le nions pas, &
„ il nous eſt impoſſible de l'oublier, car vos
„ compatriotes ont le plus grand ſoin de
„ nous le rappeller : nous convenons donc
„ que vous avez cet avantage ſur nous ; les
„ Perſes l'avoient auſſi à la bataille d'Arbelle
„ ſur les Macédoniens. Que les Ecoſſois cepen-
„ dant ſoient pauvres ou riches, il eſt conſtant
„ que ceux qui s'établiſſent en Angleterre
„ doivent y apporter avec eux de l'induſtrie,
„ des talens, ou des richeſſes, ſans quoi ils
„ y mourroient de faim auſſi-bien que partout

„ ailleurs ; & lorſqu'un pays tire de tels ci-
„ toyens d'un autre pays, je vous laiſſe à dé-
„ cider lequel des deux a le plus ſujet de ſe
„ plaindre ; permettez-moi encore d'ajouter,
„ Monſieur, que tout bien conſidéré les avan-
„ tages que l'Angleterre recueille de l'union
„ des deux royaumes ſont manifeſtes & nom-
„ breux. Je ne ſaurois me vanter, a repliqué
„ l'anglois, d'avoir trop réfléchi ſur cette ma-
„ tiere ; cependant vous me feriez plaiſir de
„ m'en détailler quelques-uns. D'abord, a re-
„ parti l'écoſſois, ſes richeſſes ne ſe ſont-elles
„ pas conſidérablement accrues depuis cette
„ époque ? Il eſt vrai, a répondu ſon antago-
„ niſte en ſouriant, je n'en avois point connu
„ juſqu'à préſent la véritable cauſe. En ſecond
„ lieu, n'a-t-elle pas augmenté ſa population,
„ d'un million & demi de ſujets qui auroient
„ groſſi le nombre de ſes ennemis, c'eſt pour-
„ quoi il équivaut à trois millions. En troi-
„ ſieme lieu, n'a-t-elle pas acquis une conſiſ-
„ tance ſans laquelle l'opulence ne feroit
„ d'aucune utilité. Il ne reſte actuellement
„ plus de porte ouverte par laquelle les Fran-
„ çois puiſſent entrer chez vous. Rien ne leur
„ paroît auſſi difficile que d'envahir l'Ecoſſe ;
„ ainſi pourvu que vous défendiez vos côtes,

„ vous n'avez rien à craindre de leur part ;
„ cependant ſans une parfaite union avec nous,
„ l'Angleterre ne ſauroit profiter de l'avantage
„ que lui donne ſa ſituation en ſa qualité d'île.
„ Non, tant que l'Ecoſſe ne ſera pas ſubju-
„ guée, a dit l'anglois. Subjuguée ! a répété
„ l'écoſſois étonné, permettez moi, Mon-
„ ſieur, de vous dire que vous avancez là une
„ ſinguliere hypotheſe ; les tentatives infruc-
„ tueuſes de pluſieurs ſiecles auroient dû vous
„ démontrer que cette conquête étoit impoſſi-
„ ble ; & pour peu que vous ſoyez verſé dans
„ l'hiſtoire, vous devez ſavoir qu'après la dé-
„ cadence de l'empire romain le cours ordi-
„ naire des conquérans s'étendit du nord au
„ ſud. Vous prétendez ſans doute, a dit l'an-
„ glois, que l'Ecoſſe auroit conquis l'Angle-
„ terre. Monſieur, a repliqué l'écoſſois, je
„ crois la nation angloiſe auſſi brave qu'aucu-
„ ne qui ait jamais exiſté, ainſi je ne dirai
„ point que l'écoſſoiſe la ſurpaſſe en courage ;
„ je me garderai avec encore plus de raiſon
„ d'affirmer que cette derniere dont la popu-
„ lation n'eſt que la cinquieme partie de
„ la premiere eût pu la ſubjuguer ; je ſuis
„ cependant convaincu qu'avant de ſe ſoumet-
„ tre elle auroit tenté de ſe défendre, & vous
„ conviendrez

„ conviendrez que l'essai qu'elle auroit fait de „ ses forces n'auroit pu qu'être funeste à l'une „ & à l'autre. Quoique je me croie bien cer„ tain, a ajouté l'anglois, de l'issue qu'auroit „ une pareille tentative, je serois mortifié „ qu'on en fit l'épreuve, surtout dans ce mo„ ment. Cependant, Monsieur, a continué „ l'écossois, on m'assure qu'il y a de vos „ compatriotes qui même dans cette circons„ tance cherchent à irriter les esprits des habi„ tans d'une partie de la Grande-Brétagne „ contre ceux de l'autre, & à faire naître des „ dissensions entre ces deux royaumes, dont „ la commune sureté dépend de leur union; „ deux royaumes que la nature même, en „ les séparant du reste du monde & les en„ vironnant des flots de la mer, sembloit avoir „ destinés à n'en faire qu'un seul. Je vous „ assure, mon cher Monsieur, a dit l'anglois, „ que je ne suis point de ce nombre, j'aime les „ Ecossois : je les ai toujours envisagés com„ me composant une nation spirituelle & cou„ rageuse, je dirai plus, quelques-uns des „ meilleurs amis que j'aie au monde, & dont „ je fais le plus de cas, sont vos compatriotes. „ Vous êtes, a dit le Calédonien en lui serrant „ affectueusement la main, un homme d'hon-

„ neur & de bon ſens, & je proteſte, ceci „ ſoit dit impartialement & ſans préjugé, que „ je n'ai jamais connu perſonne de ce caractere qui ne penſât comme vous ”.

LETTRE LXXI.

Florence.

NOus ſommes arrivés trois jours après notre départ de Rome dans cette ville; j'ai cependant différé juſqu'à préſent à vous écrire, parce que je voulois préalablement en ſavoir quelques particularités, & en connoître un peu les habitans, ce qui n'eſt pas fort difficile; les Florentins ſont naturellement affables, d'ailleurs l'hoſpitalité & la politeſſe du miniſtre britannique fourniſſent de fréquentes occaſions à ſes compatriotes de former des liaiſons avec ceux qui compoſent la meilleure compagnie de Florence. Ce ſeigneur y réſide depuis près de trente ans, & y eſt généralement eſtimé. C'eſt vraiſemblablement à cette circonſtance & à la magnificence avec laquelle pluſieurs autres Anglois de diſtinction qui y demeurent depuis longtems que nous ſommes redevables de l'af-

fection qu'on nous y témoigne. La conduite de milord C—r, & son caractere confirment l'opinion avantageuse que les Florentins ont conçue de la probité & de l'humanité de la nation à laquelle il appartient. Son épouse est d'un charmant caractere, & sa beauté très-propre à donner aux étrangers une idée favorable de celle des dames angloises.

Nous n'avons point eu occasion de voir la grande duchesse. Elle vit très-retirée, & la plus grande partie du tems à la campagne avec ses enfans dont elle est assez bien partagée; le grand duc étant venu à Florence où il a passé deux jours, nous avons eu l'honneur de lui être présentés au palais Pitti. Toutes les différentes branches de la maison d'Autriche ont la ressemblance la plus frappante; où que j'eusse rencontré ce prince, j'aurois dabord reconnu qu'il en étoit. Il a, comme son frere qui réside à Milan, la levre épaisse, un des principaux traits qui distingue cette famille. C'est un bel homme, ses paroles & ses mouvemens sont très-impétueux; il a plus de vivacité que l'empereur & l'archiduc; il est ainsi qu'eux d'un bon naturel, complaisant & affable. Après l'extinction des Médicis, les Florentins murmurerent de l'inconvénient qu'éprouvent les

peuples dont les ſouverains ne réſident pas au milieu d'eux. Ils ſe plaignirent de ce que leur argent ſortoit de leur pays pour paſſer ailleurs, & de ce que les emplois les plus lucratifs étoient conférés à des étrangers. A préſent qu'ils en ont un qui réſide, dépenſe ſes revenus en Toſcane, & qui a donné à l'état un nombre conſidérable d'héritiers, ils continuent à murmurer, ils ſe plaignent des impôts. Au reſte quel eſt l'état en Europe où l'on n'entend pas les mêmes plaintes?

Florence eſt, ſans contredit, une très-belle ville. Indépendamment des égliſes & des palais, dont quelques-uns ſont très-magnifiques, l'architecture des maiſons en général eſt d'un bon ſtile, les rues ſont ſingulièrement propres, & pavées de pierres grandes & larges, taillées de maniere à empêcher les chevaux de gliſſer; cette ville eſt diviſée en deux parties inégales par l'Arno ſur lequel il n'y a pas moins de quatre ponts à la vue les uns des autres. Celui de la Trinité eſt ſuperbe. Il eſt de marbre blanc, & décoré de quatre belles ſtatues repréſentant les quatre ſaiſons. Les quais, les édifices des deux côtés, & les ponts, rendent la partie de Florence, à travers laquelle l'Arno paſſe, la plus belle; il en eſt de même de Paris; & heureuſement pour ces deux villes, ce ſont

précisément ces deux parties qu'on a le plus constamment sous les yeux, parce qu'on est continuellement obligé de passer & de repasser ces ponts; tandis qu'à Londres où la riviere & les ponts sont très-supérieurs à ceux de France ou d'Italie, on pourroit y vivre des années entieres, assister à tous les spectacles publics, & aller tous les jours d'un des bouts de la ville à l'autre, sans jamais appercevoir la Tamise, ou les ponts, qu'autant que l'on feroit le voyage exprès. En conséquence, lorsqu'on demande à un étranger laquelle de Londres ou de Paris lui paroît la plus belle ville, on n'a pas plutôt nommé cette derniere que le Louvre & la partie située entre le pont royal & le pont neuf, sans contredit la plus frappante, se présentent à son imagination. Il ne sauroit se rien rappeller de Londres qui soit aussi magnifique & puisse leur être opposé; & il y a dix à parier contre un, que s'il se décidoit sur le champ ce seroit en faveur de Paris : dans le cas où il prendroit un peu de tems, & examineroit à loisir ces deux capitales, comparant les différentes rues, les places, & les ponts les uns avec les autres, il penseroit surement d'une maniere tout-à-fait différente. Quelques personnes cal-

culent que le nombre des habitans de Florence doit aller à près de quatre vingt mille. Les rues, les places, & les façades des palais ſont décorées d'un grand nombre de ſtatues, dont quelques-unes ſont l'ouvrage des meilleurs ſculpteurs de nos jours, tels que Michel Ange, Bandinelli, Donatello, Jean de Boulogne, Benvenuto, Cellini, & autres. Le goût pour les arts doit ſe conſerver, même indépendamment de tout autre encouragement, dans une ville où les habitans ont continuellement ſous les yeux un ſi grand nombre de beaux modeles; il y en a en Europe où les ſtatues expoſées jour & nuit à la vue du commun peuple riſqueroient d'être défigurées & mutilées; ici elles ſont auſſi en ſureté que ſi elles étoient renfermées dans la galerie du grand duc.

Florence s'eſt rendue également célebre par ſon application au commerce, & par ſon goût pour les beaux arts: avantages qui ſe trouvent rarement réunis. Quelques-uns des principaux négocians de Florence étoient autrefois très-opulens, & vivoient de la maniere la plus ſomptueuſe. L'un d'eux, vers le milieu du quinzieme ſiecle, conſtruiſit le ſuperbe édifice connu ſous le nom de palais Pitti, du nom de ſon fondateur.

Ce particulier fut ruiné par la prodigieuse dépense qu'il exigea, & forcé de le vendre à la famille Médicis qui l'a toujours possédé, & depuis lors il n'a cessé d'être l'habitation des souverains de la Toscane. Les jardins de ce palais sont situés sur le penchant d'un monticule au sommet duquel est placée une espèce de fort, nommé le Belvédere; de là & de quelques allées les plus élevées, on a la vue distincte de la ville entiere, & de la belle vallée de l'Arno dont elle occupe le centre. La perspective est bornée de chaque côté par un amphithéâtre formé de plusieurs côteaux fertiles, ornés de maisons de plaisance & de jardins. Il n'est aucune des parties de l'Italie que j'ai vues où l'on rencontre une si grande quantité de maisons de campagne, possédées par de simples particuliers, que dans les environs de cette ville; celles qu'habitent les simples paysans sont aussi plus propres & plus commodes que partout ailleurs. Le pays d'alentour est divisé en petites métairies qui ont chacune une jolie ferme. La Toscane produit beaucoup de froment, d'excellent vin, & de la soie en abondance. Les paysans ont l'air sain & content: la figure agréable naturelle aux Italiens n'y étant point enlaidie par

la mal-propreté, ou par la misere, les femmes de ce pays paroissent plus jolies, & ont réellement plus d'éclat que dans les autres provinces. Lorsqu'elles sont à l'ouvrage, ou qu'elles vont vendre leurs denrées au marché, leurs cheveux sont renfermés dans un filet de soie, cette mode est assez générale à Naples; les jours de fète, elles se parent d'une maniere tout-à-fait pittoresque. Elles ne portent point de robes, mais une espèce de casaquin sans manches. La partie supérieure des bras n'est couverte que de celles de leurs chemises relevées avec des rubans. Leurs jupes sont généralement écarlates. Elles portent des pendans d'oreilles & des coliers. Leurs cheveux sont arrangés d'une maniere qui leur sied parfaitement, & ornés de fleurs. Elles s'attachent sur l'oreille un petit chapeau de paille; à tout prendre, je leur trouve l'air plus gai, plus piquant, & plus galant qu'à aucune paysanne que j'aie vue.

Les églises, les palais & les statues, sont un grand ornement pour une ville; & les princes qui se sont donné la peine de les élever & de les rassembler méritent à juste titre d'ètre loués. Cependant je crois qu'on leur préférera toujours des créatures vivantes, dont la con-

tenance annoncera le bonheur. Ce goût n'eſt pas général; mais grace à Dieu, je connois quelques individus qui à une parfaite connoiſſance & à un véritable amour des beaux arts joignent cette noble paſſion, qui ne pouvant voir ſans chagrin un viſage triſte & morne dévouent leur tems & leur fortune à réparer les injures cauſées par la miſere & l'infortune, & à tâcher de redonner à leurs ſemblables cet air de gaité & de ſatisfaction qu'ils tenoient de la nature. Heureux le peuple dont le ſouverain ambitionne ce genre de mérite!

LETTRE LXXII.

Florence.

DEpuis notre arrivée à Florence, j'ai régulièrement paſſé deux heures de la matinée dans la fameuſe galerie. Les connoiſſeurs, & ceux qui deſirent paſſer pour tels, y reſtent beaucoup plus longtems, pour moi je ſens que c'eſt aſſez : & il me ſemble qu'il ne convien-droit gueres de prolonger ma viſite dès que je commence à me laſſer, uniquement pour qu'on me crût ce que je ne ſuis pas. N'allez cepen-

dant pas vous imaginer que je sois insensible aux beautés de cette fameuse collection, la plus précieuse sans contredit qu'on connoisse actuellement au monde.

L'une de ses parties les plus intéressantes aux yeux de bien des gens est la suite des empereurs romains, depuis Jules César jusqu'à Gallien, à laquelle est jointe celle d'un grand nombre d'impératrices qu'on a placées vis-à-vis de leurs maris. Cette suite est presque complette; lorsqu'on n'a pu parvenir à se procurer le buste d'un empereur, la place a été remplie par un auguste romain du même temps. C'est avec beaucoup de raison qu'on a conféré cet honneur à Séneque, à Ciceron, & à Agrippa gendre d'Auguste. Ayant apperçu parmi ce nombre une tête d'Antinoüs, favori d'Adrien, quelqu'un m'a dit à l'oreille, — ce mignon, en me montrant le buste, par tout ailleurs qu'à Florence, n'auroit point été admis dans une pareille compagnie. Il faut pourtant se rappeller que la galerie n'est point une cour de judicature égyptienne, où l'on faisoit le procès aux princes après leur mort pour les crimes qu'ils avoient commis pendant leur vie. Si les vices des empereurs qui y sont en avoient exclus leurs portraits, que feroit de-

venue cette ſuite d'empereurs, ſur-tout le buſte du grand Jules Céſar même, le mari de toutes les femmes &

. . . .

La galerie eſt conſacrée aux arts, & toutes les productions qu'ils avouent ont droit d'y occuper une place.

Parmi ces nobles modeles de la ſculpture ancienne, quelques-uns des ouvrages de Michel Ange ſont regardés comme dignes d'y figurer à leur tour. Son Bacchus & ſon Faune, dont l'hiſtoire eſt aſſez connue, ont été préférés par pluſieurs aux deux figures antiques qui repréſentent les mêmes ſujets.

La ſuperbe tête d'Alexandre eſt admirée de tous les connoiſſeurs, quoiqu'ils différent d'opinion relativement aux circonſtances dans leſquelles le ſculpteur a voulu repréſenter ce héros. Quelques-uns croient qu'il eſt mourant, Monſieur Addiſſon croit qu'il ſoupire & s'afflige de n'avoir pas de nouveaux mondes à conquérir : d'autres que les bleſſures reçues à Oxydraoe lui ont fait perdre une ſi grande quantité de ſang, & lui ont occaſionné de ſi vives douleurs qu'il s'évanouit. Il en eſt qui prétendent que ſes traits n'expriment point une langueur ou un mal corporel, mais le chagrin & les remords

d'avoir tué ſon fidele ami Clitus. Vous pouvez juger d'après cela que le métier de virtuoſo eſt ſuſceptible de beaucoup d'incertitudes. J'ai peine à croire que l'intention de l'artiſte ne fût que de repréſenter ce héros mourant, la maniere dont il avanca ſa fin n'a rien de bien honorable. Je ne penſe pas non plus qu'il ait prétendu le montrer gémiſſant, ou languiſſant de douleur & de maladie; il n'y auroit en cela rien d'héroïque; on eſt moins affecté en général des peines du corps que de celles de l'eſprit. Quant à ce qu'on dit des pleurs qu'il auroit verſé de ce qu'il ne lui reſtoit plus de pays à ſubjuguer, ſon affliction pour un pareil ſujet ſeroit encore moins propre à nous toucher, & produiroit un effet oppoſé. En conſéquence la derniere conjecture, ſavoir que l'artiſte a voulu le repréſenter dans un violent accès de déſeſpoir cauſé par ſes remords, eſt la plus vraiſemblable. Le buſte ébauché de Marcus Brutus, par Michel Ange, exprime parfaitement la fermeté décidée du caractere de ce vertueux Romain. L'artiſte, en y travaillant, paroît avoir voulu rendre l'idée de cette ode d'Horace:

Juſtum & tenacem propoſiti virum
Non civium ardor prava jubentium,

Non vultus instantis tyranni
Mente quatit solidâ, &c.

Ces vers me paroîtroient une inscription plus convenable pour ce buste que le jeu de mot du cardinal Bembo (*). Michel Ange, satisfait probablement de l'expression qu'il avoit donnée aux traits de sa figure, a mieux aimé la laisser telle qu'elle étoit que de risquer de l'affoiblir en cherchant à la finir.

Les connoisseurs sont aussi peu d'accord sur l'émouleur que sur le buste d'Alexandre. Un jeune homme de la compagnie a dit à un antiquaire qui contemploit la figure du premier : " Monsieur, je crois qu'on imagine que " cette statue est celle de l'esclave, qui tandis qu'il aiguisoit son couteau entendit & " découvrit la conjuration de Catilina. C'est " l'opinion générale, a répondu l'autre; cependant il est certain que cette statue est celle " d'un paysan qui découvrit la conjuration " dont les deux fils de Junius-Brutus furent " complices, & par le moyen de laquelle on se

(*) *Dum Bruti effigiem Michael de marmore fingit,*
In mentem sceleris venit, & abstinuit.

„ proposoit de rétablir les Tarquins. Je vous „ demande pardon, Monsieur, a répondu le „ jeune homme; quoiqu'on s'apperçoive aisé„ment que la figure paroît écouter avec la „ plus grande attention, je croirois pourtant „ très-difficile de pouvoir discerner par la phy„sionomie, si celui qui écoute entend parler „ d'une conspiration ou de toute autre chose „ intéressante, & il est tout-à-fait impossible „ de distinguer, par aucune marque extérieu„re, l'espece de conjuration dont il est ques„tion. Jeune homme, a repliqué l'anti„quaire, votre observation seroit juste s'il „ s'agissoit ici d'un artiste moderne, cepen„dant elle ne sauroit l'être relativement aux „ anciens; pour moi je lis clairement sur la „ physionomie de cet homme, & après que „ vous aurez étudié ces matieres à fond com„me je l'ai fait, vous y verrez la même chose, „ la conjuration pour le rétablissement des „ Tarquins, & que ce ne sauroit en être une „ autre; quant à celle de Catilina, il n'est pas „ possible qu'il eût pu en avoir la moindre „ connoissance: bon Dieu! se peut-il qu'on ne „ réfléchisse pas que cet homme n'existoit déja „ plus quatre siecles avant la naissance du „ dernier".

Nous trouvant actuellement dans le fameux appartement octogone nommé la Tribune, je devrois, supposé qu'il me restât quelque chose de nouveau à dire à ce sujet, disserter un peu sur les différentes perfections du Faune dansant, des lutteurs, de la Vénus Uranie, de la Vénus victorieuse; je serois même tenté de payer le tribut de louanges si justement dû à la charmante figure connue sous le nom de la Vénus de Médicis. Cependant, malgré l'admiration que je ne saurois lui refuser, j'avoue qu'elle ne me paroît point comparable à son frere l'Apollon du Vatican. Dans cette sublime statue, on trouve joint aux traits les plus parfaits, & aux plus belles proportions, un air fort au dessus de celui d'un homme ordinaire. La Vénus de Médicis est sans contredit le modele accompli d'une beauté mortelle; mais tandis qu'Apollon surpasse tout ce que la nature a formé de plus admirable dans notre espece, la Vénus n'est précisément à mes yeux qu'une belle femme.

On trouve dans ce même appartement plusieurs autres curiosités remarquables, & une collection de très-beaux tableaux des meilleurs peintres. Je ne suis point en état de décider de leur mérite; ce dont je suis certain, c'est

Josué Reynolds. Le portrait de Raphaël semble avoir été peint dans sa jeunesse; il est fort au dessous de ceux que je viens de citer. L'électrice douairiere de Saxe a fait une addition précieuse à cette collection, en envoyant son portrait peint par elle-même : il est de grandeur naturelle, elle a la palette & les pinceaux à la main. Le Correge, après avoir oui vanter le portrait de sainte Cécile à Boulogne comme un prodige & le *nec plus ultra* de l'art, fut le voir, & convaincu qu'il n'y avoit rien de bien merveilleux & qu'il étoit très en état de l'égaler on l'entendit se dire à lui-même, (*) *anch' io sono pittore*. Cette illustre princesse connoissoit aussi toute l'étendue de ses talens lorsqu'elle a peint ce portrait qui paroît dire aux spectateurs, (**) *anch' io sono pittrice*.

(*) Et moi aussi je suis peintre.
(**) Et moi aussi je suis peintre quoique femme.

LETTRE LXXIII.

Florence.

AYant visité, des bords de la mer adriatique jusqu'à la Méditerranée, la plus grande partie de l'Italie, j'avoue que j'ai été agréablement surpris de voir que la situation des plus pauvres de ses habitans étoit moins fâcheuse que je ne le croyois d'après la relation de quelques voyageurs; j'ajouterai même que, quoique je n'y aie pas trouvé autant de pauvreté que je m'y attendois, j'y en ai cependant vu beaucoup plus que de misere, ce qui vient en partie de la douceur du climat & de la fertilité du sol, ainsi que du caractere paisible & religieux des habitans. Les miseres que le froid fait souffrir à la portion la plus indigente du genre humain sont peut-être plus insupportables que celles qui dérivent de toute autre source. En Italie la température de l'air la met à l'abri neuf mois de l'année d'une pareille calamité. Pourvu qu'elle parvienne à ramasser assez de bois pour pouvoir entretenir un feu modéré pendant les trois autres, & à se procurer un manteau de grosse

étoffe, elle a peu à craindre à cet égard. Ceux qui ne peuvent trouver à s'occuper, ce qui arrive souvent dans ce pays, & même ceux qui ne se soucient pas de travailler, & il y a beaucoup de gens de cette espece dans le monde, reçoivent régulièrement leur subsistance de quelque couvent : avec ce qu'ils leur donnent, & ce qu'ils parviennent à tirer d'ailleurs, dans un pays où les vivres sont abondans & peu chers, les habitans passent leur vie, selon eux, avec plus de satisfaction que s'ils avoient un plus grand nombre de commodités acquises à la sueur de leur front. Tandis qu'en Angleterre, en Allemagne & dans les autres parties septentrionales de l'Europe, les pauvres n'ont d'autre parti à prendre que celui de travailler; car s'ils restent sans rien faire, ils sont exposés à des maux plus insupportables que ceux que le travail le plus rude pourroit occasionner aux plus paresseux de tous les hommes; ils souffrent à la fois les inconvéniens du froid & de la faim; & s'ils ont jamais eu assez de crédit pour contracter la moindre dette, ils sont continuellement en risque d'être arrêtés & confinés dans une prison où ils seront confondus avec des voleurs & des scélérats. La paie de la derniere classe des artisans & des journa-

liers de ce pays eſt très-peu de choſe, ils ſont très-éloignés de tâcher à gagner tout ce qu'ils pourroient; il eſt vrai que ce qu'ils gagnent n'eſt jamais diſſipé par la débauche; ils le dépenſent au ſein de leur famille, & il ſert à leur procurer aux uns & aux autres les néceſſités & les commodités de la vie.

Les Italiens ſont les plus pareſſeux qu'il y ait au monde, & ils paroiſſent, en ſe promenant dans les champs, ou étendus tout de leur long à l'ombre, jouir de la ſérénité & de la chaleur ordinaire de leur climat avec un degré de plaiſir qui leur eſt particulier. Sans donner jamais dans les excès des Anglois, ou ſans montrer la ſemillante vivacité des François, ou le phlegme imperturbable des Allemands, la populace italienne déploie une eſpece de ſenſibilité calme & réfléchie pour tout ce qui peut lui procurer quelque agrément, dont elle tire un degré de bonheur ſupérieur peut-être à celui dont les autres nations jouiſſent. Les fréquentes proceſſions & les autres cérémonies religieuſes, outre qu'elles l'amuſent & la conſolent, ſervent encore à remplir ſes loiſirs, à prévenir l'ennui, & l'empêchent de recourir à des pratiques condamnables, ſuites ordinaires de la miſere & de l'oiſiveté. Il convient, pour

le repos & le bonheur de chaque société, que le peuple ait de l'occupation. Des politiques pensent qu'il faudroit que tout son tems fût employé à quelque travail profitable. D'autres que quand les richesses de l'état n'en seroient pas augmentées, la félicité publique, objet bien plus important, le seroit en mêlant les travaux utiles avec une certaine portion de cérémonies superstitieuses de ce genre propres à réveiller les espérances d'une vie à venir, sans nuire ou étouffer la charité actuelle de la multitude : personne ne sauroit nier que dans les pays où l'industrie ne prévaut pas, les processions & les autres dévotions du même genre ne soient très-propres à contenir la populace, à la détourner du vice, & à prévenir par conséquent quelques-unes des suites funestes de l'oisiveté.

Les paysans de Toscane sont sans contredit dans une situation aussi agréable qu'on puisse la desirer. Si l'on excepte l'Angleterre & la Suisse, il n'en est pas de même dans toute l'Europe. Dans les pays où j'ai voyagé, ou dont j'ai lu des relations, le laboureur vraisemblablement le plus vertueux, & sans contredit le membre le plus utile de la société, dont le travail & l'industrie nourissent tous les

autres, & dans lequel réside la force réelle de l'état, se trouve par une dispensation inique généralement le plus pauvre & le plus opprimé : quoique les paysans italiens ne soient nullement dans l'état d'opulence & d'indépendance de ceux de la Suisse & des possesseurs de fonds anglois, ils ne sont cependant point exposés aux mêmes vexations que ceux d'Allemagne, ni si pauvres que les françois.

Une grande partie des terres d'Italie appartiennent aux monasteres; j'ai observé, & ceux qui ont eu les meilleures occasions de s'en instruire m'ont assuré que les paysans qui relevent de ces communautés sont plus heureux & plus à leur aise que la plus grande partie de ceux qui dépendent de la noblesse. En général les biens des moines sont administrés sagement & avec économie; on veille soigneusement à ce qu'ils ne soient point dissipés par la folie ou l'extravagance d'aucun des membres de la maison; en conséquence ils ne sont jamais tourmentés par des créanciers avides & affamés, comme il arrive souvent aux particuliers qui se voient forcés de vexer leurs vassaux pour en tirer de quoi suppléer aux dissipations suite de leur vanité & de leur prodigalité. Un couvent ne sauroit avoir d'autre motif de sou-

ler & de pressurer ses paysans qu'une avarice sordide, passion dont il n'est pas vraisemblable qu'une société, dont les revenus sont en commun, soit aussi susceptible qu'un simple particulier qui jouit seul des fruits de ses vexations.

Les contes que l'on se plaît à faire circuler dans les pays protestans sur le compte des moines, dont on représente la conduite comme tout-à-fait scandaleuse, & qu'on assure vivre dans leurs couvens avec le plus grand luxe, sont aujourd'hui sans fondement, supposé même que ce qu'on en dit ait été vrai autrefois; je me rappelle qu'étant à la grande chartreuse du voisinage de Grenoble, dont le fief est fort étendu, on m'informa, & cette information fut confirmée par ce que je vis de mes propres yeux, que ces moines étoient des maîtres doux & généreux, & que le sort des paysans de leur dépendance étoit envié de tous ceux des environs pour la maniere dont ils les traitoient & les facilités qu'ils leur accordoient dans les baux à ferme qu'ils passoient avec eux, dont les conditions étoient fort avantageuses. D'après les recherches que j'ai faites en France, en Allemagne & en Italie, je suis convaincu qu'il en est de même de presque tous les paysans qui relevent des couvens; & l'on m'a assuré qu'ou-

tre la rente modique qu'ils payoient ils trouvoient ſouvent dans leurs ſeigneurs de vrais amis & des protecteurs zélés, qui les viſitoient dans leurs maladies, les conſoloient dans leurs afflictions & faiſoient dans toutes les occaſions du bien à leur famille.

J'ai parlé juſqu'ici des payſans qui relevent des couvens; je crois que ce que j'en ai dit pourroit s'appliquer à tous ceux qui dépendent des eccléſiaſtiques en général, quoiqu'on repréſente ſouvent ces derniers comme des maîtres plus fiers & plus tyranniques que ceux de tout autre état; accuſation qui s'eſt accréditée d'autant plus facilement que les exemples de cruauté & d'oppreſſion de la part du clergé frappent davantage & excitent plus d'indignation que ceux que l'on pourroit citer de gens d'un ordre différent : ils cauſent plus d'indignation, parce qu'ils ſont moins d'accord & quadrent moins avec leur vocation; & ils frappent d'avantage parce qu'ils ſont moins fréquens. Il y a quelques ſiecles que l'ambition des papes, au tems que la cour de Rome étoit au faîte de ſa puiſſance, que le crédit & le pouvoir ſans bornes que des eccléſiaſtiques avoient acquis en Angleterre & en France produiſoit ſur leurs actions & ſur leur caractere les ef-

fets que l'ambition & l'autorité produisent ordinairement sur l'esprit des hommes, l'insolence, l'insensibilité, & l'esprit de persécution. Cependant pour un pape cruel & oppresseur dont l'histoire fait mention, il seroit aisé de citer deux ou trois empereurs Romains qui les ont surpassés en toute espèce de méchanceté; l'Angleterre & la France ont eu des premiers ministres qui avoient tous les vices sans posséder aucun des talens des Wolsey & des Richelieu.

Ceux qui déclament contre la dépravation du clergé semblent regarder comme démontré, que ce sont ses membres qui ont été les auteurs des plus horribles persécutions, de tous les massacres, & qui ont donné les exemples les plus mémorables d'intolérance dont les annales de l'univers aient fait mention; cependant Philippe second, Charles IX & Henri VIII n'étoient point ecclésiastiques; la tyrannie fantasque d'Henri, la fureur fanatique de Charles, & la cruauté constante de Philippe, paroissent venir de la façon de penser de ces monarques, ou leur avoir été inspirées par des vues qu'ils croyoient favorables à leurs intérêts politiques plutôt que des suggestions de leur clergé.

En Italie les sujets de l'église étant peut-être

les plus pauvres de tous, on a prétendu que cette pauvreté devoit être attribuée à l'avidité du clergé, que bien des gens assurent leur être naturelle. Il seroit pourtant facile d'en donner d'autres raisons. L'évêque Burnet observe très-judicieusement que les sujets d'un gouvernement, à la fois électif & despotique, sont exposés à des inconvéniens qui ne se rencontrent point ailleurs, car un prince héréditaire aura naturellement pour son peuple des égards qu'un prince électif n'aura pas, „ à moins qu'il ne soit „ doué d'un degré de générosité peu ordinaire „ aux hommes, & encore moins aux Italiens, „ qui ont un attachement marqué pour leur „ famille". Un prince électif, sachant que ce n'est que pendant son regne que sa famille peut tirer quelque avantage de son élévation, s'empresse autant qu'il peut de l'enrichir; ajoutez que comme les papes ne parviennent à la souveraineté que dans un âge où l'avarice domine assez communément l'esprit des hommes, on peut supposer qu'ils ont un penchant plus décidé que les autres princes pour cette passion sordide; dans le cas même où ils n'en seroient pas dominés leurs parens indigens ne cessent de les pousser à des actes d'oppression & de leur suggérer les moyens d'amasser de l'argent.

On pouroit donner d'autres raiſons de cette pauvreté; mais ce qui prouve mieux que tout ce que l'on pouroit alléguer qu'elle ne vient point des cauſes qu'on vient de citer, c'eſt que les payſans dépendans des eccléſiaſtiques & des monaſteres de la domination du pape & de ceux des autres pays ſont en général moins chargés que ceux des autres ſeigneurs & des princes ſéculiers.

D'après ce qui a été débité par quelques beaux eſprits, on s'imagineroit qu'il y a quelque choſe de particulier dans la profeſſion eccléſiaſtique, qui porte ceux qui y ſont engagés à l'orgueil & à la tyrannie. Ces reproches généraux n'ont pour moi rien de convainquant, ils ſont démentis par l'expérience & par les obſervations que j'ai été en état de faire. Je ne prétends point, à l'imitation des ſatiriques dont je viens de parler, mettre le clergé de toutes les religions dans une même cathégorie. Les occaſions que j'ai eues de m'inſtruire ont été trop rares & trop ſuperficielles pour juſtifier une pareille prétention; les liaiſons que j'ai entretenues avec les gens de cet ordre s'étant bornées en grande partie à ceux de l'égliſe proteſtante, hommes doctes & de probité, d'un caractere doux, réfléchi & bienfaiſant; en gé-

néral cette tournure d'eſprit eſt celle qui les décide à embraſſer une pareille profeſſion ; mais quoique mes liaiſons avec le clergé catholique Romain ſoient très-bornées, cependant le petit nombre de ceux que je connois ne ſauroient être cités comme des exceptions à ce que je viens de dire des proteſtans ; & en faiſant même abſtraction de toute connoiſſance particuliere des perſonnes, il eſt naturel de penſer que les cérémonies de la religion auxquelles ils aſſiſtent journellement, quoique mêlées de quelques pratiques ſuperſtitieuſes, & le devoir qui les oblige à prêcher la bienfaiſance & la bonne volonté envers tous les hommes, doivent avoir quelque influence ſur la conduite & le caractere de ceux qui exercent ces nobles fonctions. C'eſt une erreur aſſez commune, & qui prévaut ſurtout dans les pays proteſtans, d'imaginer que le clergé catholique Romain ſe moque & rit intérieurement des dogmes qu'il annonce, & qu'il regarde ſes ouailles comme les dupes de ſes artifices. La plus grande partie des prêtres & des moines catholiques ſont eux-mêmes très-perſuadés de la vérité de ce qu'ils annoncent, & enſeignent les vérités de la religion & tous les miracles contenus dans la légende de la meil-

leure foi du monde, ne doutant nullement de leur utilité & de leur réalité. Les premiers qui se tenoient derriere le rideau lorsque la vérité fut falsifiée par le mensonge, & ceux qui à différentes époques ont été les auteurs des superstitions ridicules qu'on a mêlées aux mysteres les plus respectables ont eu soin de choisir des hommes de ce caractere, assurés que les subalternes s'aquitteroient beaucoup mieux de leurs rôles, lorsqu'ils les joueroient d'après nature & qu'ils seroient intérieurement convaincus. *Paulum interesse censes*, dit Davus à Mysis, *ex animo omnia ut fert natura, facias an de industria* (*).

Ce que l'on dit de leur gloutonnerie est aussi peu fondé que l'accusation d'incrédulité. Le caractere de la plupart des moines & du bas clergé en France & en Italie est celui d'une classe d'hommes simples, superstitieux & de bonne foi, qui malgré tout ce qu'on s'est plu à répandre de leur gourmandise, de leur libertinage & de leur sensualité, vivent de la maniere du monde la plus sobre, la plus frugale & la plus mortifiée : ceux qui sont les plus prêts à accuser les autres sont souvent

(*) *Andria*, *Terentii.*

ceux qui en ont le moins de droit. Je me rappelle de m'être trouvé en compagnie avec une de vos connoiſſances, célebre par la délicateſſe de ſa table & la longueur de ſes repas, qu'il quitte rarement ſans avoir vuidé ſa bouteille de vin de Bourgogne outre deux ou trois verres de Champagne qu'il boit par intervalle. Nous avions diné à quelques milles de la ville où nous vivions alors & revenions dans ſon caroſſe, nous étions en hyver, & il s'étoit enveloppé de ſa fourure. Dans la route nous avons rencontré deux moines cheminant à travers les neiges; de petits morceaux de glace pendoient à leurs barbes; leurs jambes & le deſſus de leurs pieds étoient nuds; le deſſous étoit préſervé de la neige par des ſandales de bois. „ Voilà un couple de friands „ pendards, s'eſt écrié notre ami au moment „ que nous en approchions, il faut avouer „ que c'eſt une grande ſottiſe de tolérer dans „ un état des gueux de cette eſpèce, qui vi„ vent dans le luxe & la fainéantiſe & dévo„ rent la ſubſtance du pauvre. Je gage que „ ces deux coquins, tout maigres & mortifiés „ qu'ils paroiſſent, conſommeroient plus de „ vivres en un ſeul jour qu'il n'en faudroit „ pour ſuſtenter deux familles entieres. „ Il

a continué à déclamer contre le déréglement de ces deux moines, & s'est ensuite fort étendu sur l'épicuréisme du clergé en général, qu'il assuroit être le même dans tous les pays & dans toutes les religions. Lorsque nous fumes de retour à la ville, il me dit qu'il avoit commandé au logis qu'on préparât un petit soupé fin pour être servi à notre arrivée, & qu'il s'étoit procuré depuis peu de jours de l'excellent vin, me priant en même tems de l'accompagner chez lui; car, a-t-il ajouté, comme nous avons fait près de trois milles par un tems aussi rude, nous avons grand besoin de quelque rafraichissement.

Il faut convenir que dans tous les pays catholiques, surtout en Italie, le clergé est trop nombreux, a trop d'autorité, une trop grande quantité de terres, & que quelques-uns d'eux vivent trop splendidement & trop fastueusement. Il est également vrai que le commun peuple seroit dans une meilleure situation si l'on pouvoit l'engager à s'appliquer aux manufactures & à l'industrie; cependant sur le pied où sont les choses, je ne saurois m'empêcher de croire que l'état des paysans italiens est encore préférable à bien des égards à celui des paysans de

plusieurs

plusieurs pays de l'Europe. Ils ne sont point battus par les ecclésiastiques leurs seigneurs, comme ceux d'Allemagne le sont par leurs maitres pour la moindre faute réelle ou imaginaire. Leurs enfans ne sont point arrachés d'entre leurs bras pour servir de victimes au faste, à l'avarice ou à l'ambition d'un despote entiché de la manie des conquêtes ; & on ne les force pas eux-mêmes à s'enrôler pour la vie.

En Angleterre & en France le peuple prend un vif intérêt à toutes les disputes nationales, & considere la cause de sa patrie ou de son prince comme la sienne propre : il s'engage volontairement & se bat avec zele pour la gloire du pays ou du roi qu'il aime. Ces idées lui donnent la force de supporter sans murmure mille fatigues ; & il se trouve heureux au milieu des souffrances, des dangers & du manque de tout. Mais en Allemagne où les passions sont anéanties & où il faut qu'un homme ait été métamorphosé en une pure machine avant de passer pour bon soldat, où son sang est vendu par le prince au plus haut enchérisseur, où il n'a rien à démèler avec l'ennemi qu'il poursuit & où il n'est point sujet du monarque dont il soutient la querelle, de

toutes les calamités celle de se voir forcé d'entrer dans un pareil service est sans contredit la plus affreuse. Cependant un régiment levé de cette façon, dont les soldats sont parés de leur uniforme, frisés & poudrés pour la revue, la musique à la tête & les enseignes déployées, a une bien plus belle apparence que des paysans amassés un jour de fète avec leurs femmes & leurs enfans. Il est vrai que s'il étoit possible de lire dans l'intérieur des individus, nous ne verrions chez les premiers qu'une terreur servile du châtiment, une violente haine pour leurs officiers, une méfiance mutuelle, & point d'autre espoir que de trouver l'occasion de déserter : tandis que l'ame des derniers est pleine de sentimens louables & humains, & n'est troublée ni par la crainte ni par les remords.



LETTRE LXXIV.

Florence.

ON vit dans cette ville de la maniere la plus libre & la plus agréable. Outre les *conversazionis*, ainsi que dans les autres d'Italie, une compagnie choisie & nombreuse composée de gens de qualité se réunit tous les jours dans une maison à laquelle on donne le nom de *Casin* : cette assemblée est à-peu-près sur le même pied que nos cotteries de Londres. Les membres en sont élus par le sort ; ils n'ont point d'heure réglée & ils s'y rendent à celle qui leur convient. On y joue au billard, aux cartes & à d'autres jeux ; ou si l'on aime mieux on s'entretient toute la soirée avec ceux qui ne jouent pas. On y sert du thé, du café, de la limonade, des glaces ou les autres rafraichissemens qu'on desire ; chacun paye ce qu'il demande. La principale différence qui se trouve entre cette assemblée & les cotteries angloises, c'est que les femmes y sont admises aussi bien que les hommes.

Les deux sexes témoignent ici plus de fran-

chiſe, & vivent plus familiérement entr'eux & avec les étrangers dans ces aſſemblées publiques que dans les autres parties de l'Italie.

L'opéra de Florence eſt un ſpectacle où les gens de qualité font & reçoivent des viſites, & s'entretiennent auſſi librement qu'au Caſin. Ce qui occaſionne des allées & des venues continuelles d'une loge à l'autre, excepté dans celles où l'on fait une partie, qu'on regarderoit comme une impoliteſſe de déranger. Je n'ai jamais été plus ſurpris qu'un jour qu'on me propoſa de faire le quatrieme au whiſk dans une loge qui paroiſſoit deſtinée à cet uſage, avec une petite table au milieu. J'eus beau prétendre qu'il ſeroit auſſi convenable de jouer ailleurs; on me dit que la bonne muſique ajoutoit beaucoup au plaiſir, augmentoit la ſatisfaction que cauſoit le gain & diminuoit le chagrin de la perte: comme j'ai penſé que les gens de ce pays-ci étoient plus inſtruits que moi des effets de la muſique, j'ai cru que j'aurois tort d'inſiſter; depuis lors j'ai conſtamment joué tous les ſoirs d'opéra deux ou trois *robbers* dans cette loge.

D'après cela vous pouvez juger qu'ici, ainſi que dans quelques autres villes d'Italie, les gens de diſtinction font peu d'attention à la

musique, à l'exception de celle des opéra nouveaux, ou de quelques ariettes favorites. Il n'en est pas de même des danseurs, qui sont sûrs de fixer l'attention générale; dès qu'ils paroissent, la conversation cesse, les joueurs mêmes posent leurs cartes & regardent le ballet. Le mérite des danseurs italiens paroit consister en tours de force & en gambades plutôt qu'en mouvemens gracieux. Ils semblent disputer entr'eux d'agilité & à qui sautera le plus haut. Ils n'ont point cette vive, cette attrayante gaité des danseurs comiques françois, ni les attitudes nobles & les pas graves & majestueux de ceux du grand opéra de Paris. Il est étonnant qu'une nation qui a autant de goût & de délicatesse que l'italienne préfere des danseurs qui ne font que sauter à ceux qui possedent toutes les graces & toute la précision de l'art.

Les soirs qu'il n'y a point d'opéra les gens du bon ton vont ordinairement en carosse dans une belle promenade hors des murs, où ils restent jusqu'à la nuit. Peu de jours après notre arrivée à Florence, nous apperçumes dans l'une des allées deux hommes & deux femmes suivis de quatre domestiques en livrée. L'un des deux hommes avoit l'ordre de la jarretiere.

On nous a dit que c'étoit le comte d'Albanie & que la dame qui se trouvoit à ses côtés étoit son épouse: nous leur avons cédé le milieu & leur avons ôté le chapeau. La personne qui les accompagnoit étoit le ministre du roi de Prusse à la cour de Turin. Il a parlé à l'oreille du comte qui nous a rendu notre salut & a fixé le D*** d'H**, nous les avons revus presque tous les soirs, soit à l'opéra ou à la promenade publique. Le D*** n'affecte jamais d'éviter l'allée où ils se trouvent, le comte le regarde alors de la maniere du monde la plus expressive, comme s'il vouloit lui dire — nos ancêtres étoient plus liés que nous ne le sommes.

J'imagine que vous savez que le comte d'Albanie est l'infortuné Charles Stuart, qui a quitté Rome depuis peu & à la mort de son pere, parce que le pape n'a pas jugé à propos de le reconnoître dans la qualité & sous le titre qu'il a réclamé dans cette circonstance. Il vit actuellement à Florence d'une pension modique que son frere lui fait. La comtesse est une très-belle femme, fort aimée de ceux qui la connoissent & qui en parlent généralement comme d'une personne vive, spirituelle & aimable. Elevé dans les principes de la révolution & dans une partie de l'Ecosse

où la religion de la famille Stuart & les maximes qu'elle a adoptées dans le gouvernement sont plus abhorrées que peut-être dans aucune autre de la Grande Brétagne, je n'ai pu contempler cet infortuné sans le plus grand attendrissement. Quelle ne doit pas être la sensibilité d'un homme qui se voit ravir la place la plus brillante, privé du plus bel héritage qu'il y ait au monde, réduit à une sujettion humiliante, & dépendre de gens qui, suivant le cours ordinaire des événemens, auroient dû attendre leur subsistance & leur avancement de sa protection? Quelles doivent être les sensations qu'il éprouve, lorsqu'en jettant les yeux en arriere il voit cette foule de calamités auxquelles sa famille a été exposée & dont les annales de l'univers ne fournissent aucun autre exemple, calamités dont celles qui les accablerent après leur accession au trône d'Angleterre ne furent qu'une suite? Leurs malheurs commencerent avec la royauté, durerent pendant plusieurs siecles & crurent en proportion de leur autorité, ils ne finirent pas même après qu'ils eurent perdu la couronne & ils ne sont point encore terminés. C'est une petite consolation pour lui de penser qu'une partie de ces malheurs vient de l'imprudence

de ſes ancètres, & que nombre de braves gens en Angleterre, en Ecoſſe & en Irlande, ont été à différentes époques entraînés dans leur chute.

La pitié que cet infortuné inſpire aux ames ſenſibles n'eſt point affoiblie par les fautes qu'on pourroit lui reprocher. Il eſt certain qu'il n'a eu aucune part à celles de Charles premier, à la mauvaiſe conduite du ſecond ou aux tentatives peu politiques auxquelles la ſuperſtition & la bigoterie pouſſerent Jaques ſecond contre les loix & le culte reçu dans les trois royaumes; en conſéquence, tandis que j'admirois ces patriotes qui l'avoient chaſſé & s'étoient oppoſés de tout leur pouvoir aux entrepriſes d'un monarque aveuglé, qui avoient maintenu les droits des ſujets & établi notre conſtitution ſur les baſes d'une liberté ferme & ſtable, que rien n'a pu ébranler depuis l'heureuſe époque de la révolution, & qui ſeront j'eſpere toujours immuables, je ne ſaurois m'empêcher d'avouer que je n'ai jamais vu l'infortuné comte d'Albanie ſans être touché de compaſſion & ſans le plaindre.

Je vous parle à ce ſujet avec d'autant plus de chaleur que j'ai entendu pluſieurs de nos compatriotes faire pendant leur voyage d'Ita-

lie de la triste situation où il est réduit un objet de plaisanterie, & affecter, toutes les fois qu'ils le rencontroient en public, de le regarder d'un œil de mépris & avec un sourire insultant. Le motif d'une pareille conduite est aussi bas & aussi méprisable qu'il est cruel & inhumain : ceux qui tournent le malheur en ridicule méritent d'être abhorrés. Il est certain que les pairs ou les seigneurs de la Grande Brétagne ne sont point dans le cas de former des liaisons avec le comte d'Albanie ; cependant toutes les fois qu'il se présente sous ce nom & ne réclame aucun autre titre, il y a de la barbarie de ne pas en agir avec lui comme on le doit avec une personne de son rang & de ne pas lui témoigner tous les égards dus à ses malheurs.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les mêmes raisons qui rendent les hommes fiers & insolens avec les foibles les rendent en même tems humbles & soumis avec les gens en place; & ceux qui à Florence se piquent de lui témoigner le mépris le plus éclatant auroient été à St. James ses plus vils adulateurs.

LETTRE LXXV.

Florence.

DANS un pays où il eſt permis de dire & d'écrire librement tout ce qu'on penſe ſur les meſures du gouvernement, où chaque citoyen peut eſpérer à ſon tour d'avoir part à la légiſlation, où l'éloquence, les talens & l'intrigue politique, conduiſent aux honneurs & procurent les richeſſes & le crédit, ceux chez qui le premier feu de la jeuneſſe commence à s'amortir prêtent l'oreille à la voix de l'ambition plus facilement qu'aux ſuggeſtions amoureuſes. Dans les états deſpotiques & dans les monarchies qui approchent le plus du gouvernement où la volonté du prince eſt la loi ſuprême, ou ce qui revient à-peu-près à la même choſe, partout où la loi eſt ſoumiſe à la volonté du prince, où il eſt dangereux de parler ou d'écrire ſur les matieres politiques, & où il y va de la vie ou de la liberté de blâmer les meſures particulieres de l'adminiſtration, l'amour n'eſt plus un objet ſecondaire, il devient le principal: car l'ambition eſt ordinairement la plus

forte de toutes les paſſions; par conſéquent les femmes ſont beaucoup plus flattées & reſpectées dans les pays deſpotiques que dans les pays libres. Cette maniere de faire ſa cour aux femmes qu'on nomme galanterie étoit, ſi je ne me trompe, tout-à-fait inconnue aux anciens Grecs & Romains, nous ne voyons rien de pareil dans les comédies de Térence où l'on auroit naturellement dû la trouver, ſuppoſé qu'elle eût exiſté au tems qu'elles ont été compoſées. Elle regne actuellement preſque dans toute l'Europe, où elle ſe manifeſte ſous différentes formes en conſéquence des caracteres, des coutumes & des mœurs qui y prévalent.

Dans les cours d'Allemagne c'eſt une occupation ſérieuſe; l'étiquette y dirige les flèches de Cupidon, auſſi bien que la torche de l'hymen. On choiſit ſes maitreſſes d'après le nombre de quartiers des armes de leurs familles, ainſi que d'après leurs charmes perſonnels; & celles qui ſont bien partagées des premiers manquent rarement d'amans, quoique deſtituées des ſeconds. Quoique pluſieurs des voies qui conduiſent en Angleterre aux emplois & au crédit ſoient fermées en Allemagne, & que toute l'autorité ſoit entre les mains du ſou-

verain, la jeune nobleſſe ne ſauroit donner une portion conſidérable de ſon tems à la galanterie. La profeſſion des armes, qui en France & en Angleterre eſt en tems de paix un état de parfaite oiſiveté, eſt en Allemagne une occupation conſtante & très-ſérieuſe. Des hommes qui exercent ſans ceſſe des ſoldats, de qui la fortune & la réputation dépendent de l'agilité de ceux qu'ils commandent, ne ſauroient dévouer une partie conſidérable de leur tems au ſervice des dames.

Tout gentilhomme françois doit néceſſairement être ſoldat, mais combattre eſt la ſeule partie de l'art militaire qui leur plaiſe; ils ne ſauroient ſe ſoumettre à l'exactitude de la diſcipline allemande, la durée d'une campagne les ennuie, leur vivacité leur fait deſirer l'occaſion de ſe ſignaler, ils ſont impatiens de voir de façon ou d'autre la déciſion de la querelle. En général, à quelques exceptions près, tel eſt le caractere de la nobleſſe françoiſe: tous font leur apprentiſſage du métier de la guerre; mais la galanterie eſt l'occupation de leur vie entiere. En Angleterre, la paſſion du jeu & l'eſprit de parti détournent les jeunes gens de diſtinction de l'amour & de la galanterie; ceux qui paſſent leur ſoirée dans une

académie de jeu ou en parlement pensent rarement à d'autres femmes qu'à celles qu'ils peuvent se procurer sans peine; en conséquence celles qui sont honnêtes sont moins recherchées que dans quelques autres pays. Dans mon dernier voyage de Paris, le marquis de F*** trouva une gazette angloise sur ma table; elle contenoit un narré long & détaillé d'un débat des deux chambres du parlement; il la lut avec beaucoup d'attention pendant que je finissois d'écrire ma lettre, & après l'avoir posée il me dit! „ Mais, mon „ ami, pendant que vos Messieurs s'amusent „ à jaser comme cela dans votre chambre des „ pairs & votre parlement (*), parbleu un „ étranger auroit beau jeu avec leurs femmes. „

Les intrigues amoureuses sont beaucoup plus rares en Angleterre qu'ailleurs, & lorsqu'elles y ont lieu, elles sont ordinairement les suites d'une passion violente à laquelle on sacrifie toutes les espérances de fortune & d'avancement, ainsi que sa réputation, & elle

(*) Les François en général font ordinairement la même faute que le marquis : ils parlent souvent de la chambre des pairs & du parlement comme de deux assemblées distinctes.

aboutit généralement à la fuite ou au divorce.

Il n'en est pas de même en France; à peine y entend-on parler de l'une ou de l'autre; il s'y fait cent nouveaux arrangemens & on en rompt autant d'anciens dans une semaine sans bruit & sans scandale : tout se conduit tranquillement & selon les regles; le beau sexe est l'objet général du respect & de l'adoration, & cependant on ne sait dans ce royaume ce que c'est que la constance. L'esprit, la beauté & toutes les perfections réunies dans une seule femme, ne sauroient fixer la légéreté d'un françois, l'amour de la variété & la vanité que lui inspirent les nouvelles conquêtes lui feroient abandonner un pareil phénix pour des oiseaux moins rares & moins estimables. Les françoises vives & sensibles ne pourroient jamais endurer un pareil traitement si elles n'étoient pas aussi volages que leurs amans.

En Italie, cette légéreté est regardée avec mépris & la constance est encore rangée par les deux sexes au nombre des vertus.

Ce profond respect pour les femmes qui régnoit encore au siecle de la chevalerie s'est maintenu plusieurs années après sous la forme d'amour platonique. Tout homme de génie se choisissoit une maîtresse & proclamoit sur le

champ sa beauté & sa cruauté par ses chansons amoureuses, ses madrigaux & ses élégies, ne se proposant d'autre récompense que la réputation d'amant constant & de bon poëte; par la seule force de son imagination & l'élégance de ses sonnets métaphysiques, il se persuadoit que sa maîtresse étoit douée de tous les attraits possibles, qu'elle n'étoit pas moins belle que spirituelle, & qu'il mouroit d'amour pour elle.

Comme les femmes étoient continuellement sous la garde de leurs peres & de leurs freres avant leur mariage, observées & renfermées par leurs époux pour le reste de leurs jours, ces passions raffinées & platoniques n'étoient point exposées aux mêmes accidens qui arrivent fréquemment aux amans de nos jours; elles ne pouvoient jamais diminuer par la connoissance du caractere des dames, & ne couroient point risque de s'éteindre par la jouissance. Tandis que celles qui en étoient les objets se voyoient adorées en chansons, elles étoient réellement malheureuses; la prison où leurs maris les retenoient & le peu de confiance qu'ils avoient en leur vertu les leur faisoient détester, & elles tâchoient de former des liaisons avec des hommes beaucoup plus de

leur goût que leurs jaloux maris ou leurs amans platoniques. Traiter une femme d'honneur comme si elle était sans principe est le moyen le plus certain de lui ôter ceux qu'elle a. Dans ces tems où la jalousie régnoit, un défi perpétuel sembloit exister entre le mari & la femme, comme si peu après le mariage chacun de ces premiers avoit dit à l'autre. „ A présent, Ma-
„ dame, je sais parfaitement où vous en vou-
„ lez venir; c'est mon affaire d'y veiller : je
„ vous observerai de si près & je vous garde-
„ rai si bien qu'il ne vous sera jamais possi-
„ ble de satisfaire votre inclination. Vous
„ avez raison, monseigneur, lui repliquoit
„ la femme en toute humilité, je vous prie de
„ me garder & de m'observer avec toute l'at-
„ tention & toute la rigidité que votre pru-
„ dence vous suggérera; de mon côté, je ne
„ serai pas moins vigilante & nous verrons à
„ quoi tout cela aboutira. „ L'affaire finissoit ordinairement comme on auroit dû le prévoir; la seule ressource qui restoit à l'époux étoit de faire assassiner l'amant favorisé.

Lorsque les manieres françoises commencerent à prévaloir dans toute l'Europe & à s'insinuer chez les nations d'un caractere tout-à-fait opposé, la jalousie fut regardée comme la passion

passion la plus déteſtable. La loi s'étoit depuis longtems déchaînée contre ſes funeſtes effets, & les chaires avoient prononcé anathème contre ceux qui y témoignoient du penchant; ces déclamations furent infructueuſes juſqu'au moment où l'on prit le parti de la tourner en ridicule; ce qui expoſa les maris qui en étoient entichés au mépris & à la dériſion de toutes les ſociétés du bon ton.

En Angleterre, après la reſtauration, les courtiſans pour témoigner la haine qu'ils portoient aux puritains ſe moquerent de tout ce qui avoit la moindre apparence de piété & de religion, & paſſerent d'une extrême dévotion au plus grand libertinage; mais en Italie, de l'uſage où l'on étoit d'interdire à la femme toute autre compagnie que celle de ſon mari, on en vint à ne plus ſouffrir qu'elle parût en public avec lui, & on voulut qu'elle eût toujours un autre homme qui l'accompagnât partout.

Je finirai dans ma premiere lettre ce qui me reſte à dire ſur ce ſujet.



LETTRE LXXVI.

Florence.

AVANT que les maris italiens euſſent adopté une mode ſi oppoſée à leur ancienne façon de penſer, ils prirent quelques meſures pour s'aſſurer d'un point qui leur avoit toujours paru de la plus grande importance. Trouvant que la priſon que l'on faiſoit ſubir aux femmes étoit généralement reprouvée, & que toute apparence de jalouſie expoſoit les maris au ridicule, ils conſentirent que les leurs fuſſent dans le monde, & qu'elles fréquentaſſent les aſſemblées, mais toujours ſuivies d'un de leurs amis ſur lequel ils puſſent compter, & qui ne fût pourtant pas déſagréable à leurs épouſes. Cet arrangement ne pouvoit manquer de plaire au beau ſexe, qui ſentit que toute altération du ſyſtème ſuivi juſqu'alors ne pouvoit que lui être avantageuſe, & il fut bientôt reçu dans toute l'Italie que les femmes pourroient ſe montrer dans tous les lieux publics en donnant le bras à un homme, qui de l'uſage fréquent de leur parler à l'oreille fut déſigné par

le nom de sigisbé. On convint en même tems que tandis que la dame seroit hors du logis sous sa direction, elle ne parleroit à personne qu'en sa présence & de son consentement ; il devoit lui servir de gardien, d'ami & d'écuyer.

L'usage actuel est que ce complaisant visite sa dame tous les matins à sa toilette, où ils arrangent de concert le plan de leur soirée ; il se retire avant diné, car il est ordinaire dans toute l'Italie que le mari & la femme, à l'exception des grandes occasions, telles que les fêtes publiques, dinent tête-à-tête. Après le repas le premier se retire, le sigisbé revient & mène la seconde à la promenade, à la conversazione ou à l'opéra, partout où elle veut aller, lui présente son café, arrange ses cartes & la sert toute la journée avec la plus grande assiduité, il la reconduit ensuite au logis & remet son dépôt au mari, qui rentre alors dans ses fonctions.

Il n'est pas toujours aisé de rencontrer un sigisbé également agréable au mari & à la femme. Au commencement de cette institution celui-là préféroit, à ce qu'on m'a assuré, les amans qui n'avoient qu'un amour platonique, & dont il imaginoit que les conseils pourroient rafiner les idées de son épouse &

l'engager à se conformer à sa façon de penser ; il est certain qu'il s'est trouvé plusieurs occasions où des serviteurs de cette espèce ont eu des vues moins séraphiques ; mais ces exemples prouvent seulement que les maris s'étoient trompés dans leur choix ; car quelque absurde qu'il soit d'imaginer qu'ils croient que les liaisons entre leurs femmes & les sigisbés soient absolument platoniques, il l'est davantage de penser, ainsi que quelques étrangers, que tout ce systême de *sigiseisme* a été & est encore un composé de libertinage & de déréglement dont tout mari italien est complice. Ces messieurs pour se tirer d'une difficulté se précipitent dans une autre beaucoup plus incompréhensible, en supposant que ceux qui de tous les hommes de l'Europe étoient les plus scrupuleux sur la chasteté de leurs épouses pourroient acquiescer & se prêter en quelque maniere à leur libertinage. Pour appuyer une doctrine aussi étrange, ils assurent que les maris étant eux-mêmes les sigisbés d'autres femmes, ils ne sauroient jouir qu'à ces conditions de ce privilege ; qu'en conséquence ils ne se font aucun scrupule de sacrifier l'honneur de leur femme pour jouir de leurs maîtresses. Je ne doute pas qu'il ne se trouve un petit nom-

bre d'individus assez vicieux pour agir de cette maniere. On entend parler dans tous les pays du monde d'arrangemens de cette nature; mais qu'un pareil systême ou quelque chose d'approchant soit général dans toute l'Italie, cela me paroît tout-à-fait incroyable & absolument contraire aux informations que je me suis procurées pendant le séjour que j'y ai fait. On prétend encore que la majeure partie des gentilshommes titrés de ce pays jouent auprès de quelque femme le rôle de sigisbé, & que ceux qui ne se piquent pas d'un amour platonique ont lieu de soupçonner qu'on se donne avec leurs épouses les mêmes libertés qu'ils se permettent avec celles de leurs voisins : qu'en conséquence souffrant qu'un autre les visite en qualité de *cavalier servant* c'est réellement conniver à leur propre déshonneur. Ce raisonnement n'en est cependant pas toujours une suite nécessaire, car en pareille occasion les hommes ont un talent singulier pour s'aveugler. Telle est l'infatuation, fruit de leur vanité, que la complaisance qu'une autre femme a pour eux leur paroît être l'effet d'une foiblesse naturelle & excusable, & celle que leurs femmes ont pour une autre une horrible atrocité; de sorte que je suis convaincu,

quelque licence que produise ce système, que le plus grand nombre des maris font des exceptions en leur faveur, & que leurs épouses trouvent moyen de leur persuader qu'ils ne partagent point un malheur, qui, tout bien considéré, est plus commun dans les autres pays, aussi bien qu'en Italie, qu'il ne devroit l'être.

Dans les ménages mêmes où la plus parfaite harmonie & l'amour le plus tendre existeroient entre le mari & la femme, & où chacun d'eux préféreroit la compagnie de l'autre à celle d'un étranger, telle est la tyrannie de la mode qu'ils doivent se séparer tous les soirs, lui pour remplir les fonctions de cavalier servant auprès d'une autre femme, & elle pour être conduite par un autre homme. Malgré cet inconvénient, les époux qui se trouvent dans un pareil cas sont certainement plus heureux que ceux dont l'affection est partagée. Il est des gens mariés tendres & sensibles, supportant avec peine cette séparation; cependant le public en général paroît penser que le mari & la femme qui dinent tous les jours ensemble, & couchent toutes les nuits dans un même lit, peuvent avec un grain de philosophie se mettre en état de soutenir patiemment cette séparation momentanée.

Le figisbé eſt ſouvent un pauvre parent, ou un ami indigent, auquel la fortune ne permet pas d'avoir équipage, & qui ſe trouve heureux d'être admis dans toutes les ſociétés, & voituré aux ſpectacles, comme acceſſoire de ſa dame. J'en ai connu un grand nombre dont la figure & les infirmités réfutoient pleinement les hiſtoires ſcandaleuſes qu'on fait courir au ſujet des liaiſons criminelles entre les cavaliers ſervants & leurs maîtreſſes. Je n'ai jamais vu d'êtres plus heureuſement formés, tant du corps que de l'eſprit, pour ſauver la réputation des dames avec leſquelles ils étoient ſur ce pied. L'air humble & timide que pluſieurs d'eux ont en préſence de leurs dames, & la perſévérance avec laquelle ils continuent de les ſervir, malgré les mépris qu'elles leur témoignent & la dureté avec laquelle elles les traitent, ſont également éloignés de la fierté naturelle aux amans favoriſés & de l'indifférence de ceux que la jouiſſance a refroidis.

Il faut avouer qu'il y a des figisbés d'une différente eſpèce, dont la figure & les manieres peuvent être plus agréables aux dames qu'ils ſervent qu'à leurs maris. Je témoignois un jour ma ſurpriſe, qu'un mari permît à un de

ces ſigisbés de rendre des ſoins à ſa femme ; on me répondit, pour réſoudre ma difficulté, que le mari étoit pauvre, & le ſigisbé riche. Ce n'eſt pas dans l'Italie ſeulement que ces infâmes marchés ont lieu.

J'ai auſſi vu dans ce pays que la réputation des dames ſe trouvoit ſi bien établie que rien n'étoit capable de la détruire dans l'eſprit de leurs connoiſſances ou de leurs maris, quoique leurs cavaliers ſervants fuſſent aimables & accomplis.

Cependant, ſoit que les liaiſons qui ſubſiſtent entre eux ſoient innocentes, ou criminelles, bien des anglois ſeront étonnés que les hommes puiſſent paſſer une ſi grande partie de leur tems avec des femmes. Cela leur paroîtra pourtant beaucoup moins extraordinaire, quand ils réfléchiront que la nobleſſe italienne n'oſe point ſe mêler de politique, ne ſauroit ſe procurer de l'emploi dans le ſervice de terre ou de mer, & que chez eux on ne s'amuſe jamais à chaſſer ou à boire. Dans une pareille poſition ſi un homme riche n'aime pas le jeu, que peut-il faire ? un anglois même qui ſe trouveroit dans une ſituation auſſi défavorable n'auroit d'autre reſſource, pour diſſiper l'ennui que la ſociété & la converſation des

femmes. Les italiens ſont depuis ſi longtems dans l'uſage de recourir à cet expédient que tout extraordinaire qu'il paroiſſe à ceux qui n'en ont jamais fait l'eſſai, il eſt très-certain qu'ils s'en ſont bien trouvés. Ils prétendent que rien n'adoucit les peines & ne diſſipe les ennuis de la vie auſſi efficacément que la compagnie d'une femme aimable, que dans le cas même où les liaiſons qu'on auroit avec elle n'excéderoient pas les bornes de la ſimple amitié il y a quelque choſe de plus flatteur & de plus agréable dans ce commerce que dans celui des hommes, que le cœur des femmes eſt plus ſincere, moins intéreſſé & plus conſtant dans ſes affections, qu'en général elles ont plus de délicateſſe & ——, fort bien, fort bien, me direz-vous, tout cela peut être; mais un homme ne pourroit-il pas jouir de tous ces avantages dans une auſſi grande perfection, quand il n'auroit d'intimité & de paſſion que pour ſa femme, & qu'il ne feroit nulle attention à celle de ſon voiſin? Non, Monſieur, point du tout, m'a répondu un françois à qui je faiſois la même queſtion. Et pourquoi donc? parce que ce n'eſt pas la mode. La réponſe à une queſtion toute ſimple, faite à propos, ne vous paroîtra vraiſemblablement pas trop ſa-

tisfaiſante —— ce n'eſt pas la mode ! C'eſt pourtant la ſeule que l'on m'ait faite dans toute l'Italie.

Ce ſyſtême eſt abſolument étranger à la bourgeoiſie & au peuple; ils paſſent comme les autres nations leur tems dans l'exercice de leurs profeſſions, & dans la compagnie de leurs femmes & de leurs enfans; la jalouſie qui étoit autrefois un des traits les plus caractériſtiques des italiens exiſte encore chez eux dans toute ſa force. Celui qui ſe hazarde à viſiter la femme ou la maîtreſſe d'un artiſan ſans ſa permiſſion court riſque d'être poignardé ! J'ai ſouvent oui aſſurer que les italiennes poſſédoient ſingulièrement le talent de s'attacher leurs amans. Ce talent, quel qu'il puiſſe être, ne paroît pas dépendre entièrement des charmes perſonnels, car pluſieurs, même après que leur beauté eſt tout-à-fait ſur ſon déclin, & qu'elles ont paſſé l'âge des paſſions, conſervent encore leur pouvoir ſur leurs amans. Je connois un ſeigneur italien, très-opulent, qui a épouſé depuis peu une très-belle femme, ſans qu'il ait ceſſé pour cela de rendre les mêmes aſſiduités à ſon ancienne maîtreſſe quoique très-âgée. J'ai oui parler d'un anglois qu'on aſſure être dans le même cas, avec cette diffé-

rence que sa femme est plus belle que l'italienne. Dans ces deux cas, il est naturel d'imaginer que les deux jeunes épouses charmantes sauront inspirer à leurs maris des sentimens assez sages & assez prudens, pour que tout le tems qu'ils passeront avec leurs maîtresses soit employé de manière à ne leur attirer aucun blâme, & à ne point nuire à leur réputation.

Quelle que puisse être la satisfaction que les italiens trouvent dans cette constance & dans leur tendre attachement à une femme, mon ami le marquis de F—— me dit, la derniere fois que je l'ai vu à Paris, qu'il avoit voulu pendant son séjour à Rome en faire l'essai, & que cela lui avoit paru insupportable. Certain abbé très-obligeant de son naturel avoit pris la peine, à la priere d'une dame de cette ville, d'arranger les choses entre elle & le marquis de maniere qu'il fût mis sur le champ en possession de tous les droits que l'on suppose appartenir au sigisbé. La femme avoit autant de dégout & de haine pour son mari que de passion pour le marquis. Il y avoit peu de tems que les choses étoient dans cette situation, lors qu'un après midi le marquis étant allé chercher l'abbé pour

lui faire prendre l'air dans ſon caroſſe, il arriva malheureuſement que celui-ci ne faiſoit que ſe lever de table, ſes repas étoient ordinairement ſi copieux qu'il avoit beſoin de ſe repoſer deux ou trois heures après avoir fini de manger : en conſéquence il refuſa ſon invitation, diſant pour s'excuſer, je ſuis dans les horreurs de la digeſtion, alors s'étant informé comment alloient les amours du marquis avec ſa dame, ah! pour l'amour, repliqua ce dernier, cela eſt à peu près paſſé, & nous en ſommes actuellement aux horreurs de l'amitié.

LETTRE LXXVII.

Florence.

LES Florentins attribuent la décadence de leur république à l'abſence de leur ſouverain qui ne réſide pas en Toſcane, ils s'imaginent que les richeſſes y abonderoient & viendroient aboutir par différens canaux à la capitale, dès que le prince y auroit établi ſon domicile & que la cour y ſeroit fixée. Il paroît que leurs eſpérances étoient trop vaſtes ou du moins

prématurées. Le commerce y eſt toujours languiſſant malgré toutes les peines que le Duc s'eſt données pour le faire revivre.

Les Juifs n'y ſont point auſſi mépriſés ni aſſujettis aux mêmes diſtinctions humiliantes que dans pluſieurs autres villes de l'Europe. On m'a dit que pluſieurs des plus riches négocians étoient de cette nation. Une autre claſſe de gens, auſſi réprouvée dans quelques pays, jouit ici des mêmes prérogatives que le reſte des citoyens; je parle des acteurs & des chanteurs des différens théatres. Pluſieurs perſonnes ne ſauroient concevoir comment des chrétiens peuvent avoir contre eux les mêmes préjugés dont ils ſont infatués contre les Juifs; ce ne ſauroit certainement être pour les mêmes raiſons. On n'a jamais accuſé les acteurs & les actrices d'un attachement ſuperſtitieux & opiniâtre aux principes ou aux cérémonies d'une fauſſe croyance.

Si j'eſſayois de vous faire la deſcription des égliſes, des palais & des autres édifices publics, ce ſeroit m'expoſer à vous ennuyer de détails minutieux & peu intéreſſans. Ce que je peux vous dire avec vérité, c'eſt qu'il eſt peu de villes de la même étendue en Europe qui offrent un ſi beau champ à l'imagination de ceux

qui font cas de pareils objets; j'avoue cependant que les vrais amateurs de l'architecture seront révoltés de trouver plusieurs des églises les plus magnifiques dénuées de façade, ce qui suivant quelques-uns doit être attribué au manque d'argent; tandis que d'autres assurent qu'on les a laissées dans cet état, afin de pouvoir se servir de ce prétexte pour imposer des taxes aux particuliers.

La chapelle de St. Laurent est peut-être l'habitation la plus magnifique & la plus couteuse qu'on ait jamais construite pour les morts; elle est incrustée de pierres précieuses & décorée des chefs-d'œuvres des meilleurs sculpteurs modernes. Quelques connoisseurs se plaignent que cela n'empêche pas que son extérieur n'ait quelque chose de sombre & de mélancolique. Il n'y a rien là d'extraordinaire, vû l'usage auquel elle a été destinée: il est vrai qu'il étoit inutile d'y dépenser une si grosse somme puis qu'elle auroit tout aussi bien rempli ce but sans qu'il en eût autant couté. Mr. Addisson observe que cette chapelle se construisoit avec tant de lenteur que la famille de Médicis pouvoit être totalement éteinte avant que le lieu de sa sépulture fût achevé.

C'eſt ce qui eſt arrivé : elle eſt éteinte & la chapelle n'eſt point finie.

De tous les moyens par leſquels les grands ont manifeſté leur vanité & ſe font diſtingués des autres hommes, celui d'élever de magnifiques réduits pour y dépoſer leurs cendres eſt ſans contredit le moins propre à exciter l'envie. La vue des édifices les plus ſuperbes de cette nature n'a jamais arraché le moindre murmure ou un ſoupir aux plus pauvres ; les malheureux ſe ſont rarement plaints que les corps des favoris de la fortune aient pourri ſous des marbres de Paros, tandis que le leur ſe réduira en pouſſiere dans une ſimple foſſe.

Je vous ai déja parlé du grand nombre de ſtatues qui ornent les rues & les places de Florence, & combien elles étoient reſpectées du peuple. On m'a dit qu'il y en avoit plus de cent cinquante, dont pluſieurs étoient parfaitement ſculptées & admirées des plus habiles connoiſſeurs. Cette quantité de ſtatues ſans aucune draperie, continuellement expoſées aux yeux du public, ainſi que la majeure partie des tableaux dont les figures ſont dans le même état, ont produit dans les deux ſexes

l'indifférence la plus marquée pour les nudités.

Les dames qui ont séjourné quelque tems à Rome & à Florence, surtout celles qui affectent le goût des beaux arts, acquierent une intrépidité & une exactitude réfléchie dans l'examen & la critique de ces figures, inconnues à celles qui n'ont jamais passé les Alpes. La statue du Dieu des jardins a quelque chose d'assez propre à allarmer la modestie d'une novice : j'ai oui parler de quelques connoisseuses qui n'y faisoient pas plus d'attention que s'il eût été question de l'objet le plus familier.

Le palais Pitti où réside le grand Duc est du côté du rivage de l'Arno, qui fait face à la galerie ; on l'a fort augmenté depuis qu'il a été acheté de la famille Pitti. L'ameublement de ce palais est riche & curieux ; on y voit surtout quelques tables de marbre faites par des ouvriers florentins dignes d'être admirées. Les tableaux en font pourtant le principal ornement. Les murs de l'appartement désigné sous le nom de chambre impériale sont peints à fresque par différens maîtres ; les sujets en sont allégoriques & à l'honneur de Laurent de Médicis, distingué par le titre de magnifique,

que : ces peintures annoncent plus d'imagination que de goût. Les autres principaux appartemens font distingués par des noms de divinités païennes, tels que Jupiter, Apollon, Mars, Vénus, & par des peintures à fresque presque toutes de la main de Pierre de Cortone. Dans le dernier, les sujets sont très-différens de ce que son nom sembloit naturellement annoncer, ce sont des représentations des victoires remportées par la vertu sur l'amour ou quelques exemples mémorables de continence. Comme la famille de Médicis s'est plus distinguée par la protection des beaux arts que par sa chasteté ou par les mortifications, il est probable que pour le choix du sujet & pour l'exécution de ces morceaux on s'en est entiérement remis à la volonté du peintre.

Il y a quelques jours que me trouvant par hazard à ce palais avec une personne qui connoît parfaitement tous les tableaux précieux de Florence, pendant qu'il expliquoit les différentes perfections de la maniere de Pierre de Cortone, un gentilhomme de la compagnie, qui sans prétendre être en état de décider sur cette matiere aimoit mieux son ignorance que les dissertations du connoisseur, est entré

seul dans la salle voisine, & nous ayant rejoints bientôt après, il nous a dit; „ Je ne „ me connois pas mieux en peinture que mon „ chien d'arrêt; mais je viens de voir dans un „ des appartemens voisins, un tableau que je „ préférerois à tous ceux que vous paroissez si „ fort admirer; c'est le portrait d'une belle pay„ sanne saine & robuste, avec son enfant dans „ ses bras; le sujet, je l'avoue, n'a rien en „ lui même de bien intéressant; car aucun de „ nous ne connoit celle qu'il représente: je „ ne saurois pourtant m'empècher de croire „ qu'elle ne soit ressemblante & peinte au „ naturel. La figure de la jeune femme est „ agréable, elle exprime la tendresse & la „ joie d'une mere à la vue de son premier né. „ L'enfant est un drôle bien constitué, jou„ flu, tel que doit être le fils d'un paysan.„.

Nous l'avons suivi dans l'appartement qu'il nous a indiqué, & le portrait qui lui plaisoit si fort s'est trouvé être la fameuse Madonna della Seggiola de Raphaël. Notre connoisseur s'est écrié sur le champ, viva! & l'a proclamé homme de goût pour avoir su discerner sans qu'on l'eût prévenu le plus beau morceau qu'il y eût à Florence; mais le gentilhomme, dès qu'il a su la personne que ce tableau re-

présentoit, a prétendu ne point mériter de pareils éloges; „ car, a-t-il dit, quoiqu'en
„ le regardant comme celui d'une simple vil-
„ lageoise, jeune & fraiche, caressant son en-
„ fant, je n'aie pu m'empêcher d'admirer l'ha-
„ bileté de l'artiste, & qu'elle m'ait paru la
„ plus fidele copie de la nature que j'eusse
„ jamais vue, j'avoue qu'apprenant que le
„ peintre s'est proposé de représenter la vierge
„ Marie mon admiration est fort diminuée.
„ Comment cela? a repliqué le Cicerone; la
„ Vierge n'étoit pas d'un rang distingué.
„ Elle n'étoit qu'une pauvre femme qui ha-
„ bitoit un chétif village de la Galilée. Je ne
„ connois aucun rang au monde, a répondu
„ l'autre, capable de rien ajouter à la dignité
„ d'une personne à laquelle un ange avoit
„ annoncé qu'elle avoit trouvé grace devant
„ Dieu, que le fils qui naîtroit d'elle seroit
„ nommé fils du Très-Haut, & qui étoit elle-
„ même instruite de toutes les circonstances
„ miraculeuses de sa conception & de sa nais-
„ sance. Dans la figure d'une pareille femme,
„ outre la beauté & l'affection naturelle à une
„ mere, je trouve encore l'expression la plus
„ vive de surprise, de reconnoissance, de
„ modestie & d'amour divin. Et lorsqu'on

„ m'apprend que ce morceau eſt du plus grand „ peintre qui ait jamais exiſté, je ſuis tout-„ à-fait trompé dans mon attente de n'y rien „ trouver de tout cela. „ Je laiſſe à des juges plus éclairés que moi à décider de la juſteſſe de ces remarques.

Après avoir fait tous les jours ma viſite ordinaire à la galerie, nous paſſons ſouvent le reſte de la matinée dans les jardins de ce palais. La vallée d'Arno, les côteaux charmans dont elle eſt entourée & les autres beautés naturelles qu'elle préſente, forment une agréable variété d'objets aux yeux mêmes de ceux qui viennent de ſe délecter dans la contemplation des chefs-d'œuvres de l'art. Le plaiſir cauſé par la réunion de ces deux ſpectacles perd cependant de ſon prix lorſqu'il eſt ſouvent répété; mais il recouvre toute ſa vivacité par celui que paroît y prendre un nouvel admirateur dont on connoit le goût & la ſenſibilité. Je l'ai moi même éprouvé à l'arrivée de Mr. F—r, homme d'eſprit, honnête & poli. Sa ſociété a ajouté aux agrémens dont nous jouiſſons ici. Il y a déja quelque tems qu'il nous a quittés & je penſe ſans chagrin à nous mettre en route dans un ou deux jours pour Bologne, d'où nous gagnerons Milan.

LETTRE LXXVIII.

Milan.

LEs deux premieres postes en quittant Florence, & à peu près autant avant d'arriver à Bologne, la route est on ne peut pas plus agréable; le reste du chemin entre ces deux villes traverse les sables de l'Apennin.

Nous avons eu le bonheur de rencontrer ici le chevalier Guillaume & milady H***, Mr. F—t, Mr. K***, milord L*** & le chevalier H*** F—n. Nous nous étions d'abord proposés de continuer sans nous arrêter notre voyage & de nous rendre tout de suite à Milan; une rencontre aussi agréable nous a fait changer de plan, & nous avons résolu de rester quelques jours à Bologne.

Je me suis rendu à l'académie le jour qu'on y distribuoit les prix pour les meilleurs ouvrages de peinture, de sculpture & d'architecture : l'un des professeurs a prononcé un discours à la louange des beaux arts, il a profité de cette occasion pour faire l'énumération des belles qualités du cardinal légat. On s'imagine bien qu'il n'a oublié aucune de ses vertus

grandes ou petites, & il a assuré que ce prince de l'église en étoit libéralement partagé. Le savant orateur a pourtant avoué que ce panégirique paroissoit déplacé dans cette circonstance; mais il s'est flatté que son auditoire & particuliérement le légat qui se trouvoit présent voudroient bien l'excuser, vu que la force irrésistible de la vérité lui avoit arraché cet éloge. La même force a encore tiré de lui quelque chose d'approchant à la louange du gonfalonier & des autres magistrats qui y assistoient; & ce qui vous paroîtra remarquable, c'est que le nombre & l'importance des qualités qu'il a attribuées à ces personnes distinguées étoient proportionnés au rang qu'ils occupoient. L'autorité dans cette heureuse ville paroît avoir été pesée dans la balance de la justice & distribuée par la prudence même. Tous les magistrats subalternes étoient, à ce qu'il nous a assuré, gens de mérite, doués d'un grand nombre d'excellentes qualités. Le gonfalonier en étoit encore mieux partagé & le légat possédoit toutes les vertus imaginables. Si le pape étoit par hazard entré dans la salle, le prodigue professeur auroit eu bien de la peine à lui trouver quelque qualité particuliére qu'il n'eût assignée à personne.

Cette ville se trouve actuellement pleine d'étrangers qui sont venus voir la procession de la Fête-Dieu. Le duc de Parme, plusieurs cardinaux & d'autres personnes de la premiere distinction & un nombre prodigieux de gens de tous états ont assisté à cette fameuse solemnité. Les rues où a passé la sainte hostie, portée sous un superbe dais, étoient ornées de tapisseries, de tableaux, de glaces & de tout ce que les habitans avoient de plus précieux. Plusieurs sujets des tableaux paroissoient peu assortis à une pareille cérémonie; ils étoient profanes, quelques-uns un peu libres, & j'ai trouvé assez singulier que les figures de Vénus, de Minerve, d'Apollon, de Jupiter & d'autres dieux, fussent placées le long des murs pour honorer le triomphe du Sauveur.

En nous rendant à Milan, nous nous sommes un peu arrêtés à Modene, capitale du duché de ce nom. Tout le pays n'a guères que cinquante milles de longueur & vingt-six de largeur; la ville contient vingt mille habitans; les rues en sont larges, droites & ornées de portiques. Elle est fortifiée & pourvue d'une citadelle; elle a été anciennement fameuse par la défense de Decimus Brutus, lorsqu'elle fut assiégée par Marc Antoine.

Nous avons continué notre route pour Parme, très-belle ville, beaucoup plus considérable que Modene, défendue par une citadelle & des fortifications régulières. Les maisons en sont bien bâties, les rues larges & régulieres. Elle est divisée en deux parties inégales par la Parma petite riviere qui se perd dans le Pô à dix ou douze milles de cette ville.

Le théâtre est le plus vaste qu'il y ait en Europe, par conséquent il l'est beaucoup trop. Tous ceux qui l'ont vu ont observé avant moi qu'il est si favorable à la voix qu'on ne sauroit prononcer sur la scène un seul mot, même à l'oreille, qu'il ne soit entendu dans toutes les parties de cette immense salle. Aucun d'eux ne nous instruit des causes qui peuvent avoir produit cet effet, ni de la méthode que l'architecte a suivie pour y parvenir.

Le Modénois a été la patrie du Corrège, qui a passé la meilleure partie de sa vie à Parme, où plusieurs églises sont ornées des ouvrages de cet habile artiste, surtout le dôme de la cathédrale, dont les peintures sont si admirées pour la justesse du dessein & la hardiesse du raccourcissement des figures. Elles ont été si mal traitées & se trouvent actuelle-

ment en ſi mauvais état qu'on a peine à diſtinguer leurs principales beautés.

Quelques-uns des plus beaux tableaux du palais ducal ont été tranſportés à Naples & ailleurs; mais le fameux qui repréſente la Vierge, dans lequel ſe trouvent St. Jérôme & Marie Magdelaine, y eſt encore. On prétend que le Corrège y a réuni à un ſuprême degré des beautés qu'on voit rarement raſſemblées dans un même ouvrage, que la perfection d'une ſeule de ſes parties auroit ſuffi pour donner de la célébrité à tout autre artiſte. Les mêmes connoiſſeurs aſſurent que ce morceau n'eſt pas moins digne d'admiration par la fraîcheur de ſon coloris, la grace & la légéreté du deſſein & l'exceſſive délicateſſe de l'expreſſion. Après avoir oui répéter pluſieurs fois ces belles choſes, j'ai cru qu'il ne me reſtoit plus qu'à admirer, & je m'y étois en conſéquence préparé. —

Pourquoi le corps reſpectable des connoiſſeurs n'eſt-il pas d'accord dans ſes déciſions, je ſerois toujours très-empreſſé à m'y ſoumettre? malheureuſement, tandis que les éloges que je viens de rapporter retentiſſoient à mes oreilles, d'autres qui paſſoient auſſi pour tels aſſuroient que ce tableau eſt très-maniéré, que

les ombres en ſont d'un brun ſâle tirant ſur le noir, que l'attitude de la Magdelaine eſt gênée & peu naturelle, qu'elle feroit des efforts inutiles dans ſa poſition pour parvenir à baiſer le pied de l'enfant Jéſus auquel elle ne ſauroit atteindre, qu'elle a la figure d'une idiote, & que celle de la Vierge eſt tout-à-fait commune & ne paroît guères plus ſpirituelle; que les anges ont un ſouríre niais & un air d'affectation inſupportable; enfin, que St. Jérôme reſſemble à un robuſte mendiant, qui vient préſenter ſans néceſſité ſa corpulence dans un lieu où il eſt déplacé & n'a aucun droit de ſe montrer.

Ne ſachant comment concilier des jugemens ſi oppoſés, quel parti embraſſer, ſurtout lorſqu'on fait peu de cas de ſon propre jugement & qu'on ne voudroit déſobliger aucun des deux partis, je laiſſerai ce tableau tel que je l'ai trouvé, c'eſt à lui de répondre aux critiques, me contentant d'une ſeule remarque en faveur des anges. Je ne ſaurois prendre ſur moi de décrire la véritable figure de ces eſprits céleſtes; tout ce que je peux dire avec vérité, c'eſt que je connois quelques anges terreſtres qui prennent le ſourire & l'air de ceux qu'on voit dans ce tableau, toutes les fois qu'ils déſirent de paſſer pour céleſtes.

Les duchés de Modene, de Parme & de Plaiſance, ſont très-fertiles. Le ſol en eſt naturellement bon; la température en étant plus humide que celle de pluſieurs autres parties de l'Italie, le fourage y eſt beaucoup plus abondant. Le chemin paſſe à travers une vaſte plaine de champs & de prairies, ſéparées par des allées d'arbres dont les branches ſont chargées de feuilles de vignes en forme de feſtons. Nous avons eu la ſatisfaction de voir, en parcourant ce beau pays, que les payſans ſe reſſentoient des avantages de ſon heureuſe fertilité. Leur extérieur annonçoit la propreté, l'aiſance & la gaité. Les femmes ont ſoin de leur perſonne & ſont aſſez parées, choſe très-rare dans les pays pauvres & ſurchargés d'impôts.

Malgré la fertilité des terres qui l'environnent, la ville de Plaiſance eſt médiocrement habitée & dans un état de décadence. La premiere choſe dont un étranger eſt frappé en entrant dans la grande place eſt la vue de deux ſtatues équeſtres en bronze, par Jean de Boulogne. La meilleure des deux eſt celle du célebre guerrier Alexandre Farneſe, duc de Parme & de Plaiſance, géneral de l'armée de Philippe II dans les Pays-Bas. L'inſcription du piédeſ-

tal fait mention du ſecours donné à la ville de Paris, lorſqu'il fut appellé en France par la Ligue, où par ſa grande habileté militaire & ſon courage froid & réfléchi il trouva moyen d'arrêter l'impétuoſité & de traverſer les deſſeins du brave Henri. Il méritoit certainement un meilleur maître & de ſervir une cauſe plus juſte. On ne voit qu'à regret un prince de ſon caractere, doué de ſi grands talens, les employer au ſervice d'un tyran ſuperbe & cruel à exciter les reſſentimens & la rage de fanatiques furieux & inſenſés.

Si l'on en excepte le palais ducal & quelques tableaux des égliſes, que je ſuis perſuadé d'avance que vous me pardonnerez de ne pas vous décrire, je crois que cette ville ne renferme rien de bien curieux ; ce qu'il y a de ſûr c'eſt que je ſuis peu en état d'en parler, ne nous y étant arrêtés que quelques heures pendant la grande chaleur, & en étant partis le même ſoir pour nous rendre à Milan.

LETTRE LXXIX.

Milan.

MILAN, ancienne capitale de la Lombardie, eſt après Rome la plus grande ville d'Italie, & quoiqu'on prétende qu'elle ait plus d'étendue que Naples, elle ne contient guères que la moitié des habitans de cette derniere.

La cathédrale au centre de la ville eſt après St. Pierre l'édifice le plus conſidérable de ce pays. Il devroit actuellement être le plus vaſte du monde entier, ſurtout ſi ce qu'on aſſure eſt vrai, qu'il y a près de quatre cents ans qu'il eſt commencé, & que depuis lors il y a toujours eu un grand nombre d'ouvriers employés journellement à le finir; comme les injures que les anciennes parties de cette égliſe reçoivent du tems exigent continuellement de nouvelles réparations, il eſt impoſſible qu'ils parviennent jamais à l'achever. L'épigramme de Martial contre le barbier Eutrapel leur a été aſſez juſtement appliquée. Il paroît que ce pauvre diable s'aquittoit ſi lentement de ſes fonctions qu'à peine avoit-il fini de raſer ſes

patiens que le côté par lequel il avoit commencé demandoit à être rasé de nouveau.

Eutrapelus tonsor dum circuit ora Luperci,
Expungitque genas, altera barba subit.

Il n'y a aucune église dans toute la chrétienté aussi chargée, j'ai presque dit défigurée d'ornemens. Le nombre des statues du dehors & du dedans est prodigieux; elles sont toutes de marbre, plusieurs parfaitement exécutées. On a peine à en bien distinguer d'en bas la plus grande partie; c'est par conséquent à tort qu'on les a placées si haut. Outre celles qui sont de grandeur & dans une position à pouvoir être vues de la rue, il y en a un grand nombre de plus petites, semblables à des fées lorgnant en cachette de chaque corniche & masquées par les ornemens grotesques qui s'y trouvent prodigués. Elles doivent avoir couté d'immenses travaux aux artistes & causent encore beaucoup de fatigue aux étrangers, qui par complaisance pour la personne qui fait l'éloge des beautés de cette église, qu'il dit être la huitieme merveille du monde, sont obligés de grimper au haut pour les mieux contempler.

Ce vaste édifice n'est pas simplement incrus-

té, ce qui eſt aſſez ordinaire en Italie, mais entièrement bâti en blocs ſolides de marbre blanc, & porté par quarante colonnes qu'on prétend avoir quatre-vingt-quatre pieds de hauteur. Les quatre qui ſoutiennent le dôme ont vingt-huit pieds de circonférence. La plus belle des ſtatues qui y appartiennent eſt celle de St. Barthelemi. Il paroît écorché, avec ſa peau jettée négligemment autour de ſon corps comme une ceinture, de la maniere la plus aiſée & la plus dégagée qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Les muſcles ſont on ne peut pas mieux exprimés; & la ſtatue ſeroit très-convenablement placée dans le cabinet d'un anatomiſte; expoſée comme elle l'eſt à préſent à la vue de gens de tous états & des deux ſexes, elle cauſe plus d'horreur & de dégoût que d'admiration. Semblable à ces mendians qui découvrent leurs plaies dans les rues, l'artiſte a détruit lui-même l'effet qu'il ſe propoſoit de produire. Ce qui ſeul ſuffiroit ſans le ſecours de l'inſcription du piédeſtal pour prouver qu'elle n'eſt point l'ouvrage de Praxitèle.

Non me Praxiteles, ſed Marcus finxit agrati.

L'intérieur du chœur eſt orné de quelques ſculptures en bois très-eſtimées. On a ſuſpendu

au plafond un étui de criſtal entouré de rayons de cuivre doré, renfermant un clou qu'on dit être un de ceux avec leſquels le Sauveur fut attaché à la croix. Le tréſor de cette égliſe eſt regardé après celui de Lorette comme le plus riche d'Italie. Il conſiſte en joyaux, en reliques & en curioſités; mais ce qu'on en eſtime le plus eſt une petite portion de la verge d'Aaron, que l'on y conſerve avec le plus grand ſoin.

On prétend que la bibliothèque Ambroiſienne eſt le recueil le plus précieux de livres imprimés & de manuſcrits exiſtant actuellement en Europe. Elle s'ouvre tous les jours à certaines heures, & ceux qui y viennent lire ou faire des extraits y trouvent toutes les commodités imaginables.

Il y a dans le muſéum, contigu à la bibliothèque, une grande quantité de tableaux & pluſieurs curioſités naturelles. Parmi ces dernieres on montre un ſquelette humain; il n'attire pas dabord l'attention, juſqu'à ce qu'on ſache que c'eſt celui d'une dame milanoiſe d'une très-grande beauté, qui par ſon teſtament avoit ordonné que ſon corps fût diſſéqué, & le ſquelette placé dans ce muſéum pour y être expoſé à la vue de la poſtérité. Si cette dame

dame ne s'eſt propoſé par-là que de donner une preuve du peu de ſtabilité des charmes extérieurs, & qu'une belle femme eſt peu différente après ſa mort d'une laide, elle auroit pu conſentir que ſon corps fût comme tous les autres confié à la terre. Malgré tous les coſmétiques & les autres ſecours que la vanité emploie pour déguiſer & entretenir la beauté ſur ſon déclin & les attraits décrépits, le monde eſt convaincu depuis longtems que la mort n'eſt pas abſolument néceſſaire pour réduire à un même niveau la beauté & la laideur, il ne faut pour cela pendant la vie qu'un petit nombre d'années.

Il n'eſt aucune ville en Italie, je pourois peut-être dire dans toute l'Europe, où les étrangers ſoient reçus d'une maniere auſſi affable & auſſi hoſpitaliere qu'à Milan. Autrefois la nobleſſe milanoiſe étaloit une ſplendeur & une magnificence extraordinaire, non ſeulement dans ſes feſtins, mais même dans ſa vie ordinaire, abſolument inconnue dans tout autre pays. Elle eſt actuellement forcée de reſtreindre ſa dépenſe, ſans que cela ait apporté le moindre changement à ſon caractere poli & honnête. Ce pays ayant en aſſez peu de tems paſſé de la domination françoiſe ſous celle des

Espagnols, & ensuite aux Allemands, les troupes de ces nations ont résidé ici à différentes époques, & dans le cours de ces vicissitudes, produit un changement de mœurs, & imprimé aux habitans de ce duché un caractere différent de celui des autres peuples d'Italie; des observateurs exacts croient appercevoir dans les manieres des Milanois la civilité, la gravité & la bonne-foi qu'on attribue à ces trois nations, mêlées à l'esprit naturel aux Italiens.

Quel que puisse être le mécontentement de ce peuple de se trouver sous le gouvernement autrichien, il paroît cependant en général charmé du caractere personnel du comte de Firmian, qui réside ici depuis nombre d'années comme ministre de la cour de Vienne, à la satisfaction réciproque de l'impératrice reine, des Milanois & des étrangers que leurs affaires ou la curiosité y appellent.

Le grand théâtre ayant été incendié l'année passée, il n'y a de spectacle que dans une petite salle construite pour le moment, très-peu fréquentée; le beau monde se montre tous les soirs en carosse sur les remparts, parcourt les environs comme à Naples, & y reste assez tard. En Italie, les dames ne descendent jamais de leurs voitures aux promenades pu-

bliques, & ne ſavent point comme en France ou en Angleterre y faire uſage de leurs jambes. En voyant le nombre de domeſtiques & la magnificence des équipages qui paroiſſent tous les ſoirs au cours ſur les boulevards, on auroit peine à ſe douter du degré de dépopulation & de diminution de richeſſes, que l'on aſſure être arrivée depuis peu d'années dans le Milanois, qui, ſi l'on croit ce qu'on m'a dit, eſt occaſionnée par la nature onéreuſe de quelques-uns des derniers impôts, & par la maniere oppreſſive & cruelle dont on les exige.

Les productions naturelles de ce pays fertile doivent néceſſairement donner lieu à un commerce conſidérable, par l'exportation des grains, particulierement du ris, des beſtiaux, du fromage, & des différentes étoffes de ſoye, comme velours, étoffes, bas, mouchoirs, rubans, galons d'or & d'argent, broderies, toiles & draperies, une quantité de verrotteries & de fayences qu'on y fabrique à l'imitation de la porcelaine. Il eſt vrai qu'on m'a dit que le monopole y étoit trop ouvertement protégé, & que le préjugé contre l'état de négociant y eſt plus enraciné que jamais dans l'eſprit des ſeules perſonnes qui aient de l'argent. Ces deux moyens ne

ſauroient manquer de reſtreindre l'induſtrie & d'arrèter les progrès du commerce : il eſt même fort à craindre que les habitans de Milan ne parviennent jamais à ſe défaire de cette malheureuſe façon de penſer, tant qu'ils reſteront ſous la domination allemande, & qu'ils continueront à adopter ſes préjugés.

Les payſans, quoique plus à leur aiſe que dans pluſieurs autres provinces, ne le ſont pas autant qu'ils devroient l'être dans un terrain auſſi fertile. Pourquoi les habitans des riches plaines de Lombardie, où la nature répand ſes dons avec tant de profuſion ſont-ils moins opulens que ceux des montagnes de Suiſſe ? parce que la liberté dont l'influence eſt plus puiſſante que la chaleur du ſoleil & des zéphyrs, qui couvre les rochers arides de terre, deſſèche les marais, chaſſe les vapeurs nuiſibles, & change les bruyeres en prairies, donne un air ſatisfait & riant au laboureur, & eſt cauſe qu'il deſire l'augmentation de ſa famille, & la voit s'accroitre avec joie. La liberté a déſerté les fertiles champs de la Lombardie pour aller habiter les montagnes de la Suiſſe.

LETTRE LXXX.

Chambéry.

Nous avons si peu séjourné à Turin que je n'ai pu vous écrire de cette ville ; je vais donc vous faire le récit succint de notre voyage depuis ma derniere lettre.

Nous quittames Milan à minuit, & arrivames le lendemain au soir à Turin. Les avenues de cette ville sont on ne peut pas plus magnifiques. Elle est située au pied des Alpes dans une belle plaine arrosée par le Pô. La plupart des rues sont uniformes, propres, droites, la vue en est terminée par des perspectives agréables. Celle du Pô, qui conduit au palais, la plus belle & la plus grande de Turin, est ornée de portiques aussi commodes que superbes. Les quatre portes sont aussi très-ornées. On ne sauroit trouver nulle part de promenade plus délicieuse que celle du tour des boulevards. Les fortifications sont régulieres & en bon état ; la citadelle est regardée comme une des plus fortes qu'il y ait en Europe. Bien des gens admirent le palais du roi & ses jardins. Les

appartemens annoncent plus de propreté que de magnificence. Ils sont petits, mais nombreux. L'ameublement en est riche & élégant; les parquets attirent l'attention des étrangers qui viennent de Rome & de Boulogne; ils sont curieusement incrustés de différentes sortes de bois, toujours très-bien entretenus, & ont une sorte de brillant. Les tableaux, les statues & les antiquités que renferme ce palais sont d'un grand prix : quelques-uns des premiers sont de la main des plus grands maîtres, & le plus grand nombre de l'école flamande.

De toutes les cours d'Europe, celle de Sardaigne est la plus soumise aux loix de l'étiquette; tous ses mouvemens sont uniformes & ne varient jamais. L'heure du levet, d'aller à la messe, de prendre l'air, tout est réglé comme une pendule. Il faut que ces illustres personnages possèdent un fond de bonne humeur naturelle, pour être en état de persévérer dans une routine aussi fatigante, & qu'ils aient le courage de soutenir le poids continuel de ces ennuyeuses formalités.

Nous avons eu la satisfaction de voir à l'église toutes les personnes qui composent la famille royale : mais comme plus nous approchons de la Grande-Brétagne, plus le D***

d'H *** est impatient d'y arriver, il a refusé d'être présenté à la cour, & nous avons quitté Turin après y avoir séjourné deux fois vingt-quatre heures.

Nous nous sommes arrêtés pendant la grande chaleur dans un chétif village nommé St. Ambroise, à deux ou trois postes de la capitale. Je n'ai jamais senti une chaleur plus grande que ce jour-là, tandis que nous avions la vue de la neige dont la cime des Alpes étoit couverte; elles paroissoient suspendues sur nos têtes quoique nous en fussions éloignés de quelques lieues. Pendant que nous avons demeuré à St. Ambroise nous y avons vu une grande procession; tous les hommes, les femmes & les enfans capables de se traîner y ont assisté; plusieurs vieilles portoient des crucifix, d'autres des représentations du saint, ou des bannieres fixées au bout de longs bâtons; elles paroissoient avoir assez de peine à les porter, cependant ces bonnes vieilles chanceloient en marchant, & se croyoient pour le moins aussi heureuses qu'un jeune enseigne la premiere fois qu'on lui confie le drapeau de son régiment. Quatre hommes portant un coffre sur leurs épaules ouvroient la marche, j'ai demandé ce qu'il contenoit, un vieillard dont l'air

annonçoit de l'esprit m'a répondu que les os de St. Jean y étoient renfermés. Je me suis informé si tous ceux de ce saint s'y trouvoient, il m'a assuré qu'il n'y manquoit pas même la plus petite articulation. J'ai ajouté que ce qui m'en avoit fait douter étoit que j'avois vu quantité d'os dans différens endroits d'Italie qu'on m'avoit assuré être de lui. Il s'est mis à sourire de ma simplicité, & m'a dit que l'univers étoit plein de fripons & qu'il étoit très-certain que ceux qui se trouvoient dans le coffre étoient réellement de ce saint, qu'il les y avoit toujours vus depuis son enfance —— & que son pere, au lit de mort, lui avoit assuré qu'ils étoient de St. Jean.

A la Novalezze, village au pied du mont-Cenis, on a démonté nos voitures, & les pieces ont été remises à des muletiers pour les transporter à Lanebourg. J'étois convenu avec les *voiturins*, avant notre départ de Turin, du prix de notre passage des montagnes dans les chaises à porteurs dont on fait usage dans cette occasion. Ces drôles nous avoient assuré qu'il étoit impossible de les franchir d'aucune autre maniere; cependant lorsque nous avons été ici, je n'ai trouvé aucune difficulté à nous servir de mulets, que nous avons tous préfé-

rés, à leur grande ſatisfaction, ce qui leur a ſauvé la dépenſe d'une moitié des porteurs pour leſquels ils s'étoient fait payer d'avance.

Nous avons grimpé à dos de mulets avec la plus grande facilité cette montagne repréſentée comme très-dangereuſe. On trouve au ſommet une belle plaine verte qui a cinq ou ſix milles de longueur, nous avons fait halte à une auberge, nommée Ste. Croix, où finit le Piémont & la Savoye commence, nous y avons été régalés de truites frites que l'on prend dans un grand lac voiſin, d'où ſort la riviere Doria qui va ſe mêler à Turin avec le Pô. Quoiqu'on ne monte pas à cette plaine, qui forme la cime du mont Cenis, les montagnes des environs ſont beaucoup plus élevées. En traverſant cette plaine, l'air étoit ſi froid & ſi perçant que nous avons été charmés de trouver nos manteaux, qui au pied de la montagne nous avoient paru la partie la plus inutile de notre équipage. Je me ſuis longtems entretenu en traverſant la montagne avec un pauvre garçon qui nous a ſuivis depuis la Novalezze pour y reconduire nos mules; il m'a dit qu'il ne ſavoit ni lire ni écrire, & n'avoit jamais été plus loin d'un des côtés de la montagne que Suze, & Lanebourg de l'autre. Il parloit qua-

tre langues différentes, sa propre langue le piémontois, espèce de patois très-différent de l'italien, celle des paysans Savoyards également différente du françois, l'italien & singulièrement bien le françois; il a appris la seconde des porteurs Savoyards, & les deux dernieres des voyageurs italiens & françois qu'il a accompagnés dans leur passage du Mont-Cenis, qu'il ne paroît pas avoir envie de quitter. Si vous étiez par hazard consulté par quelques parens qui voulussent envoyer leurs enfans dans l'étranger uniquement pour les éloigner de Londres & leur faire apprendre les langues modernes aussi économiquement qu'il seroit possible, vous savez à présent le lieu que vous devez leur indiquer. Il n'en est aucun où les occasions de les apprendre soient aussi fréquentes, & où la vie soit à meilleur marché qu'au Mont-Cenis, & je ne sache rien en quoi il ait la moindre ressemblance avec notre métropole, si ce n'est qu'il occupe à peu près la même étendue de terrein. J'ai demandé à ce garçon pourquoi il n'apprenoit pas l'anglois. — Il le souhaiteroit, m'a-t-il dit, de tout son cœur. — Pourquoi ne l'apprenez-vous donc pas aussi-bien que le françois? — On attrape le françois, Monsieur, bon gré, malgré, m'a-

„ t-il répondu ; mais messieurs les anglois „ parlent peu ".

Parvenus au côté septentrional de la montagne nous avons renvoyé nos montures, & avons eu recours à nos chaises & à nos porteurs des Alpes. Ces premières sont on ne peut pas plus simples, & remplissent parfaitement le but auquel elles sont destinées. Les porteurs sont robustes, nerveux, petits & ramassés. L'un d'eux étoit fiancé à une fille de Lanebourg, qu'il devoit épouser ce même soir. Je ne pouvois pas en bonne conscience permettre qu'il fût du nombre de ceux qui aideroient à me passer, & j'ai voulu qu'il se joignit avec les porteurs de Jaques beaucoup plus léger que moi. Ce jeune drôle nous a fait présent à tous de rubans que nous avons mis à nos chapeaux à l'honneur de la mariée. „ Etes-„ vous bien amoureux, mon ami, de votre „ maîtresse? lui ai-je dit. Il faut que je l'aime „ beaucoup, a-t-il répondu, puis que pauvre „ comme je le suis, je donne trente livres au „ prêtre pour nous marier. „ Taxer les mariages & obliger ceux qui font & nourissent des enfans à payer ceux qui n'en nourissent point me paroît une détestable politique, il est étonnant qu'un prince qui s'occupe aussi sérieusement que sa Majesté Sarde du bonheur

de ses sujets ne remédie pas à un pareil abus.

Nos porteurs, avançant avec peine & en zig-zag en suivant les différens détours du grand chemin, ne cessoient de rire & de chanter en descendant la montagne. „ Comment se fait-„ il, ai-je dit au D**, que les porteurs „ soient en général plus gais que ceux qu'ils „ portent ? quelqu'un qui ne verroit pas ces „ drôles, & les entendroit, croiroit que c'est „ nous qui avons toute la peine. Rien de plus „ vrai, m'a-t-il répondu, & la même personne „ pourroit aussi conclure, en entendant le „ fiancé chanter si gaiment, que c'est nous, „ & non pas lui, qui sommes sur le point de „ nous marier. „ Nous sommes arrivés peu après à l'auberge de Lanebourg, rien ne m'a si fort surpris, dans tout ce trajet dont les difficultés & les risques ont été si fort exagérés par les voyageurs, que l'aisance & la facilité avec laquelle nous l'avons fait.

Nous avons continué notre voyage aussi-tôt que les membres épars de nos voitures ont été rejoints. Le chemin n'est jamais de niveau, il monte & descend continuellement le long des hautes montagnes. Nous appercevions quelquefois des villages situés fort au dessus de nos

têtes, d'autres que nous ne diſtinguions qu'à peine dans le fond des vallées à une immenſe profondeur au deſſous de nos pieds. Celui de Modane eſt dans un fond entouré de montagnes prodigieuſes. L'obſcurité commençoit au moment que nous deſcendions d'une hauteur conſidérable dans ce creux; à peine pouvions-nous diſcerner les ſommets raboteux & les côtés des montagnes qui l'environnent; nous ne pouvions voir le village ni aucune partie de la plaine inférieure, nous paroiſſions ainſi deſcendre de la ſurface à travers un abime ſombre au centre du globe. Nous ſommes pourtant parvenus ſains & ſaufs. Car à l'eſcarpement près la route eſt excellente à tous égards. Le lendemain nous avons continué notre voyage, à travers une pauvre petite ville nommée la Chambre, d'où nous ſommes parvenus à Aiguebelle, village qui ne vaut guères mieux. Si l'on en croit quelques auteurs, ce chemin eſt celui par lequel Annibal conduiſit ſon armée en Italie. Ils aſſurent que la plaine du ſommet du Mont-Cenis eſt l'endroit où il la fit repoſer pendant quatre jours, & d'où il montra à ſes ſoldats les fertiles plaines d'Italie, les exhortant à ne pas perdre courage: d'autres prétendent que ce fut par le Mont St.

Bernard qu'il les mena en Italie. Cette discussion est trop savante pour que j'ose l'entreprendre : * le M—r G—l M—l officier savant, homme d'honneur & d'un grand mérite, a tâché dans son passage en Italie où il est actuellement, de reconnoître avec

(*) Cet officier se nomme Robert Melvill chevalier baronet, actuellement lieutenant général ; il a servi long-tems dans les îles de l'Amérique : le traducteur se fait un devoir de lui rendre ici la justice qui lui est due ; les talens militaires qu'il possede au plus haut degré sont un de ses moindres mérites ; il y joint toutes les qualités du cœur & de l'esprit ; il a été chargé du gouvernement de la Guadeloupe, & de celui de la Grenade pendant qu'elles appartenoient aux Anglois, sa mémoire y est en vénération ; sa conduite honnête, généreuse & désintéressée y a été d'autant plus admirée qu'elle contrastoit furieusement avec celle des autres commandans des îles voisines de sa nation : elle est sans contredit la satyre la plus complette qu'on puisse jamais faire des déprédations des généraux qui se sont emparés de St. Eustache. Il seroit heureux pour l'Angleterre que sa chambre des communes eût beaucoup de membres tels qu'un Burke, dont le patriotisme & l'humanité se sont élevés avec tant de force contre l'injustice, & ont plaidé avec tant d'éloquence, quoi qu'infructueusement, la cause du genre humain, qui est celle des infortunés habitans des colonies hollandoises.

beaucoup d'attention la route ſuivie par l'armée carthaginoiſe, & il s'imagine avoir réuſſi dans ſes recherches. Il a auſſi fixé les lieux où quelques batailles les plus mémorables ſe ſont données; en comparant ſoigneuſement la deſcription de Polybe & celle des autres auteurs, il a redreſſé pluſieurs erreurs dans leſquelles on étoit tombé. Soutenant toujours ſon hypotheſe par des argumens que celui ſeul qui a lu attentivement les différens écrivains, & examiné la place d'un œil vraiment militaire, eſt capable de faire. Ce même officier a fait des obſervations également neuves & ingénieuſes ſur les armes des anciens Romains, & ſur leur tactique en général, il faut eſpérer qu'il voudra bien un jour en faire part au public.

Nous ſommes arrivés à l'auberge d'Aiguebelle aſſez tôt pour éviter une furieuſe tempête accompagnée de tonnerres & de pluye, qui a duré toute la nuit; ceux qui n'ont jamais entendu gronder la foudre dans un pays de montagnes ne ſauroient ſe former une juſte idée du fracas, des répétitions, & de la durée des coups que nous avons entendus pendant cette nuit. Pluſieurs des habitans de ces montagnes n'ont jamais vu de meilleures maiſons que leurs chaumieres, ou d'autre partie du globe que

les Alpes. Ce monde doit leur paroître une maſſe bien raboteuſe & bien lourde.

Vous avez je crois aſſez entendu parler de montagnes & de vallées, ainſi avec votre permiſſion nous paſſerons de Monmélian à Chambéry, où nous ſommes arrivés le jour de notre départ d'Aiguebelle. Nous coucherons demain à Genève. Cette idée m'a ſi fort occupé que ne comptant pas beaucoup dormir cette nuit j'en ai paſſé la plus grande partie à vous écrire, & je ne me ſuis couché qu'à l'aube du jour.

LETTRE LXXXI.

Beſançon.

Le D*** d'H*** eſt parti depuis quelques ſemaines pour aller voir un ami qui habite une des provinces de ce royaume. Comme j'ai préféré de paſſer ce tems à Genève, & que nous nous ſommes donné rendez-vous à Paris, mon fils & moi nous ſommes actuellement en route pour nous y rendre.

Je dois vous avouer de bonne foi que je me ſuis trouvé ſi bien avec mes bons amis les genevois,

genevois, que je n'ai pu me détacher une heure de leur compagnie pour vous écrire, ou à tous mes autres correſpondans, qu'autant que des affaires indiſpenſables m'y ont obligé. Je pourois encore vous dire que vous avez vous-même contribué en quelque façon à m'entretenir dans ma pareſſe. Par votre derniere lettre que j'ai trouvée à la poſte, vous me parlez d'un ouvrage qui paroît depuis peu, de maniere à me donner la plus grande envie de le voir; un anglois, qui poſſédoit le ſeul exemplaire parvenu dans cette ville, a eu la complaiſance de me le prêter. Les heures que je donne ordinairement au ſommeil, étant les ſeules qu'il me ſoit poſſible de paſſer ſans voir perſonne, ont été conſacrées la plus grande partie à parcourir cette admirable production. La profonde & immenſe littérature que l'auteur y déploie, la clarté avec laquelle il y décrit les faits hiſtoriques, le nouveau jour ſous lequel pluſieurs y ſont placés, la ſolidité de ſes réflexions, la dignité & la force du ſtyle, enfin tout concourt à annoncer le pinceau d'un grand maître. Si cet habile homme vit aſſez pour finir cette pénible tâche, il contribuera certainement beaucoup plus à diſſiper les ténèbres qui couvrent les événemens du

moyen âge, il nous donnera une hiſtoire moins embrouillée & plus claire *du déclin & de la chute de l'empire Romain*; & il remplira d'une maniere beaucoup plus ſatisfaiſante le long intervalle qui ſe trouve entre l'hiſtoire ancienne & la moderne que tous les écrivains qui l'ont précédé. Voilà quelle a été la cauſe de mon long ſilence. Les raiſons que je vous en ai données ne ſubſiſtant plus, & perſuadé qu'elles vous paroîtront aſſez fortes pour me le pardonner, je profite de la premiere occaſion qui ſe préſente de reprendre la plume.

Comme j'ai été pluſieurs fois à Lion, j'ai voulu cette fois me rendre à Paris par la Franche-Comté & la Champagne, nous ſommes donc partis hier de très-bonne heure, aſſez triſtes de quitter Genève; nous avons ſuivi les bords du lac à travers le pays de Vaud. Quoique les beautés de ce pays ſurprennent au premier coup d'œil, néanmoins ſemblables au caractere de ſes habitans, plus on les voit, plus on les goute. Toutes les fois que j'ai regardé le lac de Genève & ſes charmans alentours, j'y ai découvert de nouveaux objets dignes d'admiration. En entrant dans le canton de Berne j'ai ſouvent jetté les yeux en arriere, & n'ai pu les détourner de cet aſpect agréa-

ble qu'avec une émotion à-peu-près semblable à celle qu'on éprouve en prenant congé d'un ami qu'on craint de ne plus revoir.

Le premier endroit que nous avons trouvé à notre entrée en France*, à la sortie du canton de Berne, a été une pauvre petite ville sur une montagne, dont j'ai oublié le nom. * Jougne Tandis que le postillon s'est arrèté pour raccomoder quelque chose aux harnois de ses chevaux, je suis entré dans une boutique de sabots; & dans une conversation que j'ai eue avec un paysan qui venoit d'en acheter une paire pour lui, & une autre pour sa femme, il m'a dit „ les Bernois sont bien à leur aise,
„ Monsieur, pendant que nous autres Fran-
„ çois vivons très-durement, & cependant
„ les Bernois sont des hérétiques. Voilà, a
„ ajouté une vieille femme qui lisoit tranquille-
„ ment son bréviaire dans un coin; voilà, a-t-
„ elle dit, ôtant ses lunettes & posant son cha-
„ pelet sur son livre, ce que je trouve incom-
„ préhensible. „

Ceci se passoit pourtant à l'une des extrêmités de la France, & dans une province nouvellement conquise; car il est peu ordinaire aux François d'imaginer qu'aucun pays au monde puisse avoir le moindre avantage sur

le leur à aucun égard ; & ils ſont certainement moins portés à murmurer que quelques-uns de leurs voiſins qui en ont moins de raiſon qu'eux. Lors de mon dernier ſéjour à Genève, un perruquier françois. — Permettez que je vous prie de ne point montrer cet endroit de ma lettre à votre ami, qui eſt ſi entété des gens de qualité qu'il imagine que hors de leur compagnie point de ſalut. Il maudiroit mes pauvres payſans, mes vieilles femmes, mon perruquier, & m'accuſeroit de me plaire avec des gens de ce qualibre.

Quant aux vieilles femmes, je ſuis fort trompé s'il n'y en a pas autant des deux ſexes parmi les gens de diſtinction que parmi le peuple ; pour les autres, je déclare n'avoir aucune prédilection ; mais j'aime les traits qui indiquent le naturel & le caractere, & je les admire partout où je les rencontre. Je veux vous parler du perruquier parce qu'il me ſemble qu'il exprimoit les ſentimens de ſes compatriotes de tout rang & de toute condition. Vous allez en juger. Ce jeune drôle venoit me coëffer tous les matins pendant mon dernier ſéjour à Genève ; il avoit demeuré un ou deux ans à Londres ; & tandis qu'il m'ac-

commodoit, sa langue alloit pour le moins aussi vite que ses doigts. Il étoit encore tout occupé des remarques qu'il avoit faites sur notre capitale, & sur les gens du beau monde dont il prétendoit avoir été le perruquier. „ Ne pensez-vous pas, lui ai-je dit, qu'on vive très-heureux en Angleterre? Mais — pour cela oui monsieur. Croyez-vous donc que l'on y soit heureux? Pour cela non monsieur, pouriez-vous deviner la raison pourquoi les anglois ne le sont pas? Oui, monsieur, elle est toute simple. Je vous prie, dites la moi. C'est qu'ils ne sont pas destinés à l'ètre.

Un genevois jeune & très-élégant entra par hazard & vint passer deux minutes avec moi pendant que ce friseur étoit dans mon appartement. Ce jeune monsieur avoit séjourné quelque tems à Paris, & étoit coëffé à la derniere mode, dès qu'il m'eut quitté je dis au françois : ce jeune homme a tout-à-fait l'air d'un de vos compatriotes.

„ Mon Dieu! quelle différence, s'écria le friseur. Je n'en saurois voir aucune, lui ai-je dit. Monsieur, m'a-t-il repliqué, soyez persuadé qu'un genevois ne sera jamais pris pour un françois. Il est pourtant sûr, lui ai-je ajouté, qu'il se trouve nombre de petits

„ maîtres dans cette ville. Pardonnez-moi,
„ m'a-t-il repliqué, ce ne sont que des petits
„ maîtres manqués.

„ Avez-vous jamais vu d'anglois, lui ai-je
„ encore dit, qui pût passer pour un françois!
„ Jamais de la vie, Monsieur, m'a-t-il répondu.

„ Supposé que ce fût, lui ai-je dit, un hom-
„ me de qualité? N'importe.

„ Mais, ai-je continué, s'il avoit passé plu-
„ sieurs années à Paris, qu'il fût naturellement
„ d'une belle figure & bien fait, qu'il eût
„ eu le premier maître à danser de France,
„ que ses habits fussent du plus habile tail-
„ leur, & qu'il fût coëffé par le plus fameux
„ perruquier de Paris? C'est beaucoup, mon-
„ sieur, mais ce n'est pas assez. „

„ Quoi! me suis-je écrié, vous le recon-
„ noîtriez malgré cela pour un anglois? assu-
„ rément, monsieur. „

„ Comment, avant qu'il parlât? au pre-
„ mier coup d'œil, monsieur — vous le recon-
„ noîtriez, mais comment? C'est que messieurs
„ les anglois ont un air — une maniere de se
„ présenter — un — que sais-je moi — vous
„ m'entendez bien, monsieur — certain air
„ si gau — „

„ Quel air, marand? Enfin un air qui est

„ charmant, ſi vous voulez, monſieur, a-t-il
„ dit rapidement, mais que le diable m'em-
„ porte ſi c'eſt l'air françois. „

Demain je parcourai la ville, me mettrai en route pour Paris d'abord après déjeuné; en attendant je vous ſouhaite de tout mon cœur une bonne nuit.

LETTRE LXXXII.

Paris.

J'Ai ſéjourné à Beſançon plus longtems que je ne me l'étois propoſé, je vais vous apprendre ce qui m'y a retenu. Le lendemain matin de la datte de ma derniere lettre, comme je rentrois au logis après la parade, où j'avois été pour voir les troupes, j'ai rencontré un laquais du marquis de F***, dès qu'il m'a reconnu il eſt accouru à moi & m'a dit tout eſſouflé que ſon maître étoit à Beſançon, qu'il avoit été très-malade, & que les médecins l'avoient cru en danger; mais que ſon mal s'étant changé en fievre ils eſpéroient le tirer d'affaire. Je l'ai prié de me conduire ſur le champ chez le marquis,

Je l'ai trouvé ſeul, pâle, languiſſant, très-maigre, ce qui n'a cependant pas empêché qu'il n'ait témoigné autant de ſatisfaction que de ſurpriſe de cette viſite imprévue ; il m'a dit qu'il avoit couru riſque de faire un très-long voyage, & a ajouté en ſouriant que jamais perſonne ne ſeroit parti plus à regret, puiſqu'il déteſtoit d'être ſeul, & que ce ſeroit l'unique voyage qu'il pût entreprendre ſans deſirer que quelqu'un de ſes amis l'accompagnât, qu'il étoit enchanté de s'être trouvé aſſez bien remis pour me voir avant mon départ de Beſançon pour Paris. „ Mais contez-„ moi, a-t-il continué, car j'ai dix mille queſ-„ tions à vous faire. Commençons d'abord par „ mettre de l'ordre dans nos idées ; eh bien, „ donnez-nous donc des nouvelles du pape ? „ on nous a dit que vous aviez paſſé par la „ cérémonie de la pantoufle. Ne pouroit-on „ pas prendre au tragique une pareille miſere „ chez vous où le St. Pere paſſe pour une ba-„ bylonienne de mauvaiſe vie ? „ Avant qu'il m'ait été poſſible de lui répondre, j'ai apperçu par hazard une perſonne que je n'avois pas d'abord remarquée, gravement aſſiſe dans un coin de la chambre avec une groſſe perruque bien accommodée ſur la tête.

Le marquis ayant obſervé ma ſurpriſe à la vue de cet inconnu, après avoir ri de tout ſon cœur, m'a fait ſes excuſes de ne m'avoir pas préſenté plutôt à ce ſeigneur (qui n'étoit autre choſe qu'un gros ſinge), & il a ajouté qu'ayant l'avantage d'avoir pour médecin un docteur qui paſſoit pour le plus habile de la ville, & portoit certainement la plus énorme perruque de toute la province, un matin que celui-ci écrivoit une ordonnance à la ruelle de ſon lit, ce même ſinge s'étoit ſaiſi d'un des nœuds & l'ayant enlevée de deſſus ſa tête s'étoit ſauvé le plus vite qu'il avoit pu, avoit paſſé par la fenêtre & s'étoit refugié ſur le toit voiſin, duquel on avoit vainement tenté de le déloger, que le docteur ayant à la fin perdu patience il en avoit envoyé chercher une autre, & qu'on n'avoit pu l'engager à reprendre la premiere ainſi avilie; qu'enfin ſon valet de chambre, à qui le ſinge appartenoit, avoit toujours depuis cette avanture obligé le coupable, pour le punir de ſon impudence, à reſter tous les matins une heure tranquillement aſſis la perruque ſur la tête. Et pendant ces momens de tranquilité je ſuis honoré de la ſociété du vénérable perſonnage. Alors s'adreſſant à cet animal il lui a dit. „ Adieu,

„ mon ami, pour aujourd'hui — au plaisir de „ vous revoir ; le valet de chambre a sur le champ emporté monsieur le médecin & l'a fait disparoître.

Craignant de retarder la guérison du marquis en le faisant trop parler, j'ai voulu me retirer, promettant de revenir dans la soirée ; il ne l'a point permis & m'a assuré que rien ne lui étoit plus contraire que le silence, que le plus grand mal de tète qu'il eût eu de sa vie étoit venu de ce que dans le tems qu'il faisoit sa cour à Madame de ***, il l'avoit gardé deux heures de suite ; cette dame ne pardonnoit jamais à ceux qui osoient l'interrompre, & malgré tous ses ménagemens il avoit fini par en être renvoyé pour avoir placé quelques mots avant qu'elle eût eu le tems de reprendre haleine, après avoir éternué. Dans les discours de bien des gens, a-t-il ajouté, un éternuement est estimé un point final, mais dans le caquet éternel de cette femme ce n'est qu'une virgule.

Je lui ai alors demandé des nouvelles de mes amis Du Bois & Fanchon. — Il m'a dit que sa mere les avoit placés à sa maison de campagne, où depuis quelque tems elle passoit au moins six mois de l'année ; que Du

Bois lui étoit fort utile en sa qualité d'intendant, & qu'elle avoit pris beaucoup d'amitié pour Fanchon, que le mari & la femme étoient généralement aimés & estimés de tout le voisinage. „ J'ai proposé en badinant à Fanchon
„ de faire un tour avec moi à Paris, pour se
„ délasser d'une solitude qui devoit l'ennuyer,
„ n'ai-je pas mon mari, m'a-t-elle répondu;
„ votre mari n'est point une compagnie, ai-je
„ repliqué, vous savez que vous & lui ne fai-
„ tes qu'un. Que croyez-vous qu'elle m'ait
„ répondu? Elle m'a dit, a-t-il continué,
„ ah, monsieur le marquis, plus on s'éloigne
„ de soi-même, plus on s'écarte du bon-
„ heur. „

Dans la suite de notre conversation je me suis informé de la demoiselle qu'il avoit dû épouser, & dont le mariage avoit été si brusquement rompu par le pere. Il m'a appris que peu après notre départ de Paris le mariage de sa fille avec un homme d'une immense fortune, dont le goût, le caractere & la façon de penser étoient l'opposé de ceux de cette jeune personne, avoit dévoilé la conduite mystérieuse de ce vieillard intéressé. „ Je suppose
„ donc, lui ai-je dit, qu'aussitôt après son
„ mariage elle ne lui a témoigné que de l'in-

„ différence. Pardonnez-moi, a-t-il repliqué ;
„ elle a d'abord joué la belle passion pour son
„ mari jusqu'à scandaliser le monde, ensuite
„ elle est devenue plus raisonnable, & sur cet
„ article les deux époux ont été bientôt à
„ deux de jeu : ils s'amusent à présent à se
„ chicaner, & se tourmentent mutuellement
„ par de petites contradictions, qui jettent
„ plus d'amertume dans le commerce de la vie
„ que des torts réels. „

„ N'avez-vous point cherché à renouveller
„ connoissance ?

„ Je ne pouvois faire autrement, elle a
„ marqué quelques petits regrets de m'avoir
„ traité si cruellement.

„ En la voyant de plus près & la connois-
„ sant mieux, comment l'avez-vous trouvée ?

„ Je lui ai trouvé, m'a-t-il reparti, tout ce
„ qu'on peut desirer dans une femme qui n'est
„ pas la sienne. „

Le marquis s'appercevant qu'il commençoit à avoir froid, & se levant de son sopha pour sonner, a eu la vue de la rue. Oh! oh! s'est-il écrié regardant d'un air sérieux à travers les vitres, regardez, regardez cet homme. Quel homme? ai-je dit. — Cet homme à gros ventre; tandis qu'il parloit ses dents ont commencé à

claquer. „ Ah, diable, voila mon chien d'ac-
„ cès. — Cet homme qui marche comme un
„ di.... di.... dindon, c'eſt l'aumonier du
„ régiment. „ Je l'ai prié de permettre qu'on le mit au lit, car le friſſon l'avoit pris, & il trembloit de tous ſes membres.

„ Non, non, ce n'eſt rien, m'a-t-il dit, il
„ faut abſolument que je vous conte cette
„ hiſtoire. Cet homme qui ſe ſalit en nettoy...
„ nett... et .... et .... en nettoyant l'ame de mes
„ ſoldats, faiſoit les yeux doux à la femme
„ d'un ca..... ca..... caporal. Diantre je n'en
„ peux plus. Adieu, mon ami, c'eſt la plus
„ plaiſante hiſt.... hiſt.... peſte ! appellez mes
„ gens. „

On l'a tout de ſuite couché. J'ai trouvé la cour pleine de ſoldats qui venoient s'informer de la ſanté de leur colonel. Avant que j'euſſe gagné la rue, le valet de chambre du marquis m'a joint, le ris ſur les lèvres & les larmes aux yeux, il étoit chargé d'une commiſſion de la part de ſon maître.

Les ſoldats nous ont entourés, tous paroiſſoient très-inquiets. Je les ai aſſurés qu'il n'y avoit aucun danger, & que leur colonel ſeroit bientôt rétabli. Cette nouvelle leur a fait le plus grand plaiſir, ils ſont ſortis & ont paſſé

de différens côtés pour aller en faire part à leurs camarades.

„ Ah! monsieur, m'a dit le valet de cham-
„ bre, il est tant aimé de ces braves gens &
„ il mérite si fort de l'être! „

Le lendemain il s'est trouvé beaucoup mieux & aussi gai qu'à l'ordinaire; le jour suivant ce mieux s'est soutenu & ayant pris dans les intervalles de ses accès une dose convenable de quinquina, sa fievre n'est plus revenue. Comme il m'a promis de continuer l'usage de ce fébrifuge & d'en prendre la quantité nécessaire pendant quelque tems, que d'ailleurs les rechutes sont assez rares dans cette saison, je suis persuadé que l'en voila débarrassé & qu'il aquerra graduellement de nouvelles forces jusqu'à sa parfaite guérison.

Le jour que je fus prendre congé de lui, il me reçut un peu plus sérieusement qu'à l'ordinaire, & se servit en me disant adieu de plusieurs expressions obligeantes, qui malgré ce que vous pouriez en penser me parurent on ne peut pas plus sincères; car „ quoique
„ la langue mielleuse applaudisse la pompe
„ ridicule, plie les ressorts des genoux & les
„ rende flexibles, toutes les fois que la flatterie
„ peut lui procurer quelque avantage. — A

„ quel propos l'indigent ſeroit-il flatté? „

Au moment où je retournois au logis j'ai entendu la muſique de la garniſon qui défiloit après la parade. — A propos, s'eſt-il écrié, comment vont vos affaires avec vos colonies? Je lui ai dit qu'on pouvoit eſpérer qu'elles ſeroient bientôt finies & arrangées.

Ne croyez-vous pas, a-t-il ajouté, que ces meſſieurs, en me montrant les ſoldats qui paſſoient alors ſous ſes fenêtres, pourroient entrer pour quelque choſe dans l'arrangement?

Je lui ai répondu que je ne penſois pas que les Américains fuſſent aſſez ſots pour rompre toute liaiſon avec leurs amis, & s'expoſer à être aſſervis par leurs ennemis.

„ Il me ſemble, a-t-il repliqué, que ces
„ meſſieurs font aſſez peu de cas de votre
„ amitié, & même quand vous aurez prouvé
„ qu'ils ont eu tort, il ne s'en ſuivra pas
„ que vous ayez toujours eu raiſon. Allons,
„ a-t-il ajouté, voyant que je prenois un air
„ ſérieux, point d'humeur, & me ſaiſiſſant
„ la main, permettez-moi, je vous prie, d'ai-
„ mer les Anglois ſans haïr les Américains.

J'ai peu après pris congé de cet aimable françois, dont l'enjoûment, l'eſprit & les ma-

nieres, supposé que ma propre expérience me donne le droit d'en juger, sont le fidele portrait du caractere & des inclinations d'un grand nombre de ses compatriotes.

Après un très-agréable voyage par Gray, Langres & Troyes, nous sommes arrivés depuis quelques jours à Paris.

LETTRE LXXXIII.

Paris.

QUOIQU'IL y ait longtems que nous sommes dans cette ville, cependant comme le tems que vous avez passé en Allemagne n'a pas été court, je n'ai pu me résoudre à reprendre le fil de mes observations sur les mœurs de cette métropole. On a prétendu que les descriptions des pays les plus désagréables étoient les plus intéressantes, je trouve aussi que les villes où l'on vit le plus volontiers sont précisément celles d'où l'on a le moins d'envie d'écrire; il y a tant de ressources à Paris qu'il faut de grands efforts pour trouver un instant à s'entretenir avec ses amis par écrit: c'est le cas où je me trouve à présent que j'ai le bonheur

bonheur de paſſer une grande partie de mon tems avec Mr. A*** S*** T***, qui étoit à mon arrivée logé dans l'hôtel où je ſuis ; ſa probité, ſa candeur, ſes talens & la ſageſſe de ſa conduite pendant ſon long ſéjour, lui ont procuré beaucoup d'amis dans cette capitale & y ont établi ſi ſolidement ſa réputation qu'en vain la calomnie chercheroit à la noircir. A préſent que j'ai la plume à la main, je vais tâcher d'acquitter la dette pour laquelle vous me pourſuivez ſi vivement. J'avoue que vous me ſurprenez en exigeant que je vous diſe mon ſentiment ſur les voyages, après avoir lû, ainſi que je ſuis perſuadé que vous l'avez fait, les dialogues publiés nouvellement par un fameux théologien, également diſtingué par ſon ſavoir & par ſon goût. Comme je ſais ce qui vous fait deſirer dans ce moment avec tant d'ardeur des éclairciſſemens ſur cette matiere, je vais ſans autre préambule vous dire naturellement ce que j'en penſe.

Je ne ſaurois m'empêcher de croire qu'un jeune homme opulent ne ſauroit que profiter en voyageant quelques années dans les pays les plus conſidérables de l'Europe, pourvu qu'il choiſiſſe bien ſon tems, & qu'il ait un

conducteur prudent & sage : sans ces précautions tous les conseils seroient inutiles.

Je vous ai donné dans une de mes précédentes lettres les raisons qui me font préférer le plan d'éducation suivi dans les écoles publiques d'Angleterre aux autres plans dont on fait usage dans notre pays ou chez l'étranger. Après que le jeune homme a acquis les principes fondamentaux des sciences qu'on enseigne dans les colleges, on l'envoie ordinairement à quelque université. L'un des auteurs les plus ingénieux & les plus élégans de notre siecle a, dans ses recherches sur les causes de l'opulence des nations, indiqué plusieurs abus de ces séminaires. Ce qu'il a dit à ce sujet produira peut-être de l'effet & contribuera à opérer une réforme. Cependant, malgré tous leurs défauts, on ne sauroit nier qu'aucune université n'a produit un si grand nombre de sujets distingués par leur profond savoir, & aussi célebres par leurs connoissances que celles d'Angleterre. Si, avant que de s'y rendre, le jeune étudiant s'est fait une habitude de l'application, & a pris le goût des sciences, il y trouvera surement des facilités pour s'avancer; sans ces dispositions préliminaires, il n'est aucun endroit où il puisse se flatter de faire le

moindre progrès. Enfin, quelle que ſoit la méthode qu'on adopte, ſoit qu'il étudie à l'univerſité ou ſous des maîtres particuliers, tandis qu'il s'appliquera avec ardeur & ſans répugnance, ce ſeroit lui faire le plus grand tort d'interrompre le cours de ſes études par des voyages prématurés pour lui faire acquérir des graces, des manieres élégantes ou quelques-unes des perfections que l'on imagine que donnent les voyages. La ſcience eſt préférable à tous les autres talens, & les gens de condition qui la poſſedent ont une grande ſupériorité ſur ceux qui en ſont dénués, quelles que ſoient d'ailleurs leurs autres qualités. C'eſt ce que ces derniers en affectant de la mépriſer ſentent parfaitement & qui ne manque jamais d'exciter leur jalouſie.

Suivant ce plan, un jeune homme bien élevé commencera rarement ſes voyages avant l'âge de vingt ans, s'il les commençoit un ou deux ans plus tard ce n'en ſeroit que mieux.

On me dira que c'eſt préciſément l'âge où ceux qui ont de la fortune tâchent d'entrer en parlement : cela eſt vrai, mais quand ils attendroient quelques années de plus, peut-être que les affaires de la nation en iroient tout auſſi bien.

On pourroit encore alléguer qu'en suppofant le voyage différé jufqu'à l'âge de vingt ans, le jeune homme aura de la peine à apprendre parfaitement les langues modernes & qu'il n'aquerra jamais ces manieres aifées & cette façon de s'énoncer auxquelles on ne parvient qu'après avoir fréquenté de bonne heure les cours & les affemblées compofées de ce qu'il y a de plus diftingué & de plus élégant. Cela peut être vrai jufqu'à un certain point : on peut cependant répondre qu'en s'appliquant dans fon pays aux fciences, les connoiffances qu'on s'y procurera feront bien plus effentielles.

Je ne faurois que vous dire au fujet de ces prétendues graces ; on eft certainement fort heureux de les poffèder, mais elles doivent être naturelles. En vain s'efforceroit-on de les faire naître, ceux qui les recherchent avec le plus d'empreffement font fouvent les plus éloignés de les atteindre & les perfonnages les plus ridicules; je me garderois bien de confeiller de les étudier : j'ai vu un de ces originaux pleins d'affectation révolter une affemblée entiere.

Quoique l'impertinente familiarité ordinaire aux jeunes françois ne convienne nullement

à un anglois, on doit cependant apporter de très-bonne heure la plus grande attention pour prévenir ou vaincre chez les enfans cette timidité gauche & mal adroite à laquelle ceux de notre nation lorsqu'ils paroissent dans le monde ne sont que trop sujets. Cette timidité est absolument différente de la modestie; j'ai vu les jeunes gens les plus impudens ne savoir que devenir, & abasourdis en présence des étrangers ou lorsqu'on exigeoit d'eux qu'ils leur dissent deux mots d'honnêteté. Ce n'étoit que dans ces occasions qu'ils paroissoient timides. Avec leurs camarades ou leurs inférieurs, ils étoient insolens, brutaux & emportés.

Si les enfans de ce dernier caractere étoient seuls sujets à cette timidité, on auroit tort de chercher à la leur ôter, & quoique cette qualité soit différente de la modestie, elles ne sont pas incompatibles. Les enfans les plus modestes & du caractere le plus aimable sont souvent ceux qui en ont le plus; & il faut tâcher de la faire passer si l'on peut y parvenir sans nuire à cette derniere, l'ornement le plus précieux de la jeunesse & même de tous les âges. Ce qui peut s'effectuer chez nous aussi bien que partout ailleurs; il est vrai que l'on ne s'en occupe guères : plusieurs s'imaginent que

rien n'eſt plus inutile ou qu'elle diſparoîtra avec le tems. Nous éprouvons cependant qu'elle nuit toujours aux talens les plus marqués & les plus utiles. Après le ſoin de former le cœur & l'eſprit en inſpirant à ſes éleves des principes de bienfaiſance & de probité, peut-être l'une des parties les plus importantes de l'éducation ſeroit de les accoutumer à ſe conduire modeſtement, ſans aucune contrainte, & à ſavoir uſer devant le monde de toutes leurs facultés.

Pour parvenir de bonne heure à ces manieres aiſées & élégantes qu'on croit que procurent les voyages, & afin que les jeunes gens puiſſent apprendre parfaitement les langues modernes, quelques-uns ont imaginé d'employer les deux méthodes, & au lieu de leur laiſſer continuer leurs études dans leur patrie, de les faire paſſer dans l'étranger immédiatement après leur ſortie des claſſes, en ſuppoſant qu'avec le ſecours d'un gouverneur & des profeſſeurs des pays qu'ils viſiteront, ils continueront l'étude de la philoſophie & des autres branches de littérature, pendant les trois ou quatre années qu'ils emploient ordinairement à leur voyage. On ne ſauroit nier qu'un jeune homme qui a bien profité de ſon tems au col-

lege & à l'université, qui a un goût assez décidé pour les sciences pour s'en faire un délassement plutôt qu'une tâche pénible, ne puisse aisément pendant le cours de ses voyages mêler l'étude des hommes à celle des livres, & faire des progrès dans l'une & dans l'autre, mais qu'un pareil goût se manifeste chez un individu de seize ou dix-sept ans, au milieu des amusemens & des distractions que lui présentent les spectacles, les revues, les processions, les bals & les assemblées, c'est selon moi la chose du monde la moins vraisemblable.

D'autres, qui croient qu'il importe fort peu qu'un jeune homme opulent & de distinction soit savant, prétendent néanmoins que la connoissance de l'histoire qu'ils avouent être de quelque utilité aux gens riches mêmes, peut très-bien s'aquérir pendant les voyages. Quelle sera l'espèce de connoissance qu'un jeune homme dans une pareille circonstance aquerra? Ce ne sera pas celle que mylord Bolingbroke nomme philosophie, qui enseigne par des exemples la maniere de se conduire prudemment dans les différentes occurrences de la vie publique & privée; mais uniquement celle d'une suite de regnes, de batailles & de sieges, entassée dans la mémoire sans réflexion

ou fans difcernement. Je me rappelle un jeune homme, qu'une mémoire forte & tenace avoit mis à même de retenir tous les événemens, & qui les plaçoit très-fouvent fort mal-à-propos; un de fes camarades lui ayant témoigné fon étonnement de ce qu'il favoit ces chofes, & comment il étoit parvenu à en faire une fi ample provifion; „ ma foi pour vous dire le „ vrai, répondit-il avec franchife, j'en ai l'o„ bligation à mon lourdaut de valet de cham„ bre, à qui il faut un tems fi confidérable „ pour me coëffer que je lis ordinairement „ pour ne pas m'impatienter, & comme il n'y „ a dans ce pays ni gazettes, ni journaux, „ j'ai été forcé de recourir à l'hiftoire, ce qui „ revient à-peu-près au même. „

Quelquefois des jeunes gens, que leurs camarades ont devancés de beaucoup dans la carriere des lettres, ont fait de leur côté de grands progrès dans la connoiffance de la ville, au point de pouvoir difputer la prééminence aux plus anciens batteurs de pavé de Londres, & que leur trop grande application & leurs liaifons journalieres mettent fouvent leur fanté en péril. Plutôt on parviendra à éloigner ces fujets trop précoces de leurs compagnons & à rompre les liens qui les attachent à la métro-

pole, mieux ce ſera, & comme il ſeroit difficile de leur perſuader d'habiter quelque autre partie de la Grande Brétagne, il ſera néceſſaire de leur faire paſſer la mer ; mais au lieu de les mener dans des cours & dans des capitales, le meilleur parti qu'on pourra prendre ſera de les fixer dans quelque ville de province de France ou de Suiſſe, où ils auront peut-être les moyens de ſe perfectionner, moins par de nouvelles connoiſſances qu'en déſapprenant ou oubliant celles qu'ils poſſédoient.

Après qu'un jeune élève aura utilement employé ſon tems au college & à l'univerſité, & aura continué juſqu'à l'âge de vingt ans de s'appliquer à différentes branches de littérature, vous me demandez quels avantages il retirera de ſes voyages.

Il verra les hommes plus en grand, dans différentes poſitions & ſous pluſieurs aſpects, tels qu'il ne ſauroit les voir en Angleterre ou dans aucun autre pays particulier. En comparant leurs coutumes & leurs uſages & s'informant des différentes opinions reçues, ſes idées s'étendront. Il ſe rendra capable de redreſſer les fauſſes notions qu'il auroit pu ſe former de la nature humaine par la fréquentation des individus. En obſervant les différentes reli-

gions, les loix, le gouvernement, pour ainsi dire en action, & réfléchissant sur les effets qu'ils produisent sur l'esprit & le caractere du peuple, il se mettra en état de les mieux apprécier, il verra les citoyens des autres pays sous un autre aspect que celui sous lequel il les voit en Angleterre où ils ne sont que simples spectateurs, ici ils seront occupés & agissant sous leur forme naturelle, sur leur propre théatre. Il fera graduellement des progrès dans la connoissance des différens caracteres, non seulement des Anglois, mais encore des hommes en général; il ne sera plus la dupe ni du vernis dont quelques-uns cherchent à décorer leurs propres actions, ni des couleurs sombres avec lesquelles ils peignent souvent celles des autres. Il apprendra à discerner les motifs véritables des paroles & des actions des individus & à les distinguer de ceux qui ne sont que simulés. Enfin la maniere hospitaliere dont il sera reçu, la familiarité avec laquelle il vivra, & les services qu'il recevra & qu'il rendra réciproquement à ceux qu'il regardoit comme ses ennemis ou sous un point de vue peu favorable, donneront graduellement plus d'essor à la sphère de ses affections & de son penchant pour les hommes ses freres. Son ami-

té n'étant plus reſtreinte & confinée dans ſa patrie, il goûtera les qualités des étrangers qui auront du rapport aux ſiennes. Les mers, les montagnes, les rivieres, ſont des limites purement géographiques, qui n'ont jamais eu le pouvoir de borner ou d'arrêter les diſpoſitions favorables & vertueuſes d'un cœur généreux. Quoique ſes manieres ne ſoient vraiſemblablement pas auſſi gracieuſes & élégantes qu'elles l'auroient été s'il avoit été élevé en France dès ſa plus tendre jeuneſſe, elles ne laiſſeront pas de ſe perfectionner à un certain point. "

Quelque convaincu qu'il puiſſe être des avantages dont jouit le peuple anglois, il reconnoîtra la dureté & la cruauté qu'il y auroit d'inſulter les habitans des autres pays par une énumération faſtueuſe de ſes prérogatives : il reconnoîtra à quel point ſe rendent odieux les voyageurs qui ſe moquent de la religion, ridiculiſent les coutumes, critiquent la police des pays par où ils paſſent, inſinuent aux particuliers qu'ils ſont tous bigots & eſclaves. Nous avons quelquefois rencontré dans notre tournée de ces intrépides anglois, qui ſe frayant un chemin au travers de l'Europe à la pointe de l'épée, par leurs querelles & leurs diſputes

éternelles, auroient presque fait croire que l'ange du Seigneur avoit dénoncé sur chacun d'eux la malédiction qu'il prononça sur Ismaël fils d'Abraham, né de sa servante Agar. „ Et „ il sera semblable à un âne sauvage; il lèvera „ sa main contre tous, & tous lèveront la „ main contre lui. „ Dans le cas où nos politiques adopteroient leurs maximes, elles pourroient fort bien allarmer toutes les puissances de l'Europe, & les engager à se déclarer contre nous, avant que nous eussions eu le tems de terminer notre malheureux différent avec nos colonies du continent de l'Amérique. Un jeune homme qui aura été bien élevé avant de quitter ses foyers, toutes les fois qu'il verra des individus conserver leur dignité, malgré le gouvernement arbitraire sous lequel ils vivent, un esprit indépendant au sein de la pauvreté, & des sentimens généreux & philosophiques au sein de la bigoterie & de la superstition, ne sauroit leur refuser son estime & son admiration, ni s'empêcher de leur accorder un mérite supérieur à celui de ses compatriotes mêmes, qui pensent & agissent de la même maniere, les circonstances de ceux-ci étant plus favorables à cette façon de penser.

Outre ces avantages, un jeune homme qui

a de la fortune, employant un petit nombre d'années à voyager pour ſatisfaire une curioſité naturelle & louable, & paſſer une certaine partie de ſa vie d'une maniere agréable, apprendra à connoître cette nation ſi vantée, dont le goût & la politeſſe ſont généralement reconnus, la langue & les façons adoptées par toute l'Europe, & qui en fait de connoiſſance, de pouvoir & de commerce, eſt la rivale de la Grande Brétagne. Il ſera dans le cas d'examiner de près la conſtitution politique du corps Germanique, ce corps compliqué, formé de l'union de princes eccléſiaſtiques & de villes libres, comprenant une vaſte étendue de pays, habités par une race d'hommes endurcis aux travaux, diſtingués par leur bon ſens & leur probité, qui ſans avoir égalé leurs ingénieux voiſins par des ouvrages de goût ou d'imagination, ont fait voir de quels efforts d'application extraordinaire l'eſprit humain eſt capable dans les études les plus ſérieuſes & les moins attrayantes; ſes armées préſentent actuellement les modeles les plus parfaits de la diſcipline militaire. En contemplant ces différens objets, il ſera naturellement porté à examiner ſi ces armées tendent plus à l'aggrandiſſement du monarque qu'à défendre ou à conſerver les

privileges du peuple qui fournit à leur subsistance & ceux des soldats mêmes dont elles sont composées, & si leur utilité équivaut en quelque façon à l'argent qu'il en coute & à la misere encore plus considérable qu'elles occasionnent.

En considérant ce qui reste encore du goût & de la magnificence des anciens Romains, il éprouvera mille sensations des plus intéressantes, tandis que ceux dont l'esprit ne sera pas comme le sien nourri de la lecture des auteurs classiques, les contempleront avec un étonnement stupide ou une indifférence phlegmatique; indépendamment de ces monumens de l'antiquité, il souhaitera de connoître les habitans actuels d'un pays, qui à différentes époques a produit des hommes qui se sont si distingués à toutes sortes d'égards de leurs contemporains des autres nations, qui a autrefois subjugué l'univers par la sagesse & la fermeté de ses conseils, ainsi que par le courage & l'exacte discipline de ses armées. Rome devint tout-à-coup le siege de l'empire, du savoir & des arts.

Après que les barbares du Nord eurent détruit l'empire Romain, dont le trop de possessions avança la ruine, il s'en éleva graduelle-

ment ſur ſes ruines un nouveau d'une nature plus ſinguliere, qui étendit adroitement ſon pouvoir ſur les eſprits des hommes, & les gouverna juſqu'au tems où les princes européens ſe virent autant maîtriſés par les bulles du Vatican que leurs ancêtres l'avoient été auparavant par les décrets du ſénat.

Le commerce, que les rapines & les combats ſans fin avoient comme exilé de l'Europe, ſe réveilla de ſon aſſoupiſſement & ſe joignit à la ſuperſtition pour attirer en Italie les richeſſes de toutes les nations voiſines, & à une époque ſubſéquente les ſciences s'étant fait jour à travers le nuage qui obſcurciſſoit l'univers & le retenoit dans une ignorance craſſe, elle brilla à ſon tour de tout ſon éclat dans ce même pays, & y amena à ſa ſuite la poëſie, la peinture, la ſculpture & la muſique; tous ces arts y ont été cultivés depuis avec le plus grand ſuccès; les trois derniers ſurtout y ont été portés à un degré de perfection auquel les autres nations n'ont jamais pu atteindre. Lorſqu'on ajoutera qu'on a de fortes raiſons de penſer que l'Italie étoit parvenue à un point extraordinaire de perfection dans les arts avant le commencement de la république Romaine, on eſt preſque tenté de croire que des cau-

ſes locales & phyſiques ont une grande influence ſur les eſprits & contribuent plus dans ce beau pays que partout ailleurs à les rendre ſubtils & ingénieux, & que ſi le peu d'encouragement & les entraves politiques ſi multipliées qu'on y rencontre étoient une fois levées, & que toute cette preſqu'île ne compoſât plus qu'un ſeul état, elle reprendroit bientôt ſa ſupériorité.

Enfin en voyageant, un anglois chérira tous les jours d'avantage la conſtitution de ſa patrie; dégagé des préjugés vulgaires, il reconnoîtra que le bonheur & les avantages dont ſes compatriotes jouiſſent ne viennent point de la ſupériorité de leurs lumieres, de leur courage ou de leur vertu, ſur celles des autres habitans du globe, mais en quelque façon de la ſingularité de leur ſituation & ſurtout de ces loix juſtes & équitables qui aſſurent ſes propriétés, de ce gouvernement doux & libre qui abhorre la tirannie, protege le dernier des ſujets & laiſſe à l'homme l'uſage de toutes ſes facultés, ſans les reſtreindre par ces chaînes arbitraires, capricieuſes & ridicules, qui limitent & affoibliſſent ſes plus nobles efforts dans preſque tous les autres pays. Ces loix encouragent l'induſtrie, fertiliſent & font régner l'abon-

dance

dance dans une île exposée à de fréquentes tempêtes avec une profusion inconnue à ses voisins, qui contemplent avec étonnement ce grand nombre d'Anglois des deux sexes, de tout âge & de toute condition, répandus dans les différentes régions du despotisme, courant à la poursuite d'une félicité qu'ils trouveroient bien plus surement dans leur patrie, où leur satiété & leur inquiétude folle & imprudente les empêchent d'en jouir.

Cœlum, non animum mutant qui trans mare currunt.
Strenua nos exercet inertia, navibus atque
Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis, hic est.

FIN DU TOME IV.

TABLE

DES MATIERES

DU QUATRIEME TOME.

Fin de la Table des matieres.

